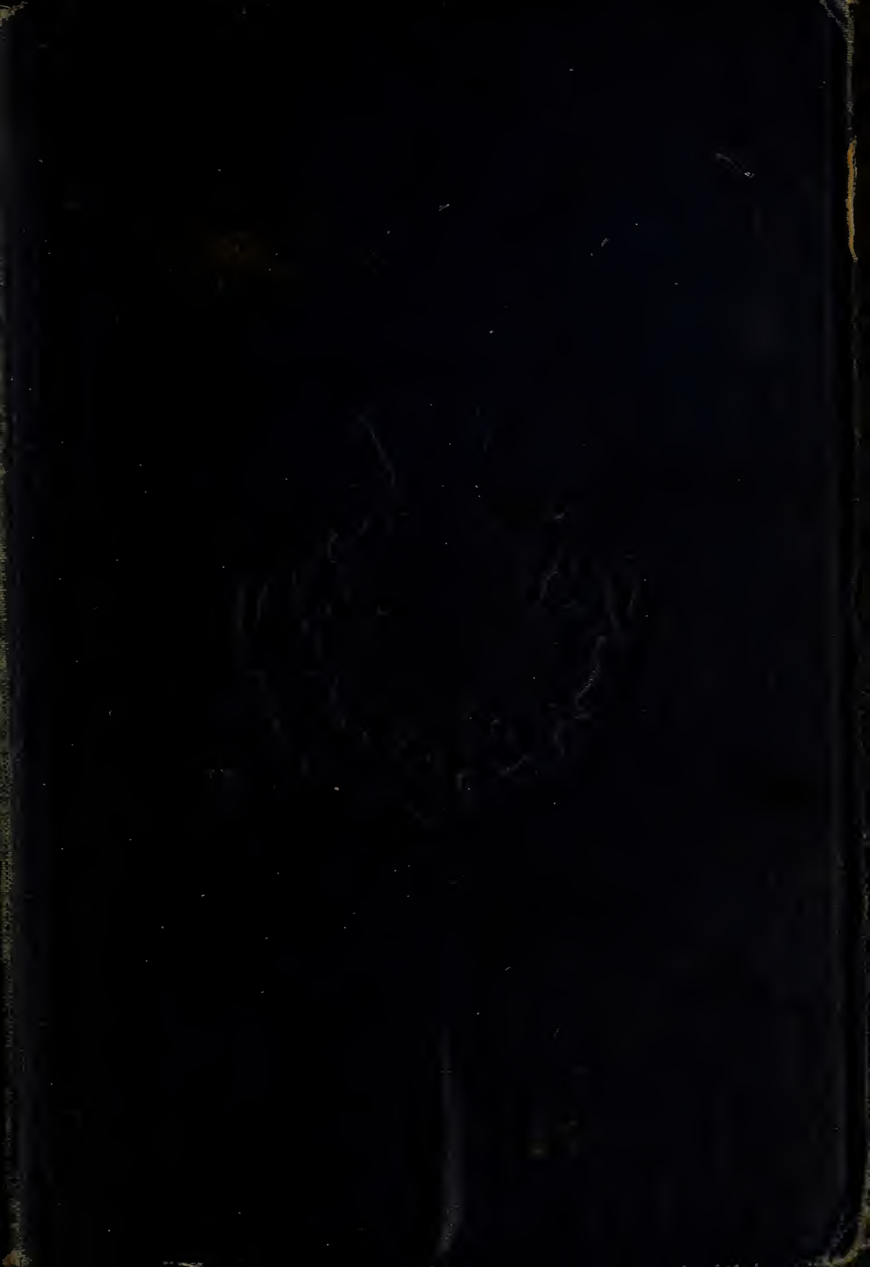




WHITNEY'S MODERN LANGUAGE BOOKS.

FRENCH.

A PRACTICAL FRENCH GRAMMAR. With Exercises and Illustrative Sentences from French Authors. 12mo, 442 pp.

PRACTICAL FRENCH. Taken from the Author's larger Grammar, and Supplemented by Conversations and Idiomatic Phrases. 12mo, 304 pp.

BRIEF FRENCH GRAMMAR. 16mo, 177 pp.

INTRODUCTORY FRENCH READER. 16mo, 256 pp.

GERMAN.

A COMPENDIOUS GERMAN GRAMMAR. 12mo, 303 pp.

BRIEF GERMAN GRAMMAR. 16mo, 143 pp.

GERMAN READER. 12mo, 523 pp.

GERMAN-ENGLISH DICTIONARY. 8vo, 900 pages.

GERMAN TEXTS Edited by Prof. W. D. Whitney.

Lessing's Minna von Barnhelm. Annotated by W. D. Whitney, Prof. in Yal College. 16mo, 138 pp.

Schiller's Wilhelm Tell. Annotated by Prof. A. Sachtleben, of Charleston, S. C. 16mo, 199 pp.

Goethe's Faust. Annotate' by Wm. Cook. 16mo, 229 pp.

Goethe's Iphigenie a Tauris. Annotated by Prof. Franklin Carter, Williams College. 16mo, 113 pp.

Schiller's Maria Stuar· Annotated by E. S. Joynes, Prof. in University of South Carolina. 16mo, 222 pp.

Lessing's Nathan der Weise. Annotated by H. C. G. Brandt, Prof. in Hamilton College. 16mo, 158 pp.

WHITNEY-KLEMM GERMAN SERIES.

By William D. Whitney and L. R. Klemm.

GERMAN BY PRACTICE. 12mo, 305 pp.

ELEMENTARY GERMAN READER. 12mo, 237 pp.

HENRY HOLT & CO., Publishers, NEW YORK.

INTRODUCTORY

FRENCH READER

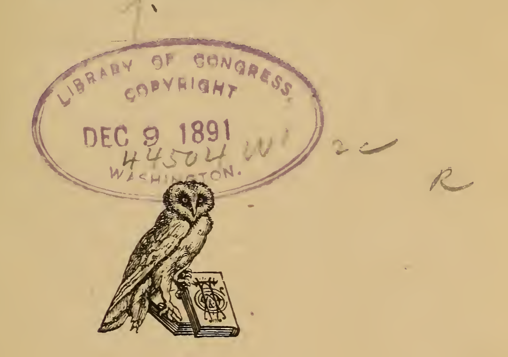
BY

WILLIAM DWIGHT WHITNEY

Professor of Sanskrit and Comparative Philology and Instructor in Modern Languages in Yale College

AND

M. P. WHITNEY



NEW YORK

HENRY HOLT AND COMPANY

F. W. CHRISTERN

BOSTON: CARL SCHOENHOF

Robert Drummond,
Electrotyper and Printer,
New York.

PREFACE.

The object of this reader is to prepare the pupil in the shortest possible time to read French easily. The extracts have been selected with this end in view, being intended to prove so simple as to present little difficulty in translation, and so varied and interesting as to rouse and hold the attention. They are from the works of well-known French authors, but all have been more or less abbreviated in order to bring them within the limits and scope of the work. The vocabulary is full, and explains the ordinary idiomatic phrases and expressions used in the text, leaving only the grammatical difficulties and a few literary and historical points to be treated in the notes. References in the notes are to Whitney's French Grammars. Every irregular verb in the vocabulary is referred by number to the model verb in the table at the end of the book, where its synopsis will be found given in full. It is hoped that the greatest stumbling block in the way of early French reading may thus be lessened.

TABLE OF CONTENTS.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Poésies.

LECTURES FRANÇAISES.

PREMIÈRE PARTIE.

LES TROIS PETITES POULES.

Il y avait une fois trois petites poules qui se désolaient parce qu'elles n'avaient point de gîte.

— Ah! dit la plus grande, si vous voulez m'aider à faire ma maison, je vous aiderai à mon tour à construire la vôtre.

Les trois petites poules se mirent à l'ouvrage, et, quand la petite maison fut faite, la poule dit :

— Je vais aller voir si on est bien dedans.

Quand elle y fut entrée, elle mit la tête à la fenêtre en s'écriant :

— Ah! je suis trop bien ici pour en sortir!

La moyenne poule dit à la petite:

— Aide-moi à faire ma maison, et je t'aiderai à mon tour.

Quand la maison fut finie, la moyenne poule y entra en disant:

— Je vais voir si le dedans est bien arrangé.

Elle s'y trouva si bien qu'elle ne voulut plus en sortir, et elle ferma la porte au nez de la petite poule.

La pauvre petite poule s'en alla toute seule par les chemins, criant et gémissant tant qu'elle pouvait. Elle rencontra un maçon qui lui dit:

— Qu'as-tu, ma petite poule, à te désoler?

— J'ai bien du chagrin, répondit-elle; mes deux sœurs m'ont fait leur aider à construire leurs maisons, et, quand elles ont été finies, elles n'ont pas voulu m'aider à leur tour, et je ne suis plus capable de me construire une maison toute seule.

— Ne pleure plus, ma petite poule, dit le maçon, je vais t'en bâtir une qui sera plus solide que la leur.

Quand le maçon eut achevé la maison, la petite poule entra dedans; elle était fort contente, et elle disait:

— Ah! comme elle est bien faite; je vais être bien à l'aise dedans.

Elle remercia le maçon, et, de peur du loup et du renard, elle jeta des épingles partout sur le toit de sa maison.

***

Cependant le loup, qui faisait sa tournée, alla frapper à la porte de la maison où était la plus grande des poules:

— Pan! pan!

— Qui est là? demanda la poule.

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux, répondit le loup en adoucissant sa voix.

— Non, tu n'es pas ma mère; je te reconnais, compère le loup.

— Ouvre-moi, je vais t'en donner tout de même.

— Non, non, tu me mangerais.

Alors le loup sauta sur la petite maison, la démolit, et croqua la poule.

Il alla ensuite à la porte de la seconde poule:

— Pan ! pan!

— Qui est là?

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

— Non, je te vois bien par ma fenêtre, compère le loup.

Elle ne voulut pas lui ouvrir; il sauta sur la petite maison, la démolit, et mangea la poule.

Il alla frapper à la porte de la petite:

— Pan ! pan!

— Qui est là ?

— C'est ta mère qui t'apporte du lait doux.

— Merci, mon pauvre compère le loup, je vois bien que c'est toi.

— Ouvre-moi, ou je vais te manger comme tes sœurs.

Le loup s'élança sur le toit, mais il tomba sur les épingles, qui s'enfoncèrent dans ses pattes, dans son museau, et partout.

— Ah ! hurlait le loup, qu'est-ce que tu as mis sur ta maison qui pique si dur? si je peux t'attrapper, je te mangerai double.

Il se piqua tellement, qu'il finit par mourir.



Quand la petite poule vit que le loup était bien mort, elle ferma tout à clef, et dit:

— Maintenant, je vais voir si je puis faire mon tour de France.

Elle rencontra un mouton:

— Bonjour, Monsieur le mouton, veux-tu venir avec moi faire ton tour de France?

— Non, ma petite poule, je n'ai pas d'argent.

— Je viens de trouver six liards au pied d'un chêne, je paierai pour toi.

Un peu plus loin ils trouvèrent un chat :

— Bonjour, Monsieur le chat, ne veux-tu pas venir avec nous faire ton tour de France?

— Si, mais je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je paierai pour tous.

Plus loin, ils trouvèrent un bœuf.

— Bonjour, Monsieur le bœuf, veux-tu venir avec nous faire ton tour de France?

— Je n'ai pas dîné, répondit le bœuf.

— Dépêche-toi de manger, et viens avec nous.

Quand le bœuf eut assez brouté, il dit :

— Mais je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, répondit la poule, je paierai pour tous.

Les voilà partis; un peu plus loin, ils virent un couturier :

— Bonjour, Monsieur le couturier, dit la petite poule, ne voudrais-tu pas faire ton tour de France avec nous ?

— Si, je voudrais bien, mais il y a longtemps que je n'ai eu d'ouvrage, et je n'ai pas d'argent.

— J'ai trouvé six liards au pied d'un chêne, je paierai pour tous.

Les voilà encore en route; ils arrivèrent à la maison du frère du loup, ils y entrèrent, et la poule dit :

— Il faut lui faire une farce; je vais me percher sur la planche au pain, le chat va s'asseoir sur les souliers, le mouton sur les habits, le bœuf va se mettre au milieu de la place, et le couturier derrière la porte.

Le loup entra vers le soir, en disant :

— Ah! je suis à moitié mort de faim; il faut que je mange un peu de pain; c'est un mauvais repas; mais cela vaut encore mieux que rien. Mais, dit-il en levant le nez, voilà une jolie petite poulette qui me fera un bon souper.

La petite poule lui donna un coup de bec, et lui creva un œil.

— Ah! dit-il, il faut que je m'habille, je serai plus à l'aise.

Comme il allait prendre ses culottes, le mouton lui donna un coup de corne dans le ventre, et le renversa.

— Ah! dit-il, je ne suis plus le maître chez moi; je vais prendre mes souliers, et m'en aller.

Le chat, qui était couché sur les souliers, lui donna un coup de griffe, et lui arracha son autre œil. Le pauvre loup ne savait plus où il était; le bœuf le frappa avec ses cornes, et, comme il allait sortir, le couturier le perça avec ses aiguilles; il alla rouler dans la cour, et ils l'achevèrent à coups de pierre.

Alors on alla chercher les gensdarmes, qui les attrapèrent tous et les mirent en prison.

Et ni, ni,
Mon petit conte est fini.

PAUL SÉBILLOT.

LES DEUX SOLDATS.

Il était une fois deux soldats, qui avaient bien soixante ans. Obligés de quitter le service, ils résolurent de retourner au pays. Chemin faisant ils se disaient :

— Qu'allons-nous faire pour gagner notre vie ? Nous sommes trop vieux pour apprendre un métier; si nous demandons notre pain, on nous dira que nous sommes encore en état de travailler, et on ne nous donnera rien.

— Tirons au sort, dit l'un d'eux, à qui se laissera crever les yeux, et nous mendierons ensemble.

L'autre trouva l'idée bonne. Le sort tomba sur celui qui avait fait la proposition; son camarade lui creva les yeux, et, l'un guidant l'autre, ils allèrent de porte en porte demander leur pain. On leur donnait beaucoup; mais l'aveugle n'en profitait guère; son compagnon gardait pour lui-même tout ce qu'il y avait de bon, et ne lui donnait que les os et les croûtes de pain dur.

— Hélas! disait le malheureux, n'est-ce pas assez d'être aveugle ? Faut-il encore être si maltraité ?

— Si tu te plains encore, répondait l'autre, je te laisserai là.

Mais le pauvre aveugle ne pouvait s'empêcher de se plaindre. Enfin son compagnon l'abandonna dans un bois.

Après avoir erré de côté et d'autre, l'aveugle s'arrêta au pied d'un arbre.

— Que vais-je devenir ? se dit-il; la nuit approche, les bêtes sauvages vont me dévorer!

Il monta sur un arbre pour se mettre en sûreté.

Vers onze heures ou minuit quatre animaux arrivèrent en cet endroit: le renard, le sanglier, le loup, et le chevreuil.

— Je sais quelque chose, dit le renard, mais je ne le dis à personne.

— Moi aussi, je sais quelque chose, dit le loup.

— Et moi aussi, dit le chevreuil.

— Bah! dit le sanglier, toi, avec tes petites cornes, qu'est-ce que tu peux savoir ?

— Eh! repartit le chevreuil, dans ma petite cervelle et dans mes petites cornes il y a beaucoup d'esprit.

— Eh bien, dit le sanglier, que chacun dise ce qu'il sait.

Le renard commença:

— Il y a près d'ici une petite rivière dont l'eau rend la vue aux aveugles. Plusieurs fois déjà dans ma vie j'ai eu un œil crevé ; je me suis lavé avec cette eau et j'ai été guéri.

— Cette rivière, je la connais, dit le loup ; j'en sais même plus long que toi. La fille du roi est bien malade; elle est promise en mariage à celui qui la guérira. Il suffirait de lui donner de l'eau de cette rivière pour lui rendre la santé.

Le chevreuil dit à son tour :

— La ville de Lyon manque d'eau, et l'on promet quinze mille francs à celui qui pourra lui en procurer. Or, en arrachant l'arbre de la liberté, on trouverait une source, et l'on aurait de l'eau en abondance.

— Moi, dit le sanglier, je ne sais rien.

Là-dessus les animaux se séparèrent.

— Ah ! se dit l'aveugle ; si je pouvais seulement trouver cette source !

Il descendit de l'arbre, et marcha à tâtons à travers la campagne. Enfin il trouva la rivière. Il s'y lava les yeux et il commença à entrevoir ; il se les lava encore, et la vue lui revint tout à fait.

Aussitôt il se rendit près du maire de Lyon et lui dit que, s'il voulait avoir de l'eau, il n'avait qu'à faire arracher l'arbre de la liberté. En effet, l'arbre ayant été arraché, on découvrit une source, et la ville eut de l'eau autant qu'il lui en fallait. Le soldat reçut les quinze mille francs promis et alla trouver le roi.

— Sire, lui dit-il, j'ai appris que votre fille est bien malade, mais j'ai un moyen de la guérir.

Et il lui parla de l'eau de la rivière. Le roi envoya sur le champ ses valets chercher de cette eau ; on en fit boire à la princesse, on lui en fit prendre des bains, et elle fut guérie.

Le roi dit au soldat :

— Quoique tu sois déjà un peu vieux, tu épousera ma fille, ou bien, si tu le préfères, je te donnerai de l'argent.

Le soldat aima mieux épouser la princesse ; il savait bien qu'avec la fille il aurait aussi l'argent. Le mariage se fit sans délai.

Un jour que le soldat se promenait dans le jardin, il vit un homme tout déguenillé qui demandait l'aumône ; il reconnut aussitôt son ancien camarade.

— N'étiez-vous pas deux à mendier autrefois ? lui dit-il. Où est votre compagnon ?

— Il est mort, répondit le mendiant.

— Dites la vérité, vous n'aurez pas à vous en repentir. Qu'est-il devenu ?

— Je l'ai abandonné.

— Pourquoi ?

— Il était toujours à se plaindre; c'était pourtant lui qui avait les bons morceaux; quand nous avions du pain, je lui donnais la mie, parcequ'il n'avait plus de dents, et je mangeais les croûtes; je lui donnais la viande et je gardais les os pour moi.

— C'est un mensonge; vous faisiez tout le contraire. Pourriez-vous reconnaître votre compagnon ?

— Je ne sais.

— Eh bien ! ce compagnon, c'est moi.

— Mais n'êtes-vous pas le roi ?

— Sans doute, mais je suis aussi ton ancien camarade. Entre, je te raconterai tout.

Quand le mendiant eut appris ce qui était arrivé à l'aveugle, il lui dit :

— Je voudrais bien avoir la même chance. Mène-moi donc à cet arbre-là; les animaux y viendront peut-être encore.

— Volontiers, dit l'autre; je veux te rendre le bien pour le mal.

Il conduisit le mendiant auprès de l'arbre, et le mendiant y monta.

Vers onze heures ou minuit, les quatre animaux se trouvèrent là réunis. Le renard dit aux autres :

— On a entendu ce que nous disions l'autre nuit; la fille du roi est guérie, et la ville de Lyon a de l'eau. Qui donc a révélé nos secrets ?

— Ce n'est pas moi, dit le loup.

— Ni moi, dit le chevreuil.

— Je suis sûr que c'est le sanglier, reprit le re-

nard ; il n'avait eu rien à dire, et il est allé rapporter ce que nous autres avions dit.

— Ce n'est pas vrai, répliqua le sanglier.

— Prends garde, dit le renard ; nous allons nous mettre tous les trois contre toi.

— Je n'ai pas peur de vous, dit le sanglier en montrant les dents.

Tout à coup, en levant les yeux, ils aperçurent le mendiant sur l'arbre.

— Oh ! oh ! dirent-ils, voilà un homme qui nous espionne.

Aussitôt ils se mirent à déraciner l'arbre, puis ils se jetèrent sur l'homme et le dévorèrent.

PAUL SÉBILLOT.

LE LIEVRE ET LE HERISSON.

Cette histoire va vous paraître un mensonge, et pourtant elle est vraie; car mon grand-père, de qui je la tiens, ne manquait jamais, quand il me la racontait, d'ajouter: Il faut pourtant qu'elle soit vraie; sans cela on ne la raconterait pas. Voici l'histoire, telle qu'elle s'est passée.

C'était dans une matinée d'été, pendant le temps de la moisson, précisément quand le sarrasin est en fleur. Le soleil brillait dans le ciel, le vent du matin soufflait sur les blés, les alouettes chantaient dans l'air, les abeilles bourdonnaient dans le sarrasin, et les gens se rendaient à l'église dans leur toilette du dimanche, et toutes les créatures étaient en joie, et le hérisson aussi.

Mais le hérisson se tenait devant sa porte; il avait les bras croisés, regardait couler le temps, et chantait sa petite chanson, ni mieux ni plus mal que ne chante un hérisson par une belle matinée de dimanche. Tandis qu'il chantait ainsi à demi-voix, il eut l'idée, pendant que sa femme lavait et habillait les enfants, de faire quelques pas dans la plaine et d'aller voir comment poussaient ses navets. Les navets étaient tout près de sa maison, et il était dans l'habitude d'en manger, lui et sa famille; aussi les regardait-il comme lui appartenant. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le hérisson ferma la porte derrière lui, et se mit en route. Il était à peine hors de chez

lui quand il rencontra le lièvre, qui était sorti dans une intention toute semblable pour aller visiter ses choux. Quand le hérisson aperçut le lièvre, il lui souhaita amicalement le bonjour. Mais le lièvre, qui était un grand personnage, et de plus très fier, ne rendit pas le salut au hérisson, mais lui dit, et d'un air extrêmement moqueur: "Comment se fait-il que tu cours comme cela les champs par une si belle matinée ?

— Je vais me promener, dit le hérisson.

— Te promener! dit en riant le lièvre; il me semble qu'il te faudrait pour cela d'autres jambes."

Cette réponse déplut extraordinairement au hérisson ; car il ne se fâchait jamais, excepté quand il était question de ses jambes, précisément parce qu'il les avait torses de naissance. "Tu t'imagines peut-être, dit-il au lièvre, que tes jambes valent mieux que les miennes ?

— Je m'en flatte, dit le lièvre.

— C'est ce qu'il faudrait voir, repartit le hérisson ; je parie que si nous courons ensemble je courrai mieux que toi.

— Avec tes jambes torses ? tu veux te moquer, dit le lièvre ; mais je le veux bien, si tu en as tant d'envie. Que gagerons-nous ?

— Un beau louis d'or et une bouteille de brandevin, dit le hérisson.

— Accepté, dit le lièvre ; nous pouvons en faire l'épreuve sur-le-champ.

— Non; cela n'est pas si pressé, dit le hérisson ; je n'ai encore rien pris ce matin ; je veux d'abord rentrer chez moi et manger un morceau; dans une demi-heure je serai au rendez-vous."

Le lièvre y consent, et le hérisson s'en va. En chemin, il se disait: Le lièvre se fie à ses longues jambes, mais je lui jouerai un tour.

En arrivant chez lui, le hérisson dit donc à sa femme: "Femme, habille-toi vite; il faut que tu viennes aux champs avec moi.

— Qu'y a-t-il donc? dit la femme.

— J'ai parié avec le lièvre un beau louis d'or et une bouteille de brandevin que je courrais mieux que lui, et il faut que tu sois de la partie.

— Bon Dieu! mon homme, dit la femme au hérisson, es-tu dans ton bon sens ou as-tu perdu la cervelle? Comment prétends-tu lutter à la course avec le lièvre?

— Silence, ma femme, dit le hérisson; c'est mon affaire. Ne te mêle pas de ce qui regarde les hommes. Marche, habille-toi et partons ensemble."

Que pouvait faire la femme du hérisson? Il fallait bien obéir.

Comme ils cheminaient ensemble, le hérisson dit à sa femme: "Fais bien attention à ce que je vais te dire. Nous allons courir dans cette grande pièce de terre que tu vois. Le lièvre court dans un sillon et moi dans l'autre, nous partirons de là-bas. Tu n'as qu'à te tenir cachée dans le sillon, et, quand le lièvre arrivera près de toi, tu te montreras à lui en criant: Me voilà!"

Tout en disant cela ils étaient arrivés; le hérisson marqua à sa femme la place qu'elle devait tenir, et il remonta le champ. Quand il fut au bout, il y trouva le lièvre, qui lui dit: "Allons-nous courir?

— Sans doute, reprit le hérisson.

— En route donc."

Et chacun se plaça dans son sillon. Le lièvre dit : Une, deux, trois! et partit comme un tourbillon. Le hérisson fit trois pas à peu près, puis se tapit dans le sillon et y demeura coi.

Quand le lièvre fut arrivé au bout de la pièce de terre, la femme du hérisson lui cria: Me voilà! Le lièvre fut tout étonné et s'émerveilla fort. Il croyait bien entendre le hérisson lui-même, car la femme ressemblait parfaitement à son mari.

Le lièvre dit : Le diable est là pour quelque chose. Il cria : Recommençons ; encore une course. Et il courut encore, partant ainsi qu'un tourbillon, si bien que ses oreilles volaient au vent. La femme du hérisson ne bougea pas de sa place. Quand le lièvre arriva à l'autre bout du champ, le hérisson lui cria : Me voilà ! Le lièvre, tout hors de lui, dit: Recommençons, courons encore.

— Je ne dis pas non, reprit le hérisson; je suis prêt à continuer tant qu'il te plaira."

Le lièvre courut ainsi soixante-treize fois de suite, et le hérisson soutint la lutte jusqu'à la fin. Chaque fois que le lièvre arrivait à un bout ou à l'autre du champ, le hérisson ou sa femme disaient toujours: Me voilà!

À la soixante-quatorzième fois, le lièvre ne put achever. Au milieu des champs il roula à terre; et il expira sur la place. Le hérisson prit le louis d'or qu'il avait gagné et la bouteille de brandevin; il appela sa femme pour la faire sortir de son sillon ; tous deux rentrèrent très-contents chez eux, et, s'ils ne sont morts depuis, ils vivent encore.

C'est ainsi que le hérisson courut si bien qu'il fit mourir le lièvre à la peine, et depuis ce temps-là

aucun lièvre ne s'est avisé de défier un hérisson à la course.

La morale de cette histoire, c'est d'abord que nul, si important qu'il s'imagine être, ne doit s'aviser de rire aux dépens d'un plus petit ; et secondement qu'il est bon, si vous songez à prendre une femme, de la prendre dans votre condition et toute semblable à vous. Si vous êtes hérisson, ayez bien soin que votre femme soit hérissonne, et de même pour toutes les espèces.

Traduit de l'Allemand des frères Grimm par F. Baudry.

LES TROIS CHEVEUX D'OR DU DIABLE.

Il était une fois une pauvre femme qui mit au monde un fils, et on lui prédit que, dans sa quatorzième année, il épouserait la fille du roi.

Sur ces entrefaites, le roi passa par le village, sans que personne le reconnût; et comme il demandait ce qu'il y avait de nouveau, on lui répondit qu'il venait de naître un enfant, que tout ce qu'il entreprendrait lui réussirait, et qu'on lui avait prédit que, lorsqu'il aurait quatorze ans, il épouserait la fille du roi.

Le roi avait un mauvais cœur, et cette prédiction le fâcha. Il alla trouver les parents du nouveau-né, et leur dit d'un air tout amical: "Vous êtes de pauvres gens, donnez-moi votre enfant, j'en aurai bien soin." Ils refusèrent d'abord; mais l'étranger leur offrit de l'or, et ils se dirent: "Puisque l'enfant est né heureux, ce qui arrive est pour son bien." Ils finirent par consentir et par livrer leur fils.

Le roi le mit dans une boîte, et chevaucha avec ce fardeau jusqu'au bord d'une rivière profonde, où il le jeta, en pensant qu'il délivrait sa fille d'un galant incommode. Mais la boîte, loin de couler à fond, se mit à flotter comme un petit bateau, sans qu'il entrât dedans une seule goutte d'eau; elle alla ainsi jusqu'à deux lieues de la capitale, et s'arrêta contre l'écluse d'un moulin. Un garçon meunier qui se trouvait là par bonheur l'aperçut et l'attira avec un croc; il s'attendait, en l'ouvrant, à y trouver de

grands trésors ; mais c'était un joli petit garçon, frais et éveillé. Il le porta au moulin ; le meunier et sa femme, qui n'avaient pas d'enfants, reçurent celui-là comme si Dieu le leur eût envoyé. Ils traitèrent de leur mieux le petit orphelin, qui grandit chez eux en forces et en bonnes qualités.

Un jour, le roi, surpris par la pluie, entra dans le moulin, et demanda au meunier si ce grand jeune homme était son fils. "Non, sire, répondit-il ; c'est un enfant trouvé qui est venu dans une boîte échouer contre notre écluse, il y a quatòrze ans ; notre garçon meunier l'a tiré de l'eau."

Le roi reconnut alors que c'était l'enfant qu'il avait jeté à la rivière. "Bonnes gens, dit-il, ce jeune homme ne pourrait-il pas porter une lettre de ma part à la reine? Je lui donnerais deux pièces d'or pour sa peine.

— Comme Votre Majesté l'ordonnera," répondirent-ils; et ils dirent au jeune homme de se tenir prêt. Le roi écrivit à la reine une lettre où il lui mandait de se saisir du messager, de le mettre à mort et de l'enterrer, de façon à ce qu'il trouvât la chose faite à son retour.

Le garçon se mit en route avec la lettre, mais il s'égara et arriva le soir dans une grande forêt. Au milieu des ténèbres, il aperçut de loin une faible lumière, et, se dirigeant de ce côté, il atteignit une petite maison où il trouva une vieille femme assise près du feu. Elle parut toute surprise de voir le jeune homme, et lui dit: "D'où viens-tu, et que veux-tu?

— Je viens du moulin, répondit-il; je porte une lettre à la reine; j'ai perdu mon chemin, et je voudrais bien passer la nuit ici.

— Malheureux enfant, répliqua la femme, tu es tombé dans une maison de voleurs.

— À la grâce de Dieu ! dit le jeune homme, je n'ai pas peur; et, d'ailleurs, je suis si fatigué qu'il m'est impossible d'aller plus loin."

Il se coucha sur un banc et s'endormit. Les voleurs rentrèrent bientôt après, et ils demandèrent avec colère pourquoi cet étranger était là. " Ah! dit la vieille, c'est un pauvre enfant qui s'est égaré dans le bois; je l'ai reçu par compassion. Il porte une lettre à la reine."

Les voleurs prirent la lettre pour la lire, et virent qu'elle enjoignait de mettre à mort le messager. Malgré la dureté de leur cœur, ils eurent pitié du pauvre diable; leur capitaine déchira la lettre, et en mit une autre à la place, qui enjoignait qu'aussitôt que le jeune homme arriverait, on lui fît immédiatement épouser la fille du roi. Puis les voleurs le laissèrent dormir sur son banc jusqu'au matin, et, quand il fut éveillé, ils lui remirent la lettre et lui montrèrent son chemin.

La reine, ayant reçu la lettre, exécuta ce qu'elle contenait ; on fit des noces splendides ; la fille du roi épousa le jeune homme, et, comme il était beau et aimable, elle fut enchantée de vivre avec lui.

Quelque temps après, le roi revint dans son palais, et trouva que la prédiction était accomplie, et que le jeune homme avait épousé sa fille. " Comment cela s'est-il fait ? dit-il; j'avais donné dans ma lettre un ordre tout différent." La reine lui montra la lettre, et lui dit qu'il pouvait voir ce qu'elle contenait. Il la lut et vit bien qu'on avait changé la sienne.

Il demanda au jeune homme ce qu'était devenue la

lettre qu'il lui avait confiée, et pourquoi il en avait remis une autre. "Je n'en sais rien, répliqua celui-ci; il faut qu'on l'ait changée la nuit, quand j'ai couché dans la forêt."

Le roi en colère lui dit: "Cela ne se passera pas ainsi. Celui qui prétend à ma fille doit me rapporter de l'enfer trois cheveux d'or de la tête du diable. Rapporte-les-moi, et ma fille t'appartiendra." Le roi espérait bien qu'il ne reviendrait jamais d'une pareille commission.

Le jeune homme répondit: "Le diable ne me fait pas peur; j'irai chercher les trois cheveux d'or." Et il prit congé du roi et se mit en route.

Il arriva devant une grande ville. À la porte, la sentinelle lui demanda quel était son état et ce qu'il savait.

"Tout, répondit-il.

— Alors, dit la sentinelle, rends-nous le service de nous apprendre pourquoi la fontaine de notre marché, qui nous donnait toujours du vin, s'est desséchée et ne fournit même plus d'eau.

— Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour."

Plus loin, il arriva devant une autre ville. La sentinelle de la porte lui demanda son état et ce qu'il savait.

"Tout, répondit-il.

— Rends-nous alors le service de nous apprendre pourquoi le grand arbre de notre ville, qui nous rapportait des pommes d'or, n'a plus même de feuilles.

— Attendez, répondit-il, je vous le dirai à mon retour."

Plus loin encore il arriva devant une grande ri-

vière qu'il s'agissait de passer. Le passager lui demanda son état et ce qu'il savait.

"Tout, répondit-il.

— Alors, dit le passager, rends-moi le service de m'apprendre si je dois toujours rester à ce poste, sans jamais être relevé.

— Attends, répondit-il, je te le dirai à mon retour."

De l'autre côté de l'eau, il trouva la bouche de l'enfer. Elle était noire et enfumée. Le diable n'était pas chez lui; il n'y avait que son hôtesse, assise dans un large fauteuil. "Que demandes-tu? lui dit-elle d'un ton assez doux.

— Il me faut trois cheveux d'or de la tête du diable, sans quoi je n'obtiendrai pas ma femme.

— C'est beaucoup demander, dit-elle, et si le diable t'aperçoit quand il rentrera, tu passeras un mauvais quart d'heure. Cependant tu m'intéresses, et je vais tâcher de t'aider."

Elle le changea en fourmi et lui dit: "Monte dans les plis de ma robe; là tu seras en sûreté.

— Merci, répondit-il, voilà qui va bien; mais j'aurais besoin en outre de savoir trois choses: pourquoi une fontaine qui versait toujours du vin ne fournit même plus d'eau; pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or n'a plus même de feuilles; et si un certain passager doit toujours rester à son poste sans jamais être relevé.

— Ce sont trois questions difficiles, dit-elle; mais tiens-toi bien tranquille, et sois attentif à ce que le diable dira quand je lui arracherai les trois cheveux d'or."

Quand le soir arriva, le diable revint chez lui. À peine était-il entré qu'il remarqua une odeur extra-

ordinaire. "Il y a du nouveau ici, dit-il ; je sens la chair humaine." Et il alla fureter dans tous les coins, mais sans rien trouver. L'hôtesse lui chercha querelle. "Je viens de balayer et de ranger, dit-elle, et tu vas tout bouleverser ici, tu crois toujours sentir la chair humaine. Assieds-toi et mange ton souper."

Quand il eut soupé, il était fatigué; il posa sa tête sur les genoux de son hôtesse, et ne tarda pas à s'endormir et à ronfler. La vieille saisit un cheveu d'or, l'arracha et le mit de côté. "Hé, s'écria le diable, qu'as-tu donc fait?

— J'ai eu un mauvais rêve, dit l'hôtesse, et je t'ai pris par les cheveux.

— Qu'as-tu donc rêvé ? demanda le diable.

— J'ai rêvé que la fontaine d'un marché, qui versait toujours du vin, s'était arrêtée et qu'elle ne donnait plus même d'eau; quelle en peut être la cause ?

— Ah! si on le savait! répliqua le diable; il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine ; on n'aurait qu'à le tuer, le vin recommencerait à couler."

Il se rendormit, et ronfla de façon à ébranler les vitres. Alors elle lui arracha le second cheveu. "Heu! que fais-tu ? s'écria le diable en colère.

— Ne t'inquiète pas, répondit-elle, c'est un rêve que j'ai fait.

— Qu'as-tu rêvé encore? demanda-t-il.

— J'ai rêvé que dans un pays il y a un arbre qui portait toujours des pommes d'or, et qui n'a plus même de feuilles ; quelle en pourrait être la cause ?

— Ah! si on le savait ! répliqua le diable ; il y a une souris qui ronge la racine ; on n'aurait qu'à la tuer, il reviendrait des pommes d'or à l'arbre ; mais si elle continue à la ronger, l'arbre mourra tout à fait.

Maintenant laisse-moi en repos avec tes rêves. Si tu me réveilles encore, je te donnerai un soufflet."

L'hôtesse l'apaisa jusqu'à ce qu'il fût rendormi et ronflant. Alors elle saisit le troisième cheveu d'or et l'arracha. Le diable se leva en criant, et voulait la battre; elle le radoucit encore en disant: "Qui peut se garder d'un mauvais rêve?

— Qu'as-tu donc rêvé encore? demanda-t-il avec curiosité.

— J'ai rêvé d'un passager qui se plaignait de toujours passer l'eau avec sa barque, sans que personne le remplaçât jamais.

— Hé! le sot! répondit le diable; le premier qui viendra pour passer la rivière, il n'a qu'à lui mettre sa rame à la main; il sera libre et l'autre sera obligé de faire le passage à son tour."

Comme l'hôtesse lui avait arraché les trois cheveux d'or, et qu'elle avait tiré de lui les trois réponses, elle le laissa en repos, et il dormit jusqu'au matin.

Quand le diable eut quitté la maison, la vieille prit la fourmi dans les plis de sa robe et rendit au jeune homme sa figure humaine. "Voilà les trois cheveux, lui dit-elle; mais as-tu bien entendu les réponses du diable à tes questions?

— Très-bien, répondit-il, et je m'en souviendrai.

— Te voilà donc hors d'embarras, dit-elle, et tu peux reprendre ta route."

Il remercia la vieille qui l'avait si bien aidé, et sortit de l'enfer, fort joyeux d'avoir si heureusement réussi.

Quand il arriva au passager, avant de lui donner la réponse promise, il se fit d'abord passer de l'autre

côté, et alors il lui fit part du conseil donné par le diable: "Le premier qui viendra pour passer la rivière, tu n'as qu'à lui mettre ta rame à la main."

Plus loin, il retrouva la ville à l'arbre stérile; la sentinelle attendait aussi sa réponse: "Tuez la souris qui ronge les racines, dit-il, et les pommes d'or reviendront." La sentinelle, pour le remercier, lui donna deux ânes chargés d'or.

Enfin il parvint à la ville dont la fontaine était à sec. Il dit à la sentinelle: "Il y a un crapaud sous une pierre dans la fontaine; cherchez-le et tuez-le, et le vin recommencera à couler en abondance." La sentinelle le remercia et lui donna encore deux ânes chargés d'or.

Enfin, le jeune homme revint près de sa femme, qui se réjouit dans son cœur en le voyant de retour et en apprenant que tout s'était bien passé. Il remit au roi les trois cheveux d'or du diable. Celui-ci, en apercevant les quatre ânes chargés d'or, fut grandement satisfait, et lui dit: "Maintenant toutes les conditions sont remplies, et ma fille est à toi. Mais, mon cher gendre, dis-moi d'où te vient tant d'or, car c'est un trésor énorme que tu rapportes.

— Je l'ai pris, dit-il, de l'autre côté d'une rivière que j'ai traversée; c'est le sable du rivage.

— Pourrais-je m'en procurer autant? lui demanda le roi, qui était un avare.

— Tant que vous voudrez, répondit-il. Vous trouverez un passager; adressez-vous à lui pour passer l'eau, et vous pourrez remplir vos sacs."

L'avide monarque se mit aussitôt en route, et, arrivé au bord de l'eau, il fit signe au passager de lui amener sa barque. Le passager le fit entrer, et, quand

ils furent à l'autre bord, il lui mit la rame à la main et sauta dehors. Le roi devint ainsi passager en punition de ses péchés.

"L'est-il encore?

— Eh! sans doute, puisque personne ne lui a repris la rame."

Traduit de l'Allemand des frères Grimm par F. Baudry.

LA BELLE ET LA BÊTE.

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche. Il avait six enfants, trois garçons et trois filles. Ses filles étaient très belles; mais la cadette surtout se faisait admirer, et l'on ne l'appelait, quand elle était petite, que *la belle enfant.* Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parcequ'elles étaient riches. Elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade. Comme on savait que ces filles étaient fort riches, plusieurs marchands les demandèrent en mariage; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune et qu'elle souhaitait tenir compagnie à son père pendant quelques années.

Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne, bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller demeurer dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans ils y pourraient vivre. Ses deux filles aînées répondirent qu'elles ne voulaient pas quitter la ville, et qu'elles avaient plusieurs amants qui seraient trop heureux de les épouser, quoiqu'elles n'eussent plus de fortune. Les bonnes

demoiselles se trompaient; leurs amants ne voulurent plus les regarder quand elles furent pauvres.

Il y eut plusieurs gentilshommes qui voulurent épouser la Belle, quoiqu'elle n'eût pas un sou ; mais elle leur dit qu'elle ne pouvait se résoudre à abandonner son pauvre père dans son malheur, et qu'elle le suivrait à la campagne pour le consoler et lui aider à travailler.

Quand ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêchait de nettoyer la maison et d'apprêter à dîner pour la famille. Quand elle avait fait son ouvrage, elle lisait, elle jouait du clavecin, ou bien elle chantait en filant. Les deux sœurs au contraire s'ennuyaient à la mort ; elles se levaient à dix heures du matin, se promenaient toute la journée, et s'amusaient à regretter leurs beaux habits.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle failla tourner la tête aux deux aînées, qui croyaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne, où elles s'ennuyaient tant; et, quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des coiffures, et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien.

"Tu ne me pries pas de t'acheter quelque-chose ? lui dit son père.

— Puisque vous avez la bonté de penser à moi, lui dit-elle, je vous prie de m'apporter une rose."

Le bonhomme partit; mais, quand il fut arrivé, on lui fit un procès pour ses marchandises; et, après avoir eu beaucoup de peine, il revint aussi pauvre qu'il était auparavant. Il n'avait plus que trente milles pour arriver à sa maison, et il se réjouissait déjà du plaisir de voir ses enfants; mais, comme il fallait passer un grand bois avant de trouver sa maison, il se perdit. Il neigeait horriblement; le vent était si grand qu'il le jeta deux fois en bas de son cheval; et la nuit étant venue, il pensa qu'il mourrait de faim ou de froid, ou qu'il serait mangé par les loups qu'il entendait hurler autour de lui. Tout d'un coup il vit une grande lumière, mais qui paraissait bien éloignée. Il marcha de ce côté-là, et vit que cette lumière sortait d'un grand palais qui était tout illuminé. Le marchand remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait, et se hâta d'arriver à ce château; mais il fut bien surpris de ne trouver personne dans les cours. Son cheval, qui le suivait, voyant une grande écurie ouverte, entra dedans, et ayant trouvé du foin et de l'avoine, le pauvre animal, qui mourait de faim, se jeta dessus avec beaucoup d'avidité. Le marchand marcha vers la maison, où il ne trouva personne; mais, étant entré dans une grande salle, il y trouva un bon feu, et une table chargée de viandes, où il n'y avait qu'un couvert. Comme la pluie et la neige l'avait mouillé jusqu'aux os, il s'approcha du feu pour se sécher, et disait en lui-même: "Le maître de la maison ou ses domestiques me pardonneront la liberté que j'ai prise, et sans doute ils viendront bientôt."

Il attendait pendant un temps considerable; mais onze heures ayant sonné sans qu'il vît personne, il ne put résister à la faim, et prit un poulet, qu'il

mangea en deux bouchées et en tremblant. Il but aussi quelques coups de vin, et, devenu plus hardi, il sortit de la salle et traversa plusieurs grands appartements, magnifiquement meublés. À la fin il trouva une chambre où il y avait un bon lit, et, comme il était minuit passé et qu'il était las, il prit le parti de fermer la porte et de se coucher.

Il était dix heures du matin quand il se leva le lendemain, et il fut bien surpris de trouver un habit fort propre à la place du sien, qui était tout gâté. "Assurément, dit-il, ce palais appartient à quelque bonne fée, qui a eu pitié de ma situation."

Il regarda par la fenêtre, et ne vit plus de neige, mais des berceaux de fleurs qui enchantaient la vue. Il rentra dans la grande salle où il avait soupé la veille, et vit une petite table où il y avait du chocolat. "Je vous remercie, madame la fée, dit-il tout haut, d'avoir eu la bonté de penser à mon déjeuner."

Le bonhomme, après avoir pris son chocolat, sortit pour aller chercher son cheval, et, comme il passait sous un berceau de roses, il se souvint que la Belle lui en avait demandé, et cueillit une branche où il y en avait plusieurs.

En même temps, il entendit un grand bruit, et vit venir à lui une bête si horrible qu'il fut tout près de s'évanouir. "Vous êtes bien ingrat! lui dit la bête d'une voix terrible; je vous ai sauvé la vie en vous recevant dans mon chateau, et, pour ma peine, vous me volez mes roses, que j'aime mieux que toutes choses au monde! il faut mourir pour réparer cette faute ; je ne vous donne qu'un quart d'heure, pour demander pardon à Dieu."

Le marchand se jeta à genoux, et dit à la bête,

en joignant les mains : "Monseigneur, pardonnez-moi, je ne croyais pas vous offenser en cueillant une rose pour une de mes filles qui m'en avait demandé.

— Je ne m'appelle point monseigneur, répondit le monstre, mais la Bête. Mais vous m'avez dit que vous aviez des filles ; je veux bien vous pardonner, à condition qu'une de vos filles vienne volontairement pour mourir à votre place. Ne me raisonnez pas; partez ; et, si vos filles refusent de mourir pour vous, jurez que vous reviendrez dans trois mois."

Le bonhomme pensa :

" S'il faut que je meure j'aurai au moins le plaisir de les embrasser encore une fois."

Il jura de revenir, et la Bête lui dit qu'il pouvait partir quand il voudrait.

En même temps la Bête se retira.

Le bonhomme, ayant repris son cheval, qu'il retrouva dans l'écurie, sortit de ce palais. Son cheval prit de lui-même une des routes de la forêt, et en peu d'heures le bonhomme arriva dans sa petite maison. Ses enfants se rassemblèrent autour de lui; mais, au lieu d'être sensible à leurs caresses, le marchand se mit à pleurer en les regardant. Tout de suite il raconta à sa famille la funeste aventure qui lui était arrivée. À ce récit les deux aînées jetèrent de grands cris, et dirent des injures à la Belle, qui ne pleurait point. "Voyez ce que produit l'orgueil de cette petite créature, disaient-elles ; que ne demandait-elle des robes comme nous ? Mais non, mademoiselle voulait se distinguer. Elle va causer la mort de notre père, et elle ne pleure pas.

— Cela sera fort inutile, reprit la Belle ; pourquoi pleurerais-je la mort de mon père ? il ne périra point.

Puisque le monstre veut bien accepter une de ses filles, je veux me livrer à toute sa furie.

— Je suis charmé du bon cœur de la Belle, mes enfants, leur dit le marchand, mais je ne veux pas l'exposer à la mort. Je suis vieux, il ne me reste que peu de temps à vivre ; ainsi, je ne perdrai que quelques années de vie.

— Je vous assure, mon père, lui dit la Belle, que vous n'irez pas à ce palais sans moi ; vous ne pouvez m'empêcher de vous suivre. Quoique je sois jeune, je ne suis pas fort attachée à la vie, et j'aime mieux être dévorée par ce monstre que de mourir du chagrin que me donnera votre perte."

On eut beau dire, la Belle voulut absolument partir pour le beau palais, et ses sœurs en étaient charmées, parceque les vertus de cette cadette leur avaient inspiré beaucoup de jalousie. Ces deux méchantes filles se frottèrent les yeux avec un oignon pour pleurer lorsque la Belle partit avec leur père ; mais ses frères pleuraient tout de bon, aussi bien que le marchand ; il n'y avait que la Belle qui ne pleurait point. Le cheval prit la route du palais, et ils l'aperçurent illuminé comme la première fois. Le bonhomme entra avec sa fille dans la grande salle, où ils trouvèrent une table magnifiquement servie, avec deux couverts. Le marchand n'avait pas le cœur de manger ; mais la Belle, s'efforçant de paraître tranquille, se mit à table et le servit ; puis elle disait en elle-même : "La Bête veut m'engraisser avant de me manger."

Quand ils eurent soupé, ils entendirent un grand bruit, et le marchand dit adieu à sa pauvre fille en pleurant, car il pensait que c'était la Bête. La Belle

ne pouvait s'empêcher de frémir en voyant cette horrible figure, mais elle se rassura de son mieux ; et le monstre lui ayant demandé si c'était de bon cœur qu'elle était venue, elle lui dit en tremblant que oui.

"Vous êtes bien bonne, dit la Bête, et je vous en suis bien obligée. Bonhomme, partez demain matin, et ne vous avisez jamais de revenir ici. Adieu, la Belle.

— Adieu, la Bête, répondit-elle.

Et tout de suite le monstre se retira.

— Ah, ma fille, dit le marchand en embrassant la Belle, je suis à demi mort de frayeur. Croyez-moi, laissez-moi ici.

— Non, mon père, lui dit la Belle avec fermeté, vous partirez demain matin, et vous m'abandonnerez au secours du ciel ; peut-être aura-t-il pitié de moi."

Pendant son sommeil la Belle vit une dame, qui lui dit : "Je suis contente de votre bon cœur, la Belle ; la bonne action que vous faites en donnant votre vie pour sauver celle de votre père ne demeurera point sans récompense." La Belle, en s'eveillant, raconta ce songe à son père ; et, quoiqu'elle le consolât un peu, cela ne l'empêcha pas de jeter de grands cris quand il fallut se séparer de sa chère fille.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle et se mit à pleurer aussi ; mais, comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne point se chagriner pour le peu de temps qu'elle avait à vivre, car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant et de visiter ce beau château. Elle fut bien surprise de trouver une porte sur laquelle il y avait écrit : *Appartement de la Belle.* Elle ouvrit

cette porte avec précipitation et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait; mais ce qui frappa le plus sa vue, ce fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique. "On ne veut pas que je m'ennuie," dit-elle tout bas; elle pensa ensuite: "Si je n'avais qu'un jour à demeurer ici, on ne m'aurait pas fait une telle provision."

Cette pensée ranima son courage. Elle ouvrit un livre où il y avait écrit en lettres d'or: *Souhaitez, commandez; vous êtes ici la dame et la maîtresse.* "Helas, dit-elle en soupirant, je ne souhaite rien que de voir mon pauvre père et de savoir ce qu'il fait à présent."

Elle avait dit cela en elle-même. Quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur un grand miroir, d'y voir sa maison, où son père arrivait avec un visage extrêmement triste! Ses sœurs venaient au-devant de lui, et, malgré les grimaces qu'elles faisaient pour paraître affligées, la joie qu'elles avaient de la perte de leur sœur paraissait sur leur visage. Un moment après, tout cela disparut. Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir.

"La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper?

— Vous êtes le maître, répondit la Belle en tremblant.

— Non, répondit la Bête, il n'y a ici d'autre maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid?

— Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bonne.

— Vous avez raison, dit le monstre; mais outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit, je sais bien que je ne suis qu'une bête.

— On n'est pas bête, dit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit. Un sot n'a jamais su cela.

— Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison; car tout ceci est à vous.

— Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

— Oh, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre."

La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre, mais elle faillit mourir de frayeur lorsqu'il lui dit: "La Belle, voulez-vous être ma femme?" Elle fut quelque temps sans répondre; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant; elle dit pourtant en tremblant: "Non, la Bête."

Ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable que tout le palais en retentit; mais la Belle fut bientôt rassurée, car la Bête, lui ayant dit tristement: "Adieu donc, la Belle," sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. La Belle, se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête. "Hélas! disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne!"

La Belle passa trois mois dans ce palais avec assez de tranquillité. Tous les soirs la Bête lui rendait visite, et l'entretenait pendant le souper avec assez de bon sens. Chaque jour la Belle découvrit de nouvelles bontés de ce monstre. L'habitude de le voir l'avait

accoutumée à sa laideur, et, loin de craindre le moment de sa visite, elle regardait souvent à sa montre pour voir s'il était bientôt neuf heures, car la Bête ne manquait jamais de venir à cette heure-là. Il n'y avait qu'une chose qui faisait de la peine à la Belle: c'est que le monstre, avant de se coucher, lui demandait toujours si elle voulait être sa femme, et paraissait pénétré de douleur lorsqu'elle lui disait que non. Elle lui dit un jour: "Vous me chagrinez, la Bête; je voudrais pouvoir vous épouser, mais je suis trop sincère pour vous faire croire que cela arrivera jamais. Je serai toujours votre amie, tâchez de vous contenter de cela.

— Il le faut bien, dit la Bête; je me rends justice. Je sais que je suis bien horrible, mais je vous aime beaucoup; cependant je suis trop heureux de ce que vous voulez bien rester ici. Promettez-moi que vous ne me quitterez jamais."

La Belle rougit à ses paroles. Elle avait vu dans son miroir que son père était malade de chagrin de l'avoir perdu, et elle souhaitait de le revoir. "Je pourrais bien vous promettre, dit-elle à la Bête, de ne vous jamais quitter tout-à-fait; mais j'ai tant d'envie de revoir mon père que je mourrai de douleur si vous me refusez ce plaisir.

— J'aime mieux mourir moi-même, dit ce monstre, que de vous donner ce chagrin. Je vous enverrai chez votre père, vous y resterez, et votre Bête en mourra de douleur.

— Non, lui dit la Belle en pleurant, je vous aime trop pour vouloir causer votre mort. Je vous promets de revenir dans huit jours. Vous m'avez fait voir que mes sœurs sont mariées, et que mes frères

sont partis pour l'armée. Mon père est tout seul; souffrez que je reste chez lui une semaine.

— Vous y serez demain matin, dit la Bête; mais souvenez-vous de votre promesse. Vous n'aurez qu'à mettre votre bague sur une table en vous couchant, quand vous voudrez revenir. Adieu, la Belle."

La Bête soupira, selon sa coutume, en disant ces mots, et la Belle se coucha toute triste de l'avoir affligée. Quand elle se réveilla le matin, elle se trouva dans la maison de son père, et, ayant sonné une clochette qui était à côté de son lit, elle vit venir la servante, qui fit un grand cri en la voyant. Le bonhomme accourut à ce cri, et failla mourir de joie en revoyant sa chère fille. On avertit ses sœurs, qui accoururent avec leur maris. Elles faillirent mourir de douleur quand elles la virent habillée comme une princesse, et plus belle que le jour. Elle eut beau les caresser, rien ne put étouffer leur jalousie, qui augmenta beaucoup quand elle leur eut conté combien elle était heureuse. Ces deux jalouses descendirent au jardin pour y pleurer tout à leur aise.

" Ma sœur, dit l'aînée, il me vient une pensée. Tâchons de l'arrêter ici plus de huit jours. Sa sotte Bête se mettra en colère de ce qu'elle lui aura manqué de parole, et peut-être qu'elle la dévorera.

— Vous avez raison, ma sœur, dit l'autre. Pour cela, il faut lui faire de grandes caresses."

Et, ayant pris cette résolution, elles remontèrent et firent tant d'amitiés à leur sœur que la Belle en pleura de joie. Quand les huit jours furent passés, les deux sœurs s'arrachèrent les cheveux et firent tant les affligées de son départ, qu'elle promit de rester encore huit jours.

Cependant la Belle se reprochait le chagrin qu'elle allait donner à sa pauvre Bête, qu'elle aimait de tout son cœur, et elle s'ennuyait de ne plus la voir. La dixième nuit qu'elle passa chez son père, elle rêva qu'elle était dans le jardin du palais, et qu'elle voyait la Bête couchée sur l'herbe et prête à mourir. La Belle se réveilla en sursaut et versa des larmes. "Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner de chagrin à une bête qui a pour moi tant de complaisance? Est-ce sa faute si elle est si laide et si elle a si peu d'esprit? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser? Je serais plus heureuse avec elle que mes sœurs avec leurs maris. Je n'ai point d'amour pour elle; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude."

À ces mots la Belle se lève, met sa bague sur la table, et revient se coucher. À peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit, et quand elle se réveilla le matin elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée en attendant neuf heures du soir; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point. La Belle, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais en jetant de grands cris; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, et elle courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure; et, sentant que son cœur battait

encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête.

La Bête ouvrit les yeux, et dit à la Belle : "Vous avez oublié votre promesse ; le chagrin de vous avoir perdue m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois.

— Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle ; vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment, je vous donne ma main. Hélas, je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir."

À peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumières; les feux d'artifice, la musique, tout lui annonça une fête; mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue ; elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise! la Bête avait disparu. Elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'Amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement. Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête.

"Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde assez bonne pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et, en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai."

La Belle, agréablement surprise, donna la main à

ce beau prince pour le relever. Ils allèrent ensemble au château, et la Belle faillit mourir de joie en trouvant dans la grande salle son père et toute sa famille, que la belle dame qui lui était apparue en songe avait transportés au château.

"Belle, lui dit cette dame, qui était une grande fée, venez recevoir la récompense de votre bon choix; vous avez préféré la vertu à la beauté et à l'esprit, vous méritez de trouver toutes ces qualités réunies en une seule personne. Vous allez devenir une grande reine ; j'espère que le trône ne détruira pas vos vertus. Pour vous, mesdames, dit la fée aux sœurs de la Belle, je connais votre cœur et toute la malice qu'il renferme. Devenez deux statues; mais conservez toute votre raison sous la pierre qui vous enveloppera. Vous demeurerez à la porte du palais de votre sœur, je ne vous impose point d'autre peine que d'être témoins de son bonheur. Vous ne pourrez revenir dans votre premier état qu'au moment où vous reconnaîtrez vos fautes ; mais j'ai bien peur que vous ne restiez toujours statues."

Dans le moment la fée donna un coup de baguette qui transporta tous ceux qui étaient dans cette salle dans le royaume du prince. Ses sujets le revirent avec joie, et il épousa la Belle, qui vécut avec lui fort longtemps, et dans un bonheur parfait.

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT.

LE PETIT MARQUIS.

Ma première enfance n'a point été heureuse. J'étais le seul enfant de la maison, et je n'avais plus de mère. Mon père avait été absent longtemps et m'avait laissé aux soins d'une bonne de confiance qui me conduisait chaque matin à une école du voisinage. Depuis qu'il était de retour, il m'envoyait au collège. J'étais dans une des dernières classes, car j'avais huit ou neuf ans, au temps dont je vous parle; dans cette classe j'étais un des derniers élèves, car je n'aimais pas l'étude qu'on ne m'avait jamais rendue intéressante. Les déclinaisons latines et les participes français me semblaient inventés tout exprès pour torturer de pauvres jeunes cervelles. Je rentrais toujours abattu et découragé. Mon maître ne faisait aucun cas d'un élève si paresseux; il me punissait souvent, et mes camarades se moquaient de moi.

Mon père était un homme taciturne et sérieux; je le connaissais peu et j'avais peur de lui. De son côté il ne me parlait guère que pour me questionner sur mes études pendant le dîner que nous faisions toujours en tête-à-tête. Lorsque j'étais assis vis-à-vis de lui, un poids accablant me tombait sur le cœur. Je ne pouvais plus ni lever les yeux ni prononcer une parole sans effort. Je crois que c'était cette absence complète de gaieté et de familiarité qui m'oppressait. Mon père était pour moi un mystère. Et pourtant, une fois le dîner fini, le redoutable interrogatoire sou-

tenu tant bien que mal, et la porte du cabinet dont je ne franchissais jamais le seuil refermée, je n'étais pas à plaindre. J'oubliais tout, et j'allais retrouver Mariette.

Mariette était le bon génie de la maison. Il est vrai qu'elle était vieillotte, mais elle était si active, si propre, son œil était si brillant, sa main si preste, qu'on avait du plaisir à la regarder. Mariette faisait tout dans notre maison. Elle était cuisinière, sommelier, valet de chambre; elle avait été ma bonne, et s'était chargée de ma première éducation. Si mon père avait eu une voiture, je crois qu'elle aurait entrepris d'être cocher et palefrenier. Rien ne la rebutait, rien ne l'étonnait, rien n'était trop fatigant ou trop difficile pour elle. Je ne sais si mon père connaissait bien le trésor qu'il avait en elle, trésor de fidélité, de dévouement, et de savoir-faire. Il ne lui disait jamais une parole d'approbation, bien rarement une parole quelconque. Mariette cependant paraissait satisfaite. C'était peut-être que l'approbation de sa conscience lui suffisait.

Dès que mon père avait fermé sa porte sur lui, je courais auprès d'elle. En hiver surtout, j'étais heureux dans cette cuisine bien éclairée par un foyer à l'ancienne mode et par la lumière vacillante de la petite lampe. C'était la seule pièce de la maison qui ne me parût jamais triste. Je regardais Mariette aller et venir, frotter ses casseroles et remettre tout en place.

Mariette était expéditive, mais il fallait que tout dans sa cuisine brillât de propreté avant qu'elle consentît à venir s'asseoir à côté de moi. Alors commençait pour moi une heure toute d'enchantement qui

rachetait les tristesses de la journée, car Mariette était inépuisable en souvenirs.

— Je veux du nouveau aujourd'hui, Mariette, lui dis-je un soir, une histoire que je n'aie pas encore entendue.

— Quand c'est trois cent soixante-cinq fois par an qu'on demande des histoires d'autrefois, il ne faut pas être difficile comme ça, mon chéri, me répondit-elle.

— Mais, Mariette, tu as vécu bien plus de trois cent soixante-cinq jours.

— Dieu merci! je ne voudrais pas être obligée de les compter, mais qu'est-ce que cela fait?

— Cela fait que tu dois avoir une histoire pour chaque jour de ta vie.

— Pas tant que çà, heureusement, mais j'en ai beaucoup, et je crois que j'en trouverais une toute neuve si je cherchais bien.

À l'ouïe de ces paroles, je fermai les yeux avec un surcroît de béatitude. Dans ce moment, je n'aurais changé de sort avec personne au monde.

Mais Mariette ne commençait pas; je levai les yeux et la regardai. Elle ne parut pas comprendre ce muet appel.

— As-tu causé avec ton père pendant le dîner? me demanda-t-elle brusquement.

— Mais oui, lui dis-je, j'ai répondu à ce qu'il m'a demandé.

— C'est tout? Pourquoi donc ne lui parles-tu pas comme tu parles avec moi?

— Mais c'est que papa me fait peur; il est si sévère, si froid...

— Oh! voyez donc ces enfants qui jugent leurs

parents sans savoir le premier mot de ce qu'ils disent! Ton père n'est pas sévère, et il n'est pas froid; il est triste seulement. Il lui faudrait quelqu'un qui l'égaye et le console, et toi tu ne sais pas plus le faire qu'un morceau de bois.

— Il est triste! répétai-je avec surprise, mais pourquoi?

— Ah! voilà la question; c'est peut-être parce que tu n'es pas comme il te voudrait.

— Non, répondis-je, car quand mon père est revenu de son long voyage il y a un an, il était aussi triste que maintenant, et ce ne pouvait être à cause de moi, puisqu'il ne me connaissait presque pas.

— Eh bien, je ne crois pas non plus que ce soit là la raison, je sais seulement que tu pourrais le consoler et que tu ne le fais pas.

— Si j'étais sûr que ce fût de la tristesse! dis-je avec hésitation, car il me semblait que la tristesse m'aurait attiré, tandis que la manière d'être de mon père m'intimidait et me glaçait.

— Il a bien de quoi être triste, mon pauvre jeune maître, quand on pense à ce qu'il a souffert tout enfant déjà, pas beaucoup plus grand que toi, mon chéri.

Cette expression de jeune appliquée à mon père (Mariette l'appelait presque toujours son jeune maître quoiqu'elle n'en eût pas d'autre) me semblait bien étrange. Mon père jeune, avec ses cheveux gris, ses yeux si profondément creusés, sa haute taille voûtée, sa démarche lente; il me faisait bien plutôt l'effet d'un vieillard.

— Combien y a-t-il de temps de cela? demandai-je.

— Attends un peu. Nous sommes en 1835, et c'était en 1793. Il y a donc quarante-deux ans,

— Quarante-deux ans, répétai-je avec respect, tout saisi de la pensée de cette haute antiquité. Tu étais jeune, Mariette.

— Toute jeune, vingt ans au plus, et une jolie fille, on peut m'en croire, quoiqu'il n'en reste pas grand'-chose maintenant. Nous étions venus habiter une maison à quelques lieues de Nantes, un vrai château pour la grandeur, quoiqu'elle ne fût pas fortifiée. Ah! comme c'était beau, et que je voudrais revoir ce pays-là. Il était tranquille comme un désert. J'étais donc au service de ta grand'mère et de ton grand-père ; c'étaient de bien bons maîtres ; la marquise surtout était une femme qui n'avait pas sa pareille dans la province, une sainte, rien de moins. Elle était toute jeune encore, mais au temps où nous vivions on vieillissait vite. On savait que la mort pouvait venir d'un moment à l'autre. Cette idée nous était si familière qu'elle ne nous effrayait plus. Ta grand'mère ne pensait qu'aux misères du pauvre monde ; elle aurait voulu pouvoir les soulager comme elle le faisait dans son château près de Quiberon, mais nous ne connaissions personne, et la maison que nous habitions était très solitaire. Ton père, le petit marquis, comme nous l'appelions (il n'a plus porté son titre depuis lors), était trop jeune pour s'inquiéter de ce qui se passait autour de nous. Il avait vu pleurer sa mère quand on recevait de mauvaises nouvelles de Paris, mais cela ne l'empêchait pas de jouer de tout son cœur avec les enfants du fermier. Il fallait toujours qu'on lui obéît, et il ne souffrait pas qu'on lui fît la moindre réplique; vraiment il traitait ces petits paysans comme des chiens. Monsieur le marquis ne faisait qu'en rire et disait que c'était du vrai sang de

gentilhomme qu'il avait dans les veines. Madame la marquise pleurait quelquefois et disait: "Pauvre petit, j'ai peur pour lui de l'avenir."

Je m'apercevais qu'il y avait dans la maison beaucoup d'allées et de venues. Un jour j'entrai chez ma maîtresse, et je lui dis: "Je vois bien que vous avez des chagrins, pourquoi ne les dites-vous pas à votre fidèle Mariette?" Elle m'embrassa, mais elle me répondit qu'elle ne le pouvait pas. Enfin, je sus ce qui en était. L'armée vendéenne, dont mon maître faisait partie, allait marcher sur Nantes pour reprendre cette ville aux républicains. C'était une tentative désespérée. Ma pauvre jeune maîtresse priait nuit et jour devant son crucifix.

Un soir, comme le petit marquis venait de s'endormir, on frappe à la porte; les domestiques avaient suivi leur maître, il ne restait plus que le vieux jardinier et moi. Quand la porte fut ouverte, un lieutenant de l'armée vendéenne jeta la bride de son cheval au jardinier et se précipita dans la maison. Madame était déjà dans le vestibule, toute pâle et si tremblante qu'elle s'appuyait au mur.

— Ah! Monsieur de Rive, dit-elle en reconnaissant le lieutenant, vous m'apportez de mauvaises nouvelles, ne me cachez rien.

— L'armée a été repoussée, Madame, répondit-il.

— Mon Dieu! dit votre grand'mère, quel malheur! quel affreux malheur!

Mais elle vit bien à l'air de M. de Rive qu'il en restait d'autres à annoncer, et elle joignit les mains pour entendre le reste.

— Votre mari aussi est blessé, dit-il.

— Dites-moi toute la vérité, demanda-t-elle, avec un calme étrange, n'est-il que blessé ?

— Je vous le jure, Madame, et il est près d'ici. Mais il faut avant tout trouver un moyen de le cacher. On le cherchera sans doute lorsqu'on saura qu'il n'est pas parmi les morts. Il faut pendant quelque temps le soustraire à toutes les perquisitions; son nom est un des plus compromis.

— Mais où donc? dit la pauvre femme; nous n'avons pas la moindre ressource dans cette maison, et ailleurs je n'en vois aucune pour un blessé...

— Et à la ferme? m'écriai-je. Ils sont connus pour des républicains, on ne cherchera pas chez eux. Le père est un ancien serviteur de M. le marquis et ne le trahirait pour rien au monde.

— Oui, le père, mais le fils... je ne puis me fier à lui.

— Il est absent, et d'ailleurs c'est une bonne race. Tel père, tel fils. Il se bat, mais il ne trahit pas.

Je vis alors le lieutenant s'approcher de la marquise et lui parler tout bas. Je devinai qu'il lui demandait si l'on pouvait se fier à moi.

— Comme à moi-même, répondit-elle en tournant de mon côté son beau regard.

— Eh bien, qu'elle emmène l'enfant pendant que vous resterez cachée à la ferme avec M. le marquis.

— Non, non, l'enfant ne me quittera pas, dit-elle, son père ne le voudrait pas plus que moi. C'est notre fils unique, il restera avec nous.

La ferme n'était qu'à un quart de lieue de la maison ; j'y courus, et j'eus bientôt tout arrangé avec le brave fermier et sa femme. On prépara un lit pour le blessé dans la chambre la plus reculée, et il fut

convenu que le petit marquis serait vêtu comme l'un de leurs enfants et passerait pour l'être en effet s'il venait des étrangers. Je devais rester aussi à la ferme.

Le lieutenant reparut bientôt avec deux soldats qui portaient M. le marquis. Il était évanoui et ne s'aperçut de rien. Nous ne pouvions songer à quérir un médecin; notre salut était de rester ignorés. On ferait croire sans peine aux paysans qui viendraient à la ferme que la famille avait quitté subitement la maison en apprenant le désastre de Nantes. Nous fîmes donc un pansement comme nous le pûmes. M. le marquis avait deux balles dans la poitrine et une blessure au bras. Les soldats et le lieutenant nous quittèrent; eux aussi avaient à mettre leur vie en sûreté. Malgré l'inhabileté de nos soins, M. le marquis semblait se remettre. Deux ou trois jours s'étaient écoulés, nous commencions à respirer librement et à parler du moment où nous pourrions partir. Le petit marquis s'était assez bien mis à son rôle. Il trouvait amusant de porter un sarrau de grosse toile et de manger du pain bis avec les enfants du fermier, mais il n'aimait pas à se laisser tutoyer par eux comme on leur avait ordonné de le faire. Sous son costume de paysan, il fallait qu'il commandât et fît faire sa volonté à toute la bande aussi bien que lorsqu'il portait le costume de son rang. Sa mère s'était d'abord inquiétée de son orgueil qui pouvait avoir de terribles résultats, et lui avait fait promettre de se conduire autrement, mais c'était plus fort que lui. Peu à peu, ne voyant venir personne de suspect, on s'était rassuré.

Un matin que les enfants jouaient dans la cour, un

homme s'arrêta près de la porte. Il avait une mauvaise figure, et la fermière qui l'aperçut voulut, sans en avoir l'air, faire rentrer le petit marquis.

— Gaston, cria-t-elle, en prenant à dessein un ton rude pour tromper l'espion s'il en était un, viens ici tout de suite. Est-ce que tu ne m'entends pas ?

— Gaston, répéta l'homme, tiens! il a un nom d'aristocrate, le petit gars.

Effrayée de cette remarque, la fermière appela encore.

— Pourquoi me commandez-vous ainsi ? lui répondit fièrement l'enfant, vous savez bien que vous n'en avez pas le droit.

— Tais-toi, petit malheureux! dit la pauvre femme qui se sentait couverte d'une sueur froide, est-ce qu'on parle ainsi à sa mère ?

— À sa mère! répliqua Gaston d'un ton de dédain inimitable. Ma mère est une marquise, et vous n'êtes qu'une fermière.

L'homme en avait assez entendu. Il s'éloigna sans bruit, convaincu que quelqu'un des proscrits était caché dans cette ferme qui avait une si bonne réputation. La fermière, consternée d'avoir eu un témoin de cette petite scène, monta aupres de Madame la marquise, à qui elle raconta tout ce qui venait de se passer. Elle parlait bas, en dehors de la porte de la chambre, mais M. le marquis avait tout entendu. Il l'appela.

— Je suis perdu, dit-il; sans doute ils m'enverront prendre dès ce soir. Il faut que ma femme et mon enfant quittent cette maison à l'instant même. Votre mari est-il ici ?

— Oui, dit-elle, mais où les conduira-t-il ?

— N'avez-vous pas une autre ferme, une cabane, une hutte dans les bois, peu importe pourvu qu'ils ne soient pas ici ce soir. Mariette ira avec eux, et plus tard ils pourront passer en Angleterre.

— Dieu le veuille! dit la bonne femme.

Madame la marquise rentra tenant Gaston par la main.

— Je l'ai grondé, dit-elle à demi-voix à son père, il ne faut pas qu'il sache...

— Non, pauvre enfant, dit-il en l'attirant vers lui et baisant sa tête bouclée, non, je ne te reproche rien.

Alors, se tournant vers sa femme, il lui annonça qu'il fallait qu'elle partît à l'instant.

— C'est impossible, dit-elle, et elle devint d'une pâleur mortelle.

— Il le faut, dit M. le marquis d'un ton absolu; seul, j'échapperai peut-être aux perquisitions. Madame Guillot est une femme de ressources, elle trouvera moyen de me cacher ailleurs dans la maison, et de faire disparaître toute trace de notre présence, tandis qu'à trois nous serions infailliblement découverts.

Madame la marquise n'osa pas répliquer, mais je vis qu'elle comprenait bien que c'était une dernière séparation.

Nous marchâmes le reste du jour et bien avant dans la nuit, puis nous attendîmes le matin dans une sorte de masure abandonnée. Ensuite on nous reçut dans une ferme, où nous mangeâmes du pain et du lait. Cela dura ainsi plusieurs jours. Madame la marquise ne voulait pas quitter le pays avant de savoir ce qu'était devenu son mari. Le fermier, qui nous avait laissés le lendemain de notre fuite, revint enfin, et ma pauvre maîtresse apprit son malheur. M.

le marquis avait été pris la nuit même après notre départ, et fusillé le lendemain. Le fermier nous raconta les détails de ce qui s'était passé à la ferme dans cette affreuse nuit. Sa femme avait caché M. le marquis dans un grenier, derrière d'énormes tas de chanvre; elle espérait qu'on ne songerait pas à l'y chercher; mais la perquisition fut si exacte et si minutieuse qu'elle comprit dès l'abord que tout était perdu. Elle le vit forcé de se mettre debout malgré sa faiblesse, entraîné brutalement par les soldats, et elle l'entendit murmurer:

— Mon pauvre enfant, puisses-tu ne jamais savoir ce que tu as fait!

Quelques semaines plus tard, nous parvînmes à traverser la mer sur une barque de pêcheurs, et nous abordâmes en Angleterre.

— Mais ce ne fut pas tout? dis-je, en voyant que Mariette s'arrêtait.

— Non, ce ne fut pas tout. Oh! non, bien sûr, ce n'était que le commencement de nos misères. Il est vrai que nous ne courions d'autre danger que celui de mourir de faim, mais celui qui a vécu sur la terre étrangère peut seul savoir ce qu'il a souffert.

— Tu oublies une chose, Mariette. J'ai entendu papa raconter que c'était toi qui en Angleterre avais soutenu sa mère et lui par ton travail, et que sans ton dévouement ils seraient probablement morts de faim.

— Il a dit cela! s'écria la brave fille d'un ton de joyeuse surprise. Eh bien! je suis contente que mon jeune maître ne l'ait pas oublié. Ce n'est pas que ce soit la peine d'en parler. Madame la marquise était tombée malade en arrivant à Londres, elle ne pouvait

donc pas donner ces leçons qui auraient rapporté bien plus que mon pauvre ouvrage d'aiguille. Il y eut tout juste pendant trois mois de quoi retenir nos âmes dans nos corps. Le pauvre petit, qui grandissait tant et qui était si maigre, avait sa ration de pain, et ne mangeait pas de soupe tous les jours. Il ne voyait jamais d'autres enfants, et avait tout à fait désappris de jouer, mais ce qu'il n'avait pas désappris c'était son orgueil de noblesse. Il ne faut pas que cela t'étonne ; cet orgueil passait autrefois pour une qualité. Un petit gentilhomme devait se croire d'une autre espèce que le reste du monde. Le pauvre enfant ne savait pas ce que cet orgueil lui avait coûté, et sa mère pleurait souvent en le voyant si intraitable. Pour tout le monde, excepté pour sa mère, il était hautain, même pour moi.

Il y avait longtemps que nous étions en Angleterre, lorsque des Français vinrent habiter la même maison que nous. C'étaient d'anciens domestiques qui avaient émigré avec leurs maîtres, et qui semblaient ne manquer de rien. Madame la marquise et moi nous entendîmes un jour une querelle sur l'escalier, et nous prêtâmes l'oreille. Il paraît que le fils de ces nouveaux venus avait abordé Gaston familièrement. Celui-ci, ne pouvant se débarrasser de lui, venait de lui donner un soufflet en lui disant :

— Voilà pour t'apprendre à me traiter de pair à compagnon.

— Oh! c'est vrai que je ne suis pas un prince, répondit l'enfant irrité, mais j'ai un habit qui n'est pas rapiécé et je mange à ma faim tous les jours.

Gaston répondit :

— Qu'est-ce que cela me fait ? Je suis le marquis

de Vandesse, et je vous prie de ne plus prendre la peine de me parler quand nous nous rencontrerons.

— Ah! oui, un beau marquis en vérité! répliqua le petit persécuteur. Vous pouvez bien être fier de votre titre, puisque c'est pour lui que vous avez fait prendre votre père par les républicains.

Madame la marquise pâlit en entendant ces mots. Comment cet enfant avait-il pu savoir cette cruelle histoire? Son fils allait-il relever ces paroles? Viendrait-il lui en demander l'explication? Jusqu'au soir il resta accoudé sur ses livres et ne parla à personne, mais quand il fut au lit il appela sa mère, qui vint s'agenouiller auprès de lui. Le pauvre enfant! les paroles du jeune garçon jointes à ses souvenirs lui avaient tout révélé.

— Maman, dit-il, c'est vrai ce qu'il m'a dit, n'est-ce pas?

Elle n'eut pas besoin de lui demander de s'expliquer mieux.

— Oui, mon pauvre enfant, il a dit vrai; mais comment il a pu le savoir, je l'ignore. Je voulais te le cacher toujours.

— Pouvez-vous me le pardonner?

— Cher enfant, comment ne te pardonnerais-je pas le mal que tu as fait involontairement?

Alors il se serra contre elle, il tremblait de tous ses membres.

— Mon père a-t-il su que c'était moi?...

— Oui, et sa dernière parole a été: "Puisse-t-il ne jamais le savoir!"

— Mais moi, jamais je ne pourrai l'oublier.

La pauvre mère avait le cœur brisé de la souffrance de son enfant, mais peut-être cette souffrance seule

pouvait-elle le corriger. Depuis ce jour, je ne l'ai pas entendu dire une parole hautaine, mais aussi je ne l'ai jamais vu gai. Je crois qu'en effet il n'a jamais pu oublier cette terrible leçon. À son retour en France il n'a pas réclamé ses biens et n'a pas voulu reprendre son titre.

Tout ce que j'avais éprouvé en écoutant ce récit, je ne pourrais le dire. Mariette avait-elle eu tort ou raison de le faire ? s'était-elle assez souvenue que celui dont elle me parlait était mon père ? Ce qui est certain, c'est qu'il s'opéra en moi une révolution. L'idée de ce long chagrin, de ce persistant souvenir me faisait mal. Je sentais instinctivement qu'aucun de nous ne pourrait supporter la vie s'il devait rester ainsi toujours courbé sous les conséquences terribles d'une faute. J'aurais voulu prendre sa main, la couvrir de larmes, et lui dire : "Oh! mon père, si vous aviez pu ignorer ! si au moins vous pouviez oublier !"

Je remerciai Mariette sans rien lui dire de tout cela, et je sortis de la cuisine. Arrivé devant la porte du cabinet de mon père, je m'y arrêtai involontairement et je posai la main sur le bouton. Elle s'ouvrit, et je le vis assis devant son bureau, la tête appuyée sur ses deux mains. Il paraissait bien triste, mais sa tristesse m'attirait depuis que j'en connaissais la cause. Je m'approchai doucement et je posai ma main tremblante sur la sienne. Il leva les yeux, me regarda un instant, et me dit:

— Gaston, je t'ai trop négligé. Dès demain tu viendras travailler avec moi tous les soirs.

Depuis ce soir-là je sentis que j'aimais mon père et que je n'avais plus peur de lui. Mon pauvre père, pourquoi ne l'avais-je pas plus tôt consolé !

E. de Pressensé.

LA VACHE DU PRINCE.

[Celui qui raconte cette histoire est un petit garçon, âgé de douze ans à peu près, et qui s'appelle Remi. Enfant trouvé, il a été élevé par la mère Barberin, dont le mari l'a vendu plus tard à Vitalis, vieux musicien et montreur de bêtes savantes. Vitalis a fait l'éducation de Remi, et il est mort en lui laissant pour tout héritage sa harpe et son chien Capi. Maintenant Remi et son petit ami Mattia parcourent la France, chantant et jouant dans les rues et dans les cafés pour gagner leur vie.]

NOTRE situation prospère m'inspira des idées ambitieuses.

Après avoir quitté Corbeil, nous nous étions dirigés vers Montargis, en route pour aller chez mère Barberin.

Aller chez mère Barberin pour l'embrasser, c'était m'acquitter de ma dette de reconnaissance envers elle, mais c'était m'en acquitter bien petitement et à trop bon marché. Si je lui apportais quelque chose? Maintenant que j'étais riche je lui devais un cadeau. Quel cadeau lui faire? Je ne cherchai pas longtemps. Il y en avait un qui plus que tout la rendrait heureuse; non seulement dans l'heure présente, mais pour toute sa vieillesse—une vache, qui remplaçât la pauvre Roussette.

Quelle joie pour mère Barberin, si je pouvais lui donner une vache, et aussi quelle joie pour moi!

Avant d'arriver à Chavanon j'achetais une vache et Mattia, la conduisant par la longe, la faisait entrer dans la cour de mère Barberin.

— Madame Barberin, disait Mattia, voici une vache que je vous amène.

— Une vache ! vous vous trompez, mon garçon.

Et elle soupirait.

— Non, madame, vous êtes bien madame Barberin de Chavanon ? Eh bien ! c'est chez madame Barberin que le prince (comme dans les contes de fées) m'a dit de conduire cette vache qu'il vous offre.

— Quel prince?

Alors je paraissais et je me jetais dans les bras de mère Barberin.

Quel beau rêve ! Seulement, pour le réaliser, il fallait pouvoir acheter une vache.

Combien coûtait-il, une vache ? Je n'en avais aucune idée ; cher, sans doute, très cher, mais encore?

L'essentiel pour le moment, c'était donc de connaître le prix des vaches. La première fois que j'adressai ma question à un bouvier, on me répondit en me riant au nez. Mais je ne me laissai pas démonter.

Après avoir épuisé toutes ses plaisanteries, il voulait bien me répondre sérieusement et même entrer en discussion avec moi.

— Il avait justement mon affaire, une vache douce, donnant beaucoup de lait, un lait qui était une crème, et ne mangeant presque pas ; si je voulais lui allonger cent cinquante francs sur la table, la vache était à moi.

Cent cinquante francs, j'étais loin d'avoir une si grosse somme.

— Était-il impossible de le gagner ? Il me sembla que non, et que si la chance de nos premiers jours nous accompagnait, je pourrais, sou à sou, réunir ces cent cinquante francs. Seulement il faudrait du temps.

Il fallait donc aller à Varses tout d'abord et ne voir mère Barberin qu'au retour. Assurément alors j'aurais mes cent cinquante francs et nous pourrions jouer ma féerie : *la Vache du prince.*

***

Le résultat de notre campagne fut vraiment merveilleux ; toutes nos dépenses payées, nous eûmes assez vite gagné soixante-huit francs.

Soixante-huit francs et cent quarante-six que nous avions en caisse, cela faisait deux cent quatorze francs. L'heure était venue de nous diriger sans plus tarder vers Chavanon en passant par Ussel, où, nous avait-on dit, devait se tenir une foire importante pour les bestiaux. Une foire, c'était notre affaire ; nous allions pouvoir acheter enfin cette fameuse vache dont nous parlions si souvent et pour laquelle nous avions fait de si rudes économies.

Jusqu'à ce moment nous n'avions eu que le plaisir de caresser notre rêve et de le faire aussi beau que notre imagination nous le permettait; notre vache serait blanche, c'était le souhait de Mattia; elle serait rousse, c'était le mien, en souvenir de notre pauvre Roussette ; elle serait douce, elle aurait plusieurs seaux de lait, tout cela était superbe et charmant.

Mais maintenant il fallait de la rêverie passer à l'exécution et c'était là que l'embarras commençait.

Comment choisir notre vache avec la certitude qu'elle aurait réellement toutes les qualités dont nous nous plaisions à la parer ? Je ne savais pas à quels signes on reconnaît une bonne vache, et Mattia était aussi ignorant que moi. Ce qui redoublait notre inquiétude c'étaient les histoires étonnantes dont nous avions entendu le récit dans les auberges. Combien

de ces histoires nous étaient restées dans la mémoire pour nous effrayer : un paysan achète à la foire une vache qui a la plus belle queue que jamais vache n'ait eue; il rentre chez lui triomphant; le lendemain matin il va la voir, elle n'a plus de queue du tout; celle qui pendait derrière elle si noblement avait été collée à un moignon: c'était une queue postiche. Un autre en achète une qui a des cornes fausses.

Dans les histoires qui nous avaient été contées, il y en avait une dans laquelle un vétérinaire jouait un rôle terrible, au moins à l'égard du marchand de vaches. Si nous prenions un vétérinaire pour nous aider, sans doute cela nous serait une dépense, mais combien elle nous rassurerait!

Au milieu de notre embarras, nous nous arrêtâmes à ce parti, et nous continuâmes alors gaiement notre route. La distance n'est pas longue du Mont-Doré à Ussel ; nous mîmes deux jours à faire la route, encore arrivâmes-nous de bonne heure à Ussel.

Après avoir déposé nos sacs et nos instruments à l'auberge, nous nous mîmes à la recherche d'un vétérinaire. Quand celui-ci eut entendu notre demande, il commença par nous rire au nez.

— Mais il n'y a pas de vaches savantes dans le pays, dit-il.

— Ce n'est pas une vache qui sache faire des tours qu'il nous faut, c'en est une qui donne de bon lait.

— Et qui ait une vraie queue, ajouta Mattia, que l'idée d'une queue collée tourmentait beaucoup.

— Enfin, monsieur le vétérinaire, nous venons vous demander de nous aider de votre science pour nous empêcher d'être volés par les marchands de vaches.

Je dis cela en tachant d'imiter les airs nobles que

Vitalis prenait si bien lorsqu'il voulait faire la conquête des gens.

— Et pourquoi diable voulez-vous une vache? demanda le vétérinaire.

En quelques mots je lui expliquai ce que je voulais faire de cette vache.

— Vous êtes de bons garçons, dit-il ; je vous accompagnerai demain matin sur le champ de foire, et je vous promets que la vache que je vous choisirai n'aura pas une queue postiche.

— Ni des cornes fausses ? dit Mattia.

— Ce sera une belle et bonne vache ; mais pour acheter il faut être en état de payer.

Sans répondre, je dénouai un mouchoir dans lequel était enfermé notre trésor.

— C'est parfait; venez me prendre demain matin à sept heures.

— Et combien vous devrons-nous, monsieur le vétérinaire ?

— Rien du tout ; est-ce que je veux prendre d'argent à de bons enfants comme vous?

Je ne savais comment remercier ce brave homme.



La ville d'Ussel, si tranquille le soir, était le lendemain matin pleine de tapage et de mouvement ; avant le lever du jour nous avions entendu dans notre chambre un bruit incessant de charettes roulant sur le pavé et se mêlant aux hennissements des chevaux, aux meuglements des vaches, aux bêlements des moutons, aux cris des paysans qui arrivaient pour la foire.

Après une demi-heure de promenade nous avions

trouvé dix-sept vaches qui nous convenaient tout à fait, celle-ci pour telle qualité, celle-là pour telle autre ; trois parcequ'elles étaient rousses, deux parcequ'elles étaient blanches : ce qui, bien entendu, souleva une discussion entre Mattia et moi.

À sept heures nous trouvâmes le vétérinaire qui nous attendait, et nous revînmes avec lui au champ de foire en lui expliquant de nouveau quelles qualités nous exigions dans la vache que nous allions acheter.

— En voici une qui doit être bonne, dit Mattia en désignant une vache blanche.

— Je crois que celle-là est meilleure, dis-je en montrant une rousse.

Le vétérinaire nous mit d'accord en ne s'arrêtant ni à l'une ni à l'autre, mais en allant à une troisième; c'était une petite vache aux jambes grêles, rouge de poil, avec les oreilles et les joues brunes, les yeux bordés de noir, et un cercle blanchâtre autour du muffle.

— Voilà une vache qui est justement ce qu'il vous faut, dit-il.

Un paysan à l'air chétif la tenait par la longe ; ce fut à lui que le vétérinaire s'adressa pour savoir combien il voulait vendre sa vache.

— Trois cents francs.

Alors une discussion s'engagea entre lui et le paysan ; il offrit 150 francs ; le paysan diminua 10 francs. Le vétérinaire monta à 170 ; le paysan descendit à 280.

Enfin, de diminution en diminution il arriva à deux cent douze francs, mais il y resta. Deux cent douze francs, c'était une grosse somme pour nous. Pendant ce temps Mattia tournant par derrière la vache lui avait arraché un long poil à la queue et la

vache lui avait détaché un coup de pied. Cela me décida.

— Va pour deux cent douze francs, dis-je, croyant tout fini.

Et j'étendis la main pour prendre la longe, mais le paysan ne me la céda pas.

— Vous avez apporté un licou? me dit-il; je vends la vache, je ne vends pas son licou.

Cependant il voulait bien me céder le licou pour vingt sous, ce n'était pas cher.

Il nous fallait un licou pour conduire notre vache. J'abandonnai les vingt sous, calculant qu'il nous en resterait encore vingt. Je comptai donc les deux cent treize francs et pour la deuxième fois j'étendis la main.

— Où donc est votre longe? demanda le paysan. Je ne vous ai pas vendu la longe.

La longe nous coûta notre vingt derniers sous. Et lorsqu'ils furent payés la vache nous fut enfin livrée avec son licou et sa longe.

Nous avions une vache, mais nous n'avions plus un sou, pas un seul pour la nourrir et nous nourrir nous-mêmes.

— Nous allons travailler, dit Mattia; les cafés sont pleins de monde; en nous divisant nous pouvons jouer dans tous, nous aurons une bonne recette ce soir.

Et après avoir conduit notre vache dans l'écurie de notre auberge où nous l'attachions avec plusieurs nœuds, nous nous mîmes à travailler, et le soir, quand nous fîmes le compte de notre recette, je trouvai que celle de Mattia était de quatre francs cinquante centimes et la mienne de trois francs.

Avec sept francs cinquante centimes nous étions riches. Mais la joie d'avoir gagné ces sept francs cinquante était bien petite comparée à la joie que nous éprouvions d'en avoir dépensé deux cent quatorze.

Nous décidâmes la fille de cuisine à traire notre vache et nous soupâmes avec son lait ; jamais nous n'en avions bu d'aussi bon. Mattia déclara qu'il était sucré et qu'il sentait la fleur d'oranger, comme celui qu'il avait bu à l'hôpital, mais bien meilleur. Et dans notre enthousiasme nous allâmes embrasser notre vache sur son muffle noir ; sans doute elle fut sensible à cette caresse, car elle nous lécha la figure de sa langue rude.

— Tu sais qu'elle embrasse ? s'écria Mattia ravi.

Le lendemain matin nous étions levés avec le soleil et tout de suite nous nous mettions en route pour Chavanon.

Nous avions décidé de partager notre journée de marche en deux parts, et de la couper par notre déjeuner, surtout par le déjeuner de notre vache, qui consisterait en herbes des fossés de la route qu'elle paîtrait. Vers dix heures, ayant trouvé un endroit où l'herbe était verte et épaisse, nous mîmes les sacs à bas, et nous fîmes descendre notre vache dans le fossé.

Tout d'abord je voulus la tenir par la longe, mais elle se montra si tranquille, et surtout si appliquée à paître, que bientôt je lui entortillai la longe autour des cornes et m'assis près d'elle pour manger mon pain.

Naturellement nous eûmes fini de manger bien avant elle, et quand elle nous vit venir à elle, elle se

mit à tondre l'herbe à grands coups de langue, comme pour nous dire qu'elle avait encore faim.

— Attendons un peu, dit Mattia.

— Tu ne sais donc pas qu'une vache mange toute la journée ?

— Un tout petit peu.

Tout en attendant, nous reprîmes nos sacs et nos instruments.

— Si je lui jouais un petit air de cornet à piston ? dit Mattia, qui restait difficilement en repos; nous avions une vache dans le cirque Gassot, et elle aimait la musique. Et sans en demander davantage, Mat tia se mit à jouer.

Aux premiers notes, notre vache leva la tête ; puis tout à coup, avant que j'eusse pu me jeter à ses cornes pour prendre sa longe, elle partit au galop.

Et aussitôt nous partîmes après elle, galopant aussi de toutes nos forces en l'appelant. Tout en courant j'appelais Mattia: Stupide bête ; et lui, sans s'arrêter, me criait d'une voix haletante: Tu cogneras, je l'ai mérité.

C'était deux kilomètres environ avant d'arriver à un gros village que nous nous étions arrêtés pour manger, et c'était vers ce village que notre vache galopait. Elle entra dans le village naturellement avant nous, et comme la route était droite, nous pûmes voir, malgré la distance, que des gens lui barraient le passage et s'emparaient d'elle.

Alors nous ralentîmes un peu notre course ; notre vache ne serait pas perdue; nous n'aurions qu'à la réclamer aux braves gens qui l'avaient arrêtée, et ils nous la rendraient.

Je m'étais imaginé que je n'avais qu'à réclamer

ma vache, mais, au lieu de me la donner, on nous entoura et l'on nous posa question sur question: D'où venions-nous, où avions-nous eu cette vache?

Nos réponses étaient aussi simples que faciles; cependant elles ne persuadèrent pas ces gens, et deux ou trois voix s'élevèrent pour dire que nous avions volé cette vache qui nous avait échappé, et qu'il fallait nous mettre en prison.

Sur ces entrefaites, un gendarme arriva; en quelques mots on lui conta notre affaire, et comme elle ne lui parut pas nette, il déclara qu'il allait mettre notre vache en fourrière et nous en prison; on verrait plus tard.

En arrivant à la prison, on nous fouilla, on nous prit notre argent, nos couteaux, et nos allumettes. Alors on nous laissa, et la porte se referma sur nous avec un bruit de ferraille vraiment tragique.

Nous étions en prison. Pour combien de temps? Comme je me posais cette question, Mattia vint se mettre devant moi en baissant la tête:

— Cogne, dit-il, cogne sur la tête, tu ne frapperas jamais assez fort pour ma bêtise.

— Tu as fait la bêtise, et je l'ai laissé faire; j'ai été aussi bête que toi.

— J'aimerais mieux que tu cognes, j'aurais moins de chagrin; notre pauvre vache, la vache du prince!

Et il se mit à pleurer.

Alors ce fut à moi de le consoler en lui expliquant que notre position n'était pas bien grave, nous n'avions rien fait, et il ne nous serait pas bien difficile de prouver que nous avions acheté notre vache, le bon vétérinaire d'Ussel serait notre témoin.

— Et si l'on nous accuse d'avoir volé l'argent avec lequel nous avons payé notre vache, comment prouverons-nous que nous l'avons gagné ? tu vois bien que quand on est malheureux on est coupable de tout.

Mattia avait raison, je ne savais que trop bien qu'on est dur aux malheureux ; les cris qui venaient de nous accompagner jusqu'à la prison, ne le prouvaient-ils pas encore ?

— Et puis, dit Mattia en continuant de pleurer, quand nous sortirions de cette prison, quand on nous rendrait notre vache, est-il certain que nous trouverons mère Barberin ?

— Pourquoi ne la trouverions-nous pas ?

— Depuis le temps que tu l'as quittée, elle a pu mourir.

Je fus frappé au cœur par cette crainte ; c'était vrai que mère Barberin avait pu mourir, car je savais par expérience qu'on peut perdre ceux qu'on aime. Comment cette ideé ne m'était-elle pas venu déjà ?

— Pourquoi me m'as-tu pas dit cela plus tôt ? demandai-je.

— Parceque, quand je suis heureux, je n'ai que des idées gaies dans ma tête stupide, tandis que quand je suis malheureux je n'ai que des idées tristes. Et j'étais si heureux à la pensée d'offrir la vache à ta mère Barberin que je ne voyais que le contentement de mère Barberin, je ne voyais que le nôtre, et j'étais ébloui, comme grisé.

Plusieurs heures se passèrent dans ces tristes pensées, et plus le temps marchait, plus nous nous désolions. Enfin notre porte s'ouvrit avec un terrible bruit, et nous vîmes entrer un vieux monsieur à che-

veux blancs, dont l'air ouvert et bon nous rendit tout de suite l'espérance.

— Allons, coquins, levez-vous, dit le geôlier, et répondez à M. le juge de paix.

— C'est bien, c'est bien, dit le juge de paix en faisant signe au geôlier de le laisser seul, je me charge d'interroger celui-là—il me désigna du doigt—emmenez l'autre et gardez-le, je l'interrogerai ensuite.

— Comme moi, monsieur le juge de paix, dis-je, il vous racontera la vérité, toute la vérité.

— C'est bien, c'est bien, interrompit vivement le juge de paix comme s'il voulait me couper la parole.

Mattia sortit.

— On vous accuse d'avoir volé une vache, me dit le juge de paix en me regardant dans les deux yeux.

Je répondis que nous avions acheté cette vache à la foire d'Ussel, et je nommai le vétérinaire qui nous avait assistés dans cet achat.

— Cela sera vérifié.

— Je l'espère, car ce sera cette vérification qui prouvera notre innocence.

— Et dans quelle intention avez-vous acheté une vache ?

— Pour la conduire à Chavanon et l'offrir à la femme qui a été ma nourrice, en reconnaissance de ses soins et en souvenir de mon affection pour elle.

— Et comment se nomme cette femme ?

— Mère Barberin.

— Est-ce la femme d'un ouvrier maçon qui, il y a quelques années, a été estropié à Paris ?

— Oui, monsieur le juge de paix.

— Cela aussi sera verifié.

Mais je ne répondis pas à cette parole comme je

l'avais fait pour le vétérinaire d'Ussel. Voyant mon embarras, le juge de paix me pressa de questions, et je dus répondre que s'il interrogeait mère Barberin, le but que nous nous étions proposé se trouvait manqué ; il n'y avait plus de surprise.

Cependant au milieu de mon embarras j'éprouvais une vive satisfaction : puisque le juge de paix connaissait mère Barberin, et qu'il s'informerait auprès d'elle de la vérité ou de la fausseté de mon récit, cela prouvait que mère Barberin était toujours vivante.

Cela me rendit si joyeux que je trouvai des paroles persuasives pour le convaincre que la déposition du vétérinaire devait suffire pour prouver que nous n'avions pas volé notre vache.

— Et où avez-vous eu l'argent nécessaire pour acheter cette vache ?

— Nous l'avons gagné.

— Où ? Comment ?

J'expliquai comment, depuis Paris jusqu'à Varses, et depuis Varses jusqu'au Mont-Doré, nous l'avions gagné et amassé sou à sou.

Quand j'eus achevé mon récit, le juge de paix me regarda longuement avec des yeux doux et attendris. Je m'imaginais qu'il allait me dire qu'il nous rendait la liberté, mais il n'en fut rien ; sans m'adresser la parole, il me laissa seul. Je restai assez longtemps livré à mes réflexions, mais à la fin le juge de paix revint avec Mattia.

— Je vais faire prendre des renseignements à Ussel, dit-il, et si, comme je l'espère, ils confirment vos récits, demain on vous mettra en liberté.

— Et notre vache ? demanda Mattia.

— On vous la rendra.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire, répliqua Mattia, qui va lui donner à manger? qui va la traire?

— Sois tranquille, gamin.

Mattia aussi était rassuré.

— Si on trait notre vache, dit-il en souriant, est-ce qu'on ne pourrait pas nous donner le lait? cela serait bien bon pour notre souper.

Aussitôt que le juge de paix fut parti, j'annonçai à Mattia la grande nouvelle qui m'avait fait oublier que nous étions en prison: mère Barberin vivante.

— La vache du prince fera son entrée triomphale, dit Mattia.

Le geôlier ne tarda pas à rentrer nous apportant une grande terrine toute pleine de lait—le lait de notre vache—mais ce n'était pas tout; avec la terrine il nous donna un gros pain blanc et un morceau de veau froid qui, nous dit-il, nous était envoyé par M. le juge de paix.

Jamais prisonniers n'avaient été si bien traités; alors en mangeant le veau et en buvant le lait je revins de mes idées sur les prisons; décidément elles valaient mieux que je ne me l'étais imaginé.

Ce fut aussi le sentiment de Mattia :

— Dîner et coucher sans payer, dit-il en riant, en voilà une chance !

Je voulus lui faire peur.

— Et si le vétérinaire était mort tout à coup, lui dis-je, qui témoignerait pour nous ?

— On n'a de ces idées-là que quand on est malheureux, dit-il sans se fâcher, et ce n'est vraiment pas le moment.

À huit heures du matin notre porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer le juge de paix, suivi de notre ami le

vétérinaire, qui avait voulu venir lui-même nous mettre en liberté. Quant au juge de paix, sa sollicitude pour deux prisonniers innocents ne se borna pas seulement au dîner qu'il nous avait offert la veille ; il me donna un beau papier timbré.

— Vous avez été des fous, me dit-il amicalement, de vous embarquer ainsi sur les grands chemins ; voici un passe-port, ce sera votre sauvegarde désormais. Bon voyage, les enfants.

Et il nous donna une poignée de main ; quant au vétérinaire, il nous embrassa.

Nous étions entrés misérablement dans ce village ; nous en sortîmes triomphalement, menant notre vache par la longe et marchant la tête haute, en regardant les paysans par-dessus nos épaules.

***

Encore dix kilomètres, encore huit, encore six ; chose curieuse, la route me paraissait plus longue en me rapprochant de mère Barberin que le jour où je m'étais éloigné d'elle, et cependant, ce jour-là, il tombait une pluie froide dont j'avais gardé le souvenir.

Nous étions enfin arrivés au haut de la colline où commence la route qui par plusieurs lacets conduit à Chavanon, en passant devant la maison de mère Barberin.

Encore quelques pas, et nous touchions à l'endroit où j'avais demandé à Vitalis la permission de m'asseoir sur le parapet pour regarder la maison de mère Barberin, que je pensais ne jamais revoir.

— Prends la longe, dis-je à Mattia.

Et d'un bond je sautai sur le parapet ; rien n'avait

changé dans notre vallée ; elle avait toujours le même aspect ; entre ses deux bouquets d'arbres, j'aperçus la maison de mère Barberin.

À ce moment, un petit flocon de fumée jaune s'éleva au-dessus de la cheminée.

— Mère Barberin est chez elle, dis-je.

Alors tout à coup je sentis les larmes m'emplir les yeux, et, sautant au bas du parapet, j'embrassai Mattia.

— Descendons vite, dis-je.

— Si mère Barberin est chez elle, comment allons-nous arranger notre surprise? demanda Mattia.

— Tu vas entrer seul, tu diras que tu lui amènes une vache de la part du prince, et quand elle te demandera de quel prince il s'agit, je paraîtrai.

Comme nous arrivions à l'un des coudes de la route qui se trouvait juste au-dessus de la maison de mère Barberin, nous vîmes une coiffe blanche apparaître dans la cour ; c'était mère Barberin, elle ouvrit la barrière et, sortant sur la route, elle se dirigea du côté du village.

Nous étions arrêtés et je l'avais montrée à Mattia.

— Elle s'en va, dit-il; et notre surprise?

— Nous allons en inventer une autre.

— Laquelle?

— Je ne sais pas.

— Si tu l'appelais?

La tentation fut vive, cependant j'y résistai ; je m'étais pendant plusieurs mois fait la fête d'une surprise, je ne pouvais pas y renoncer ainsi tout à coup.

Nous ne tardâmes pas à arriver devant la barrière de mon ancienne maison, et nous entrâmes comme j'entrais autrefois.

Connaissant bien les habitudes de mère Barberin, je savais que la porte ne serait pas fermée, et que nous pourrions entrer dans la maison ; mais avant tout il fallait mettre la vache à l'étable. J'allai donc voir dans quel état était cette étable, et je la trouvai telle qu'elle était autrefois, encombrée seulement de fagots. J'appelai Mattia, et après avoir attaché notre vache devant l'auge nous nous occupâmes à entasser vivement ces fagots dans un coin, ce qui ne fut pas long, car elle n'était pas bien abondante, la provision de bois de mère Barberin.

— Maintenant, dis-je à Mattia, nous allons entrer dans la maison, je m'installerai au coin du feu pour que mère Barberin me trouve là ; comme la barrière grincera lorsqu'elle la poussera pour rentrer, tu auras le temps de te cacher derrière le lit avec Capi, et elle ne verra que moi ; crois-tu qu'elle sera surprise !

De ma place je voyais la barrière, et il n'y avait pas à craindre que mère Barberin nous arrivât à l'improviste.

Tout à coup j'aperçus une coiffe blanche.

— Cache-toi vite, dis-je à Mattia.

La porte s'ouvrit ; du seuil mère Barberin m'aperçut.

— Qui est là ? dit-elle.

Je la regardai sans répondre, et de son côté elle me regarda aussi.

Tout à coup ses mains furent agitées par un tremblement.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, mon Dieu ! est-ce possible, Remi !

Je me levai, et courant à elle je la pris dans mes bras.

— Maman !

— Mon garçon, c'est mon garçon !

Il nous fallut plusieurs minutes pour nous remettre et pour nous essuyer les yeux.

— Bien sûr, dit-elle, que si je n'avais pas toujours pensé à toi je ne t'aurais pas reconnu ; es-tu changé, grandi !

Un sifflement étouffé me rappela que Mattia était caché derrière le lit ; je l'appelai, il se leva.

— Celui-là c'est Mattia, dis-je, mon frère.

— Ah, tu as donc retrouvé tes parents? s'écria mère Barberin.

— Non, je veux dire que c'est mon camarade, mon ami, et voilà Capi, mon camarade aussi et mon ami; salue la mère de ton maître, Capi !

Capi se dressa sur ses deux pattes de derrière, et ayant mis une de ses pattes de devant sur son cœur il s'inclina gravement, ce qui fit beaucoup rire mère Barberin et sécha ses larmes.

Mattia, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi pour s'oublier, me fit un signe pour me rappeler notre surprise.

— Si tu voulais, dis-je à mère Barberin, nous irions un peu dans la cour ; c'est pour voir le poirier dont j'ai souvent parlé à Mattia.

— Nous pouvons aussi aller voir ton jardin, car je l'ai gardé tel que tu l'avais arrangé, pour que tu le retrouves quand tu reviendrais, car j'ai toujours cru et contre tous que tu reviendrais.

— Et les topinambours que j'avais plantés, les as-tu trouvés bons ?

— C'était donc toi qui m'avait fait cette surprise;

je m'en suis doutée ; tu as toujours aimé à faire des surprises.

Le moment était venu.

— Et l'étable à vache, dis-je, a-t-elle changé depuis le départ de la pauvre Roussette, qui était comme moi et qui ne voulait pas s'en aller?

— Non, bien sûr, j'y mets mes fagots.

Comme nous étions justement devant l'étable, mère Barberin en poussa la porte, et instantanément notre vache, qui avait faim, et qui croyait sans doute qu'on lui apportait à manger, se mit à meugler.

— Une vache, une vache dans l'étable ! s'écria mère Barberin.

Alors n'y tenant plus, Mattia et moi, nous éclatâmes de rire.

Mère Barberin nous regarda bien étonnée, mais c'était une chose si invraisemblable que l'installation de cette vache dans l'étable que, malgré nos rires, elle ne comprit pas.

— C'est une surprise, dis-je, une surprise que nous te faisons.

— Une surprise, répéta-t-elle, une surprise !

— Je n'ai pas voulu revenir les mains vides chez mère Barberin, qui à été si bonne pour son petit Remi, l'enfant abandonné ; alors, en cherchant ce qui pourrait être le plus utile, j'ai pensé que ce serait une vache pour remplacer la Roussette, et à la foire d'Ussel nous avons acheté celle-là avec l'argent que nous avons gagné, Mattia et moi.

— Oh ! le bon enfant, le cher garçon ! s'écria mère Barberin en m'embrassant.

Puis nous entrâmes dans l'étable pour que mère Barberin pût examiner notre vache, qui maintenant

était sa vache. À chaque découverte que mère Barberin faisait, elle poussait des exclamations de contentement et d'admiration.

— Quelle belle vache !

Tout à coup elle s'arrêta en me regardant :

— Ah, ça ! tu es donc devenu riche ?

— Je crois bien, dit Mattia en riant, il nous reste cinquante-huit sous.

Et mère Barberin répéta son refrain, mais avec une variante :

— Les bons garçons !

Cela me fut une joie de voir qu'elle pensait à Mattia, et qu'elle nous réunissait dans son cœur.

H. MALOT.

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEUX DEVISES.

DEUX jeunes gens étaient debout dans le bureau des diligences de Cernay, où ils venaient arrêter des places pour Kaysersberg. Tous deux semblaient avoir le même âge (environ vingt-quatre ans).

Le plus petit était brun, pâle, prompt dans ses mouvements et d'une impatience qui trahissait, au premier coup d'œil, son origine méridionale; le second, au contraire, grand, blond et coloré, offrait le type complet de cette race mélangée de l'Alsace, dans laquelle on trouve l'expansion française tempérée par la bonhomie allemande. Tous deux avaient à leurs pieds de petites malles. Sur l'une d'elles on lisait: HENRI FORTIN, *Marseille.*

Et aux quatre coins, sur la cire qui portait l'empreinte du cachet, cette devise : *Mon droit.*

Sur l'autre était écrit: JOSEPH MULZEN, *Strasbourg.*

Et pour légende du cachet: *Caritas.*

Le buraliste venait d'inscrire leurs noms sur le registre, lorsque Henri demanda le pesage des deux malles. Le buraliste déclara qu'il aurait lieu à Kaysersberg; mais le jeune homme allégua l'embarras d'une pareille formalité au moment de l'arrivée, en ajoutant qu'il avait le droit de la faire sur-le-champ. Le bu-

raliste, ainsi pressé, s'obstina de son côté ; Joseph voulut en vain s'entremettre, en faisant observer à Henri qu'il leur restait à peine le temps nécessaire pour dîner; en vertu de sa devise, le Marseillais ne cédait jamais lorsqu'il croyait avoir raison, et il le croyait toujours. La discussion se prolongea jusqu'au moment où le buraliste, fatigué, se décida à quitter la partie en remontant chez lui. Henri voulut continuer avec le facteur ; mais, par bonheur, celui-ci ne parlait qu'allemand. Il fallut donc se résigner à suivre à l'auberge son compagnon, sur lequel il retourna sa mauvaise humeur.

— Comment! s'écria-t-il dès qu'il se trouva seul avec lui, tu ne me soutiens même pas contre cet entêté !

— Il me semble, répliqua Joseph en souriant, que c'était plutôt à lui qu'il eût fallu un soutien ; tu entassais les arguments comme s'il se fût agi d'un procès qui pût compromettre ta fortune ou ton honneur.

— Il valait mieux, à ton avis, ne pas défendre ton droit ?

— Quand le droit ne vaut pas la peine d'être défendu...

— Ah ! te voilà ! interrompit Henri avec chaleur; tu es toujours prêt à céder, toi. Au lieu de regarder le monde comme un champ de bataille, tu le regardes comme un salon où l'on se fait des politesses.

— Non, dit Joseph, mais comme un grand vaisseau dont les passagers se doivent une amitié et une tolérance réciproques. Chaque homme est mon ami jusqu'à ce qu'il se soit déclaré mon ennemi.

— Et moi, je l'estime mon ennemi jusqu'à ce qu'il

se soit déclaré mon ami, reprit le Marseillais ; c'est une prudence qui m'a toujours réussi, et je t'engage à y avoir recours.

Tout en parlant, les deux cousins étaient arrivés à l'auberge du *Cheval-Blanc*. La salle à manger dans laquelle ils entrèrent se trouvait vide ; mais une grande table était dressée à l'une des extrémités, et l'hôtesse venait d'y mettre trois couverts. Henri ordonna d'ajouter celui de Joseph et le sien.

— Je vous fais excuse, monsieur, dit la femme, nous ne pouvons vous servir ici.

— Pourquoi cela ? demanda le jeune homme.

— Parce que les personnes dont nous venons de mettre le couvert désirent manger seules.

— Qu'elles mangent dans leur chambre alors, reprit brusquement Henri ; ici, c'est la salle et la table communes ; tout voyageur a droit d'y entrer et de s'y faire servir.

— Que nous importe de dîner dans cette pièce ou dans une autre ? demanda Joseph.

— Et qu'importe à ces personnes que nous y soyons ? répliqua Henri.

— Elles sont venues avant monsieur, objecta l'hôtesse.

— Alors, ce sont les premiers arrivés qui font la loi dans votre auberge ? s'écria Henri.

— Nous connaissons d'ailleurs ces personnes.

— Et vous tenez plus à elles qu'à nous ?

— Monsieur doit comprendre que quand il s'agit de pratiques...

— Il faut que les autres voyageurs se soumettent à leurs caprices ?

— On vous servira ailleurs.

— Avec les restes de vos trois privilégiés, n'est-ce pas?

L'hôtesse parut blessée.

— Si monsieur craint de mal dîner au *Cheval-Blanc,* il y a d'autres auberges à Cernay, dit-elle.

— C'est à quoi je pensais, répliqua rapidement Henri en prenant son chapeau.

Et, sans écouter Joseph, qui voulait le retenir, il s'échappa rapidement et disparut.

Mulzen se décida donc à le laisser chercher fortune ailleurs, et à se faire servir sans retard dans une pièce voisine. Mais au moment où il allait y passer, les trois personnes attendues parurent dans le salon. C'étaient une vieille dame avec sa nièce, et un homme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait leur servir de protecteur.

L'hôtesse, qui leur racontait ce qui venait de se passer, s'interrompit tout à coup à la vue de Joseph. Celui-ci salua et voulut se retirer ; mais le conducteur des deux dames le retint.

— Je suis désolé, monsieur, dit-il avec bonhomie, du débat qui vient d'avoir lieu. En demandant à dîner seuls, nous voulions éviter certains convives dont la conversation et les manières eussent pu effaroucher ces dames, mais non chasser les voyageurs du *Cheval-Blanc,* comme votre ami a paru le croire, et la preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien vous asseoir à cette table avec nous.

Joseph voulut s'en défendre en affirmant qu'il n'était nullement blessé d'une précaution qu'il trouvait toute naturelle ; mais M. Rosman (c'était le nom donné par les deux dames à leur conducteur) insista

d'un ton si ouvert et si bienveillant qu'il crut devoir lui céder.

La vieille dame, qui semblait avoir peu l'habitude des voyages, s'assit vis-à-vis de lui, avec sa nièce, en poussant un gémissement.

— Vous êtes lasse, Charlotte? demanda M. Rosman.

— Si je suis lasse ! s'écria la vieille femme ; passer un jour entier dans une voiture qui vous secoue comme une escarpolette ! manger hors de ses heures ; courir toutes sortes de dangers—car je ne sais pas comment nous n'avons pas versé cent fois; la diligence penchait toujours !...

— Allons, Charlotte, vous en voulez aux voyages... dit M. Rosman gaiement, mais j'espère que votre prévention ne tiendra pas devant ce potage ; on n'en fait pas de meilleur à Fontaine.

Joseph s'était d'abord renfermé dans un silence discret ; mais M. Rosman lui adressa plusieurs fois la parole, et la conversation était devenue générale, quand on avertit que la diligence allait partir. Tous se hâtèrent de gagner le bureau.

En y arrivant, Joseph aperçut son cousin qui accourait. Le temps que Mulzen venait de mettre à dîner, Henri l'avait passé à parcourir les auberges de Cernay, sans rien trouver de préparé, et enfin, pressé par le temps, il s'était vu forcé d'acheter quelques fruits et un petit pain qu'il achevait.

Ce repas d'anachorète n'avait point, comme on doit le penser, adouci son humeur. Joseph s'en aperçut et ne lui fit aucune question; on avait d'ailleurs commencé l'appel des voyageurs, et ils se préparaient à prendre leurs places, lorsque le buraliste s'aperçut

qu'il avait commis une erreur en les inscrivant, et que la voiture se trouvait au complet.

— Au complet! répéta Henri; mais vous avez reçu nos arrhes.

— Je vais vous les rendre, monsieur, répliqua le commis.

— Du tout, s'écria le jeune homme; dès que vous les avez acceptées, il y a eu contrat entre nous; j'ai droit de partir, et je partirai.

En prononçant ces mots, il saisit la courroie et grimpa sur l'impériale où une place se trouvait vide; le voyageur auquel elle appartenait voulut réclamer; mais Henri persista en déclarant que nul n'avait le droit de le faire descendre. Joseph essaya en vain une transaction; le Marseillais, que le dîner manqué avait aigri, persista dans sa résolution.

— "*Chacun son droit,*" s'écria-t-il; c'est ma devise. La tienne est "*Charité*"; sois donc charitable, si tu veux; moi, je ne prétends être que juste; j'ai payé cette place, elle m'appartient, je la garde.

Le voyageur qu'il remplaçait objecta la priorité de possession; mais Henri, qui était avocat, répondit par des textes de loi. On demeura ainsi quelque temps, échangeant des explications violentes, des récriminations, des menaces. Madame Charlotte, qui entendait tout du coupé, poussait des gémissements d'épouvante. Enfin Joseph proposa au buraliste de faire atteler un voiturin dans lequel il prendrait place avec le voyageur dépossédé. L'expédient fut accepté par les parties intéressées, et la diligence partit.

On se trouvait au mois de décembre; l'air, déjà humide et froid au moment du départ, devint encore plus glacial à la tombée du jour. Henri, accoutumé

à son soleil de Provence, avait beau boutonner jusqu'au menton son paletot de voyage, il frissonnait comme une feuille. Son visage était bleu, ses dents claquaient; bientôt une pluie fine commença à pénétrer ses vêtements.

Lorsque la voiture arriva à Kaysersberg, il était nuit. Henri descendit à demi mort de froid, et gagna la cuisine de l'auberge où il voyait briller un grand feu; mais en entrant il aperçut le foyer entouré d'un cercle de voyageurs, parmi lesquels se trouvaient Joseph Mulzen et l'étranger dont il avait pris la place. Le cabriolet fourni par le buraliste les avait conduits par une route de traverse plus courte, et tous deux étaient arrivés depuis une demi-heure.

À la vue du triste état dans lequel se trouvait son cousin, Mulzen se hâta de lui céder sa chaise; quant au voyageur dépossédé à Cernay, il ne put retenir un éclat de rire.

— Parbleu! je dois remercier monsieur de m'avoir chassé de l'impériale, dit-il; car, sans son usurpation, je me trouverais gelé à sa place, au lieu d'être chaudement à la mienne.

Henri était en trop mauvaise position pour répondre; il s'assit devant le feu et tâcha de se réchauffer.

Dès qu'il eut un peu repris ses sens, il demanda une chambre et un lit; mais l'auberge était pleine de gens. Joseph et son compagnon, bien qu'ils fussent arrivés plus tôt, n'avaient eux-mêmes trouvé qu'une couchette à laquelle le premier avait généreusement renoncé en faveur du second. Cependant, après beaucoup de questions et de recherches, il se trouva un lit vacant dans une des chambres; mais elle était occupée par

quelques colporteurs, qui refusaient d'y recevoir aucun étranger.

— Ont-ils loué la chambre pour eux seuls? demanda Henri.

— Nullement, répliqua l'aubergiste.

— Ainsi vous avez droit de disposer du lit vacant.

— Sans aucun doute.

— Alors quelle raison donnent-ils pour refuser un nouveau compagnon de chambre?

— Ils ne donnent point de raison; tous quatre paraissent d'assez mauvais drôles, et personne ne s'est soucié d'avoir une querelle avec eux.

Henri se leva vivement.

— C'est une faiblesse, s'écria-t-il; pour ma part, je ne passerai pas une nuit blanche parce qu'il convient à quatre inconnus d'accaparer les lits de votre auberge; conduisez-moi à leur chambre; il faudra bien qu'ils entendent raison.

Il avait repris sa casquette et allait sortir avec l'aubergiste; mais M. Rosman, qui venait chercher un domestique pour emporter ses bagages, avait entendu les mots échangés entre les deux cousins; il s'avança vers eux, et dit de son air libre et riant:

— Acceptez un lit chez moi, messieurs; je demeure à quelques pas, et je me ferai un plaisir de vous recevoir.

Henri et Joseph s'inclinèrent en remerciant, mais sur des tons visiblement distincts: celui de Mulzen était reconnaissant et joyeux; celui de son compagnon, contraint, quoique poli. Il n'avait point oublié que M. Rosman était la cause première du maigre dîner qu'il avait fait à Cernay.

— Monsieur a trop d'obligeance, dit-il en adoucis-

sant sa voix ; mais je ne voudrais pas lui causer un pareil embarras. Il est bon d'ailleurs que l'on donne une leçon à ces gens, et qu'on leur apprenne à respecter les droits des autres voyageurs.

À ces mots, il salua, et prit le chemin de la chambre occupée par les colporteurs. Joseph, craignant quelque rixe, le suivit ; mais ils s'en tinrent à quelques murmures, malgré lesquels Henri se coucha.

Son cousin, rassuré, se décida alors à redescendre, et suivit M. Rosman qui avait eu la bonté de l'attendre.

En arrivant chez ce dernier, il trouva madame Charlotte et sa fille Louise préparant le thé devant un feu. On le força à prendre place devant la table, tandis que Louise remplissait les tasses. Quant à madame Charlotte, elle n'était point encore revenue du trouble occasionné par le voyage ; elle prétendait sentir, dans son fauteuil, les oscillations de la diligence. Elle s'informa pourtant de ce qu'était devenu le jeune homme qui, à Cernay, avait pris l'impériale d'assaut, et M. Rosman raconta ce qui venait de lui arriver à l'auberge.

— Mais il ne cherche donc partout que guerre et procès ! s'écria madame Charlotte ; c'est un homme à fuir comme le feu.

— On ne saurait trouver un cœur plus loyal, fit observer Mulzen ; il tient seulement à suivre partout sa devise : *Chacun son droit.*

— Tandis que la vôtre est : *Charité,* reprit en souriant la vieille femme. Oh ! j'ai tout entendu à Cernay.

— Vous voyagez ensemble ? demanda M. Rosman.

— Nous sommes cousins, répondit Joseph, et nous

venons à Kaysersberg pour un testament dont l'ouverture doit avoir lieu demain.

— Un testament ! répéta madame Charlotte étonnée.

— Celui de notre oncle, du docteur Harver.

Les deux femmes et M. Rosman firent un mouvement.

— Ah! vous êtes les parents du docteur ? reprit ce dernier, en regardant le jeune homme; le hasard ne pouvait alors mieux vous adresser, monsieur; car j'ai été son ancien compagnon et son meilleur ami.

Cette espèce de reconnaissance servit d'introduction pour parler du mort. Mulzen ne l'avait jamais vu. Il causa longtemps du docteur, écouta avec un intérêt ému tout ce qu'on lui raconta de sa vie, de ses derniers instants ; enfin il monta à la chambre qui lui était destinée, enchanté de ses hôtes qui se retirèrent également satisfaits.

La fatigue prolongea son sommeil, et lorsqu'il se réveilla le lendemain, il était déjà tard. Il s'habilla à la hâte pour rejoindre son cousin avec lequel il devait se rendre chez le notaire ; mais il trouva ce dernier au salon en compagnie de M. Rosman et de Henri que l'on avait fait chercher. Madame Charlotte et Louise ne tardèrent pas elles-mêmes à paraître. Quand tout le monde fut réuni, M. Rosman se tourna vers les deux jeunes gens, et dit en souriant :

— Personne ici n'est étranger à l'affaire qui vous conduit à Kaysersberg, messieurs; car ma belle-sœur, madame Charlotte Revel, et sa nièce Louise Armand, dont je suis le tuteur, y viennent comme vous pour assister à l'ouverture du testament de leur frère et oncle le docteur Harver.

Les deux jeunes gens saluèrent madame Charlotte et mademoiselle Louise, qui leur rendirent le salut.

— J'ai pensé, continua M. Rosman, que la lecture des dernières dispositions du docteur pouvait se faire chez moi, puisque le hasard y avait réuni toutes les parties intéressées.

Henri répondit par un signe d'assentiment. Chacun s'assit, et le notaire allait briser le cachet du testament, lorsqu'il s'arrêta.

— Ce testament est d'une date déjà ancienne, dit-il, et, dans les derniers mois de sa vie, M. Harver m'avait exprimé plusieurs fois l'intention de le détruire afin de laisser à chacun de ses héritiers la part réglée par les lois. S'il ne l'a point fait, je ne puis l'attribuer qu'à la rapidité de sa mort. J'ai dû déclarer ceci pour la décharge de ma conscience; maintenant je demande à tous les intéressés présents s'ils ne veulent point accomplir l'intention du docteur, et annuler d'un commun accord le testament, avant qu'aucun d'eux sache s'il le dépouille ou s'il l'enrichit.

Cette proposition inattendue fut suivie d'une pause de quelques instants. Mulzen fut le premier à prendre la parole.

— Pour ma part, dit-il, n'ayant aucun droit particulier à la bienveillance du mort, je ne puis regarder comme un sacrifice l'acceptation de l'égalité dans les partages, et j'y accéderai volontiers.

— Je n'y mettrai point d'obstacle pour ce qui me regarde, continua madame Charlotte.

— Et moi j'y consentirai, au nom de ma pupille, ajouta M. Rosman.

— Alors, dit le notaire en se tournant vers Henri, il ne reste que monsieur...

Celui-ci parut éprouver quelque embarras.

— Je n'ai, comme mon cousin, dit-il, aucun motif d'espérer une disposition testamentaire qui me favorise; mais par cela même je dois me montrer plus réservé. Anéantir d'avance les dispositions du docteur, c'est attenter à la fois au droit du testateur et à celui du légataire inconnu.

— N'en parlons plus alors, interrompit le notaire ; l'unanimité seule pouvait légitimer ma proposition; restons dans le droit de chacun, comme le demande monsieur, et veuillez écouter.

À ces mots il déchira l'enveloppe, ouvrit le testament, et lut ce qui suit :

"Des quatre héritiers qui peuvent prétendre à ma succession, je n'en connais que deux, ma sœur Charlotte Revel et ma nièce Louise Armand ; mais toutes deux n'ont, depuis longtemps, qu'un même intérêt comme elles n'ont qu'un même cœur, et ne forment, en réalité, qu'une seule personne; je n'ai donc véritablement de ce côté que Louise pour héritière. Ma première intention avait été de lui donner ce que je possède ; mais parmi mes deux autres neveux il peut s'en trouver un également digne de tout mon intérêt; reste seulement la difficulté de le distinguer.

"Ne pouvant le faire moi-même, et connaissant l'intelligence et le tact de ma nièce Louise, je m'en remets à son jugement, et je déclare prendre pour légataire universel celui des deux cousins qu'elle choisira pour mari.

"HARVER."

— Dieu me pardonne ! le docteur a donné là à ma nièce une tâche difficile ! s'écria madame Charlotte.

— Moins que vous ne le croyez, ma sœur, dit Rosman en souriant. Je connaissais depuis longtemps le testament d'Harver, et j'avais pris en conséquence mes informations ; quel que soit le choix de Louise, elle n'a rien à craindre.

— Alors que mademoiselle décide, reprit le notaire en riant.

— Je m'en rapporterai à ma tante, murmura la jeune fille, qui se jeta dans les bras de madame Charlotte.

— À moi ? reprit celle-ci... ; mais c'est fort embarrassant, ma chère, et je ne sais en vérité...

En prononçant ces mots d'un air incertain, son regard avait glissé sur Mulzen ; Henri s'en aperçut.

— Ah! votre choix est fait, madame, dit-il vivement, et, quoi qu'il puisse me coûter de regrets, je dois l'approuver.

— Mademoiselle, ajouta-t-il en prenant Joseph par la main et le conduisant jusqu'à la jeune fille, votre tante a bien vu et bien jugé ; mon cousin vaut mieux que moi.

— Ce que vous faites prouve le contraire, dit madame Charlotte attendrie, mais nous connaissons déjà un peu M. Mulzen ; et puis... tenez... vous méritez qu'on vous dise toute la vérité...

— Dites, dites! interrompit Fortin.

— Eh bien! sa devise me rassure, tandis que la vôtre me fait peur ; il promet l'indulgence, et vous la justice. Hélas! cher monsieur, la justice peut suffire aux anges, mais pour les hommes il faut de la charité.

E. Souvestre.

LA PUCELLE D'ORLEANS.

C'ÉTAIT entre la Lorraine et la Champagne que naquit, à Dom-Remy, la belle et brave fille qui devait porter si bien l'épée de la France.

Jeanne était la troisième fille d'un laboureur, Jacques Darc. Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. Elle n'apprit ni à lire ni à écrire ; mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa réligion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme d'une belle histoire. Nous avons sur la piété de Jeanne un touchant témoignage, celui de son amie d'enfance, de son amie de cœur, Haumette, plus jeune de trois ou quatre ans. "Que de fois, dit-elle, j'ai été chez son père, et couchée avec elle? C'était une bien bonne fille, simple et douce. Elle allait volontiers à l'église et aux saints lieux. Elle filait, faisait le ménage, comme les autres filles. Elle se confessait souvent. Elle rougissait quand on lui disait qu'elle était trop dévote, qu'elle allait trop à l'église." Un laboureur ajouta qu'elle soignait les malades, donnait aux pauvres. "Je le sais bien, dit-il ; j'étais enfant alors, et c'est elle qui m'a soigné." Tout le monde connaissait sa charité, sa piété. Ils voyaient bien que c'était la meilleure fille du village.

Son village était à deux pas des grandes forêts des

Vosges. De la porte de la maison de son père, elle voyait le vieux bois des chênes. Les fées hantaient ce bois ; elles aimaient surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées. Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes fées et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine ; elles en avaient été exclues pour leurs péchées. Cependant l'Église se défiait toujours des vieilles divinités locales ; le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à la fontaine.

Jeanne naquit parmi ces légendes. Mais le pays offrait à côté une toute autre poésie, celle-ci sauvage, atroce, trop réelle, hélas ! la poésie de la guerre. La guerre ! ce mot seul dit tous les émotions ; ce n'est pas tous les jours, sans doute, l'assaut et le pillage, mais bien plutôt l'attente, le tocsin, le réveil, et dans la plaine au loin le rouge sombre de l'incendie.

Jeanne eut sa part dans ces romanesques aventures. Elle vit arriver les pauvres fugitifs, elle aida à les recevoir ; elle leur cédait son lit et allait coucher au grenier. Ses parents furent aussi une fois obligés à s'enfuir. Puis, quand le flot des brigands fut passé, la famille revint et retrouva le village saccadé, la maison dévastée, l'église incendiée.

Elle sut ainsi ce que c'est que la guerre. Elle se demanda si Dieu permettrait cela toujours, s'il ne mettrait pas un terme à ces misères, s'il n'enverrait pas un libérateur, comme il l'avait fait si souvent pour Israël, un Gédéon, une Judith!

Un jour d'été à midi, Jeanne étant au jardin de son père, tout près de l'église, elle vit une éblouissante lumière, et elle entendit une voix : "Jeanne,

sois bonne et sage enfant ; va souvent à l'église." La pauvre fille eut grand'peur. Une autre fois elle entendit encore la voix, vit la clarté, mais dans cette clarté de nobles figures dont l'une avait des ailes. Il lui dit : "Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume." Elle répondit, toute tremblante : "Messire, je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne saurais chevaucher, ni conduire les hommes d'armes." La voix répliqua : "Tu iras trouver M. de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, et il te fera mener au roi. Sainte Catherine et Sainte Marguerite viendront t'assister." Elle resta stupéfaite et en larmes, comme si elle eût déjà vu sa destinée toute entière.

Jeanne ne nous a rien dit de ce premier combat qu'elle soutint. Mais il est évident qu'il eut lieu et qu'il dura longtemps, puisqu'il s'écoula cinq années entre sa première vision et sa sortie de la maison paternelle.

Les deux autorités, paternelle et céleste, commandaient des choses contraires. L'une voulait qu'elle restât dans l'obscurité, dans la modestie et le travail ; l'autre qu'elle partît et sauvât le royaume. L'ange lui disait de prendre les armes. Le père, rude et honnête paysan, jurait que, si sa fille s'en allait avec les gens de la guerre, il la noierait plutôt de ses propres mains.

Pour échapper à l'autorité de sa famille, il fallait qu'elle trouvât dans sa famille même quelqu'un qui le crût ; c'était le plus difficile. Au défaut de son père elle convertit son oncle à sa mission. Il la prit avec lui, comme pour soigner sa femme. Elle obtint de lui qu'il irait demander pour elle l'appui du Sire

de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs. L'homme de guerre reçut assez mal le paysan, et lui dit qu'il n'avait rien à faire sinon de la ramener chez son père "bien souffletée." Elle ne se rebuta pas, elle voulut partir, et il fallut bien que son oncle l'accompagnât. C'était le moment décisif ; elle quittait pour toujours le village et la famille.

Elle arriva donc dans cette ville de Vaucouleurs avec ses gros habits rouges de paysanne. Elle se fit mener chez Baudricourt et lui dit avec fermeté que, malgré les ennemis du Dauphin, il serait fait roi, et qu'elle le mènerait sacrer. Le capitaine fut bien étonné ; il soupçonna qu'il y avait là quelque diablerie. Il consulta le curé, qui apparemment eut les mêmes doutes. Mais le peuple ne doutait point; il était dans l'admiration. De toutes parts on venait la voir. Un gentilhomme lui dit : "Eh bien! il faut donc que le roi soit chassé et que nous devenions Anglais !" Elle se plaignait à lui du refus de Baudricourt. "Et cependant, dit-elle, avant la mi-carême, il faut que je sois devant le roi. Car personne au monde, ni rois, ni ducs, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de secours que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer près de ma pauvre mère ; mais il faut que j'aille et que je le fasse, parceque mon Seigneur le veut."—Et quel est votre seigneur?—"C'est Dieu !" Le gentilhomme fut touché. Il promit par sa foi que, sous la conduite de Dieu, il la mènerait au roi.

C'était un rude voyage et bien périlleux qu'elle entreprenait. Tout le pays était couru par les hommes d'armes des deux partis. Il n'y avait plus ni route,

ni pont, les rivières étaient grosses, c'était au mois de fevrier, 1429.

La cour de Charles VII était loin d'être unanime en faveur de la Pucelle. L'opposition était si forte contre elle que, lorsqu'elle fut arrivée, le conseil discuta encore pendant deux jours si le roi la verrait. Le roi le reçut enfin, et au milieu du plus grand appareil ; on espérait apparemment qu'elle serait déconcertée. C'était le soir ; cinquante torches éclairaient la salle, plus de trois cents chevaliers étaient réunis autour du roi. Tout le monde était curieux de voir la sorcière ou l'inspirée.

Elle se présenta humblement, démêla au premier regard le roi qui s'était mêlé exprès à la foule des seigneurs, et quoiqu'il soutint d'abord qu'il n'était pas le roi, elle lui embrassa les genoux. Mais, comme il n'était pas sacré, elle ne l'appelait que dauphin. "Gentil dauphin, dit-elle, le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez lieutenant du Roi des cieux, qui est roi de France."

Il en advint à Poitiers comme à Vaucouleurs ; en un moment tout le monde fut pour elle. Les femmes, demoiselles et bourgeoises, allaient la voir et elles en revenaient tout émues. Les hommes mêmes y allaient ; ces conseillers, ces juges, ces avocats, s'y laissèrent mener sans y croire, et quand ils l'avaient entendue, il pleuraient, tout comme les femmes, et disaient : "Cette fille est envoyée de Dieu."

Il n'y avait plus de temps à perdre. Orléans criait au secours ; Dunois renvoyait coup sur coup. On équipa la Pucelle, on lui forma une sorte de maison. Son frère vint le trouver et se joignit à ses gens.

Ce fut une merveille pour les spectateurs de voir la première fois Jeanne Darc dans son armure blanche et sur un beau cheval noir, au côté une petite hache et l'épée de Sainte Catherine. Elle avait fait chercher cette épée derrière l'autel de Sainte Catherine, où on la trouva en effet. Elle portait à la main un étendard blanc fleurdelisé, sur lequel était Dieu avec le monde dans ses mains ; à droite et à gauche, deux anges qui tenaient chacun une fleur de lis. "Je ne veux pas, dit-elle, me servir de mon épée pour tuer personne." Et elle ajoutait que, quoiqu'elle aimât son épée, elle aimait quarante fois plus son étendard.

Le jour d'après, elle alla visiter de près les bastilles anglaises ; toute la foule, hommes, femmes, et enfants, allaient aussi à regarder ces fameuses bastilles où rien ne remuait. Le peuple était hors de lui; il n'avait plus peur de rien; il était ivre de religion et de guerre, dans un de ces formidables accès de fanatisme où les hommes peuvent tout faire et tout croire.

Le chancelier de Charles VII, l'archevêque de Reims, avait retenu la petite armée à Blois. Le vieux politique était loin de se douter de cette toute-puissance de l'enthousiasme, ou peut-être il la redoutait. Il vint donc bien malgré lui. La Pucelle alla au-devant, avec le peuple et les prêtres qui chantaient des hymnes; cette procession passa et repassa devant les bastilles anglaises, l'armée entra protégée par des prêtres et par une fille [4 mai 1429].

Cette fille qui, au milieu de son enthousiasme et de son inspiration, avait beaucoup de finesse, démêla très-bien la froide malveillance des nouveaux venus. Elle comprit qu'on voudrait agir sans elle, au risque de tout perdre. Elle avait raison de le croire. Comme

elle se reposait un moment, elle se dresse tout à coup: "Ah! mon Dieu! dit elle, le sang de nos gens coule par terre! c'est mal fait! pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée? Vite, mes armes, mon cheval?" Elle fut armée en un moment. Elle partit au grand galop. À son arrivée, les fuyards tournèrent visage. La bastille fut attaquée de nouveau. Talbot essaya de la secourir. Mais il sortit de nouvelles forces d'Orléans, la Pucelle se mit à leur tête, et Talbot fit rentrer les siens. La bastille fut emportée.

***

Il ne restait plus un Anglais au midi de la Loire. Ceux du nord abandonnèrent leurs bastilles, leur artillerie, leurs prisonniers, leurs malades. La Pucelle défendit qu'on les poursuivît, puisqu'ils se retiraient d'eux-mêmes.

Mais avant qu'ils ne s'éloignassent et ne perdissent de vue la ville, elle fit dresser un autel dans la plaine, on y dit la messe, et en présence de l'ennemi le peuple rendit grâce à Dieu [Dimanche, 8 mai].

L'effet de la délivrance d'Orléans fut prodigieux. Tout le monde y reconnut une puissance surnaturelle. Plusieurs la rapportaient au diable, mais la plupart à Dieu; on commença à croire généralement que Charles VII avait pour lui le bon droit.

II.

Charles VII devait saisir ce moment, aller hardiment d'Orléans à Reims, mettre la main sur la couronne. Cela semblait téméraire, et n'en était pas moins facile dans le premier effroi des Anglais. Puisqu'ils avaient fait l'insigne faute de ne point

sacrer encore leur jeune Henri VI, il fallait les devancer. Le premier sacré devait rester roi. C'était aussi une grande chose pour Charles VII de faire sa royale chevauchée à travers la France anglaise, de prendre possession, de montrer que partout en France le roi est chez lui.

La Pucelle était seule de cet avis. Les politiques souriaient ; ils voulaient qu'on allât lentement et sûrement, c'est-à-dire qu'on donnât aux Anglais le temps de reprendre courage. Ils eurent beau dire cette fois, les voix timides ne pouvaient plus être écoutées. Chaque jour affluaient des gens de toutes les provinces, qui venaient au bruit des miracles de la Pucelle, ne croyaient qu'en elle, et, comme elle, avaient hâte de mener le roi à Reims. C'était un irrésistible élan. L'indolent jeune roi lui-même finit par se laisser soulever à cette vague populaire, à cette grande marée qui montait et poussait au nord. Roi, courtisans, politiques, enthousiastes, tous ensemble, de gré ou de force, les fous, les sages, ils partirent. Au départ, ils étaient douze mille ; mais le long de la route la masse allait grossissant ; d'autres venaient, et toujours d'autres.

L'armée partit de Gien le 28 juin, passa devant Auxerre, sans essayer d'y entrer ; cette ville était entre les mains du duc de Bourgogne. Troyes avait une garnison mêlée de Bourguignons et d'Anglais. Il y avait peu d'apparence de forcer une grande ville si bien gardée, et cela sans artillerie. Mais comment s'arrêter à en faire le siège ? Comment avancer en laissant une telle place derrière soi ? L'armée souffrait déjà de la faim. Ne valait-il pas mieux s'en retourner ? Les politiques triomphaient.

Il n'y eut qu'un vieux conseiller, le président Maçon, qui fût d'avis contraire, qui comprît que dans une telle entreprise la sagesse était du côté de l'enthousiasme. "Quand le roi a entrepris ce voyage, dit-il, il ne l'a pas fait pour la grande puissance des gens d'armes, ni parce que le voyage lui semblait possible ; il l'a entrepris parce que Jeanne lui disait d'aller en avant et de se faire couronner à Reims, qu'il y trouverait peu de résistance, tel étant le bon plaisir de Dieu."

La Pucelle, venant alors à frapper à la porte du conseil, assura que dans trois jours on pourrait entrer dans la ville. "Nous en attendrions bien six, dit le chancelier, si nous étions sûrs que vous dites vrai.—Six ? vous y entrerez demain !"

Elle prend son étendard, tout le monde la suit aux fossés ; elle y jette tout ce qu'on trouve, fagots, portes, tables, solives. Et cela allait si vite que les gens de la ville crurent qu'en un moment il n'y aurait plus de fossés. Les Anglais commencèrent à s'éblouir, comme à Orléans ; ils croyaient voir une nuée de papillons blancs qui voltigeaient autour du magique étendard. Les bourgeois, de leur côté, avaient grand'peur ; ils se réfugiaient déjà aux églises ; ils criaient qu'il fallait se rendre. Les gens de guerre ne demandaient pas mieux. Ils parlementèrent, et obtinrent de s'en aller avec tout ce qu'ils avaient.

Ce qu'ils avaient, c'était surtout des prisonniers, des Français. Les conseillers de Charles VII qui dressèrent la capitulation n'avaient rien stipulé pour ces malheureux. La Pucelle y songea seule. Quand les Anglais sortirent avec leurs prisonniers garrottés, elle se mit aux portes, et s'écria : "O mon Dieu ! ils

ne les emmèneront pas !" Elle les retint en effet, et le roi paya leur rançon.

Maître de Troyes le 9 juillet, il fit le 15 son entrée à Reims, et le 17 il fut sacré.

Charles VII fut oint par l'archevêque de l'huile de la sainte ampoule, qu'on apporta de Saint-Remy. Toutes les cérémonies furent accomplies sans qu'il y manquât rien. Il se trouva le vrai roi, et le seul dans les croyances du temps. Les Anglais pouvaient désormais faire sacrer Henri, ce nouveau sacre ne pouvait être, dans la pensée des peuples, qu'une parodie de l'autre.

La Pucelle avait fait et fini ce qu'elle avait à faire. Aussi, dans la joie même de cette triomphante solemnité, elle eut l'idee, le pressentiment peut-être, de sa fin prochaine. Lorsqu'elle entrait à Reims avec le roi et que tout le peuple venait au-devant en chantant des hymnes: "O le bon et dévôt peuple ! dit-elle. Si je dois mourir, je serais bien heureuse que l'on m'enterrât ici !—Jeanne, lui dit l'archevêque, où croyez-vous donc mourir ?—Je n'en sais rien ; où il plaira à Dieu. Je voudrais bien qu'il lui plût que je m'en allasse garder les moutons avec ma sœur et mes frères. Ils seraient si joyeux de me revoir ! J'ai fait du moins ce que notre Seigneur m'avait commandé de faire."

J. MICHELET.

AU COUVENT.

Je n'avais pas de parti pris en entrant au couvent. On a vu que j'y arrivais sans humeur et sans chagrin ; je ne demandais pas mieux que de m'y soumettre à la discipline générale. Mais quand je vis cette discipline si bête à mille égards et si méchamment prescrite par la D***, je mis mon bonnet sur l'oreille et je m'enrégimentai résolûment dans le *camp des diables.*

On appelait ainsi celles qui n'étaient pas et ne voulaient pas être dévotes. Ces dernières étaient appelées les *sages.* Il y avait une variété intermédiaire qu'on appelait les *bêtes,* et qui ne prenaient parti pour personne, riant à gorge déployée des espiègleries des *diables,* baissant les yeux et se taisant aussitôt que paraissaient les maîtresses ou les *sages,* et ne manquant jamais de dire aussitôt qu'il y avait danger : "Ce n'est pas moi !"

Au *ce n'est pas moi* des bêtes égoïstes, quelques unes complètement lâches prirent bientôt l'habitude d'ajouter : "C'est Dupin ou G***."

Dupin, c'était moi ; G***, c'était autre chose ; c'était la figure la plus saillante de la petite classe et la plus excentrique de tout le couvent.

C'était une Irlandaise de onze ans, beaucoup plus grande et plus forte que moi qui en avait treize. Sa voix pleine, sa figure franche et hardie, son caractère indépendant et indomptable lui avait fait donner le surnom de *garçon.*

Mary G*** (le garçon) était sortie lorsque j'entrai au couvent. On m'en fit un portrait effroyable. Elle était la terreur des *bêtes*, et naturellement les bêtes étaient venues à moi pour commencer. Les *sages* m'avaient tâtée, et comme elles craignaient le bruit et le pétulance de Mary, elles tâchèrent de me mettre en garde contre elle. J'avoue qu'au portrait qu'on m'en fit, j'eus peur aussi.

Mary arriva, et dès le premier regard sa figure sincère me fut sympathique. "C'est bon, me dis-je, nous nous entendrons." Mais c'était à elle, comme plus ancienne, à me faire les avances. Je l'attendais fort tranquillement.

Elle débuta par des railleries ; je me mis à rire d'aussi bon cœur que les autres. Mary vit du premier coup d'œil que je n'avais pas de dépit parceque je n'avais pas de vanité. Elle continua de me railler, mais sans aigreur, et, une heure après, elle me donna sur l'épaule une tape à tuer un bœuf, que je lui rendis sans sourciller et en riant. "C'est bon, cela ! dit-elle, en se frottant l'épaule. Allons-nous promener.

— Où ?

— Partout, excepté dans la classe.

— Comment faire ?

— C'est bien malin ! Regardez-moi et faites de même."

On se levait pour changer de table, la mère Alippe entrait avec ses livres et ses cahiers. Mary profite du remue-ménage, et, sans prendre la moindre précaution, sans être observée cependant de personne, franchit la porte et va s'asseoir dans le cloître désert, où, trois minutes après, je vais la rejoindre sans plus de

cérémonie. “Te voilà? me dit-elle, qu’as-tu inventé pour sortir?

— Rien du tout, j’ai fait ce que je t’ai vu faire.

— C’est très bien, cela! dit-elle. Il y en a qui font des histoires, qui demandent à aller étudier le piano, ou qui ont un saignement de nez, ou qui prétendent qu’elles vont faire une prière dans l’église; ce sont des prêtextes usés et des mensonges inutiles. Moi, j’ai supprimé le mensonge, parceque le mensonge est lâche. Je sors, je rentre, on me questionne, je ne réponds pas. On me punit, je m’en moque, et je fais tout ce que je veux.

— Cela me va.

— Tu es donc diable?

— Je veux l’être.

— Autant que moi?

— Ni plus ni moins.

— Accepté! fit-elle en me donnant une poignée de main. Rentrons maintenant et tenons-nous tranquilles devant la mère Alippe. C’est une bonne femme; réservons-nous pour la D***. Tous les soirs, hors de classe, entends-tu?

— Qu’est-ce que cela, hors de classe?

— Les récréations du soir dans la classe, sous les yeux de la D***, sont fort ennuyeuses. Nous, nous disparaissons en sortant du réfectoire, et nous ne rentrons plus que pour la prière. Quelquefois la D*** ne prend pas garde; le plus souvent elle en est enchantée, parcequ’elle a le plaisir de nous injurier et de nous punir quand nous rentrons. La punition c’est d’avoir son bonnet de nuit tout le lendemain sur la tête, même à l’église. Les religieuses qui vous rencontrent ainsi font des signes de croix et crient:

Shame! shame! cela ne fait de mal à personne. Quand on a eu beaucoup de bonnets de nuit dans la quinzaine, la supérieure vous menace de vous priver de sortir. Elle se laisse fléchir par les parents ou elle oublie. Quand le bonnet de nuit est un état chronique, elle se décide à vous tenir renfermée ; mais qu'est-ce que cela fait? ne vaut-il pas mieux renoncer à un jour de plaisir que de s'ennuyer volontairement tous les jours de sa vie?

— C'est fort bien raisonné ; mais la D***, que fait-elle quand elle vous déteste à l'excès ?

— Elle vous injurie. On ne lui répond rien, elle enrage d'autant plus.

— Vous frappe-t-elle ?

— Elle en meurt d'envie, mais elle n'a pas de prétexte pour en venir là, parce que les unes tremblent devant elle, comme les sages et les bêtes ; et les autres, comme nous, la méprisent et se taisent.

— Combien sommes-nous de diables dans la classe ?

— Pas beaucoup dans ce moment-ci, et il était temps que tu vinsses pour nous renforcer un peu. Il y a Isabelle, Sophie, et nous deux. Toutes les autres sont des bêtes ou des sages. Mais sois tranquille, il y en a de la grande classe qui sortent de même et qui viendront nous rejoindre ce soir. Ma sœur Marcella en est quelquefois.

— Et alors que fait-on ?

— Tu verras, tu seras initiée ce soir.

J'attendais la nuit et le souper avec grande impatience. Au sortir du réfectoire on entrait en récréation. Dans l'été les deux classes se mêlaient dans le jardin. En hiver (et nous étions en hiver) chaque classe rentrait chez elle, les grandes dans leur belle et

spacieuse salle d'études, nous dans notre triste local, où nous n'avions pas assez d'espace pour jouer, et où la D*** nous forçait à nous *amuser tranquillement*, c'est-à-dire à ne pas nous amuser du tout. La sortie du réfectoire amenait un moment de confusion, et j'admirai combien les diables des deux classes s'entendaient à faire naître ce petit désordre, à la faveur duquel on s'échappait aisément. Le cloître n'était éclairé que par une petite lampe qui laissait les trois autres galleries dans une quasi-obscurité. Au lieu de marcher tout droit pour gagner la petite classe, on se jetait dans la gallerie de gauche, on laissait défiler le troupeau, et on était libre.

Je me trouvai donc dans les ténèbres avec mon amie G*** et les autres diables qu'elle m'avait annoncées. Je ne me rappelle de celles qui furent des nôtres ce soir-là que Sophie et Isabelle, c'étaient les plus grandes de la petite classe. Elles avaient deux ou trois ans de plus que moi ; c'étaient deux charmantes filles.

Quand nous fumes réunies dans le cloître, je vis que toutes étaient armées, qui d'une bûche, qui d'une pincette. Je n'avais rien. J'eus l'audace de rentrer dans la classe, de m'emparer d'une barre de fer qui servait à attiser le poêle, et de retourner auprès de mes complices sans être remarquée.

Alors on m'initia au grand secret, et nous partîmes pour notre expédition.

Ce grand secret, c'était la légende traditionnelle du couvent, une rêverie qui se transmettait d'âge en âge et de *diable* en *diable* depuis deux siècles peut-être ; une fiction romanesque qui pouvait bien avoir eu quelque fond de réalité dans le principe, mais qui ne

reposait certainement plus que sur le besoin de nos imaginations. Il s'agissait de *délivrer la victime.* Il y avait quelque part une prisonnière, on disait même plusieurs prisonnières, enfermées dans un réduit impénétrable, soit cellule cachée et murée dans l'épaisseur des murailles, soit cachot situé sous les voûtes des immenses souterrains qui s'étendaient sous le monastère. Parvenir dans les souterrains, c'était une de ces fortunes inespérées qui arrivaient une fois, deux fois au plus dans la vie d'un *diable* après des années de persévérance. Y entrer par la porte principale, il n'y fallait pas songer. Cette porte était située au bas d'un large escalier à côté des cuisines, qui étaient des caves aussi, et où se tenaient toujours les sœurs converses.

Mais nous étions persuadées qu'on pouvait entrer dans les souterrains par mille endroits. Selon nous toute porte condamnée, tout recoin obscur sous un escalier, toute muraille qui sonnait le creux, pouvait être en communication mystérieuse avec les souterrains, et nous cherchions de bonne foi cette communication jusque sous les combles.

Nous voilà donc lancées, mes compagnes pour la centième fois, moi pour la première, à la recherche de cette introuvable captive qui languissait on ne savait où, mais quelque part certainement, et que nous étions peut-être appellées à découvrir. Elle devait être bien vieille depuis tant d'années qu'on la cherchait en vain ! Elle pouvait bien avoir deux cents ans, mais nous n'y regardions pas de si près. Nous la cherchions, nous l'appelions, nous y pensions sans cesse, nous ne désespérions jamais.

Ce soir-là on me conduisit dans la partie des bâti-

ments la plus ancienne, la plus excitante pour nos explorations. Nous nous attachâmes à un petit couloir bordé d'une rampe en bois. Un escalier, également bordé d'une rampe, descendait à cette région ignorée ; mais une porte en chêne défendait l'entrée de l'escalier. Il fallait tourner l'obstacle en passant d'une rampe à l'autre et en marchant sur la face extérieure des balustres. Au-dessous il y avait un vide sombre dont nous ne pouvions apprécier la profondeur. Nous n'avions qu'une petite bougie, qui n'éclairait que les premières marches de l'escalier mystérieux. C'était un jeu à nous casser le cou. Isabelle y passa la première avec la résolution d'une héroïne, Mary avec la tranquillité d'un professeur de gymnastique, les autres avec plus ou moins d'adresse, mais toutes avec bonheur.

Nous voici enfin sur cet escalier si bien défendu. En un instant nous sommes au bas des degrés, et, avec plus de joie que de désappointement, nous nous trouvons dans un espace carré situé sous la galerie, une véritable impasse. Pas de porte, pas de fenêtre, pas de destination explicable à cette sorte de vestibule sans issue. Pourquoi donc un escalier pour descendre dans une impasse? pourquoi une porte solide pour en fermer l'escalier?

On divise en plusieurs bouts la petite bougie, et chacune examine de son côté. Tandis que les unes explorent l'escalier, les autres tâtent le mur. Mais, hélas, rien ! Isabelle ne se décourage pas. Au plus profond de l'angle qui rentre sous l'escalier, elle déclare que la muraille sonne le creux ; on frappe, on vérifie le fait.

“ C'est là, s'écrie-t-on. Il y a là un passage muré,

mais ce passage est celui de la fameuse cachette. Par là on descend au sépulcre qui renferme des victimes vivantes."

On colle l'oreille à ce mur, on n'entend rien, mais Isabelle affirme qu'elle entend des plaintes confuses, des grincements de chaines. Que faire ? "C'est tout simple, dit Mary, il faut démolir le mur. À nous toutes, nous pourrons bien y faire un trou."

Rien ne nous paraissait plus facile ; nous voilà travaillant ce mur, les unes essayant de l'enfoncer avec leurs bûches, les autres l'écorchant avec des pelles et des pincettes. Nous ne pouvions heureusement lui faire grand mal, parce que nous ne pouvions pas frapper sans attirer quelqu'un par le bruit des coups de bûche. Il fallait nous contenter de pousser et de gratter. Cependant nous avions réussi à entamer assez notablement le plâtre, la chaux, et les pierres, quand l'heure de la prière vint à sonner. Nous remîmes au lendemain la poursuite de l'entreprise, et rendez-vous fut pris au même lieu.

Nous nous aidâmes les unes les autres à faire disparaître la poussière et le plâtre dont nous étions couvertes, nous regagnâmes le cloître, et nous rentrâmes dans nos classes respectives comme on se mettait à genoux pour la prière. Je ne me souviens plus si nous fûmes remarquées et punies ce soir-là. Nous le fûmes si souvent qu'aucun fait de ce genre ne prend une date particulière dans le nombre. Mais bien souvent aussi nous pûmes poursuivre impunément notre œuvre.

La poursuite du grand secret, la recherche de la cachette, dura tout l'hiver que je passai à la petite classe. Le mur de l'impasse fut notablement dé-

gradé. Mais nous n'arrivâmes qu'à des traverses de bois devant lesquelles il fallait s'arrêter. On chercha ailleurs, on fouilla dans vingt endroits différents, toujours sans obtenir le moindre succès, toujours sans perdre l'espérance.

Un jour nous imaginâmes de chercher sur les toits quelque fenêtre en mansarde qui fût comme la clef supérieure du monde souterrain. Il y avait beaucoup de ces fenêtres dont nous ne savions pas la destination. Sous les combles existait une petite chambre où l'on allait étudier un des trente pianos épars dans l'établissement. Chaque jour on avait une heure pour cette étude, dont fort peu d'entre nous se souciaient. L'heure du piano était donc tous les jours l'heure des aventures, sans préjudice de celles du soir. On se donnait rendez-vous dans une de ces chambres éparses, et de là on partait.

Nous voilà sur les toits. Sauter par la fenêtre, c'était plus imprudent que difficile, et le danger nous stimulait, loin de nous retenir.

Nous étions là depuis une heure, lorsque nous nous demandâmes comment nous reviendrions sur nos pas. La disposition des toits nous avait permis de descendre et de sauter de haut en bas. Remonter n'était pas aussi facile. Je crois même que sans échelle c'était complètement impossible. Nous ne savions plus guère où nous étions. Enfin nous reconnûmes la fenêtre d'une pensionnaire, Sidonie Macdonald. On pouvait y atteindre en faisant un dernier saut. Celui-là était plus périlleux que les autres. J'y mis trop de précipitation, et donnai du talon dans une croisée horizontale qui éclairait une gallerie, et par laquelle je fusse tombée de trente pieds de haut dans

les environs de la petite classe, si le hasard ne m'eût fait dévier un peu. J'en fus quitte pour deux genoux écorchés sur les tuiles ; mais ce ne fut point là l'objet de ma préoccupation. Mon talon avait enfoncé une partie du châssis de cette maudite fenêtre et brisé une demi-douzaine de vitres, qui tombèrent avec un fracas épouvantable à l'intérieure, tout près de l'entrée des cuisines. Aussitôt une grande rumeur s'élève parmi les sœurs converses, et, par l'ouverture que je viens de faire, nous entendons la voix de la sœur Thérèse qui crie aux chats et qui accuse Whiskey, le maître matou de la mère Alippe, de se prendre de querelle avec tous ses confrères et de briser toutes les vitres de la maison. Mais la sœur Marie défendait les mœurs du chat, et la sœur Hélène assurait qu'une cheminée venait de s'écrouler sur les toits. Ce débat nous causa ce fou rire nerveux chez les petites filles que rien ne peut arrêter. Nous entendions monter les escaliers, nous allions être surprises en flagrant délit de promenade sur les toits, et nous ne pouvions pas faire un pas pour chercher un refuge. Fanelly était couchée tout de son long dans la gouttière ; une autre cherchait son peigne. Quant à moi, j'étais bien autrement empêchée. Je venais de découvrir qu'un de mes souliers avait quitté mon pied, qu'il avait traversé le châssis brisé, et qu'il était allé tomber à l'entrée des cuisines. J'avais les genoux en sang, mais le fou rire était si violent que je ne pouvais articuler un mot, et que je montrais mon pied déchaussé en indiquant l'aventure par signes. Ce fut une nouvelle explosion de rires, et cependant l'alarme était donnée, les sœurs converses approchaient.

Bientôt nous nous rassurâmes. Là où nous étions

cachées par des toits il n'était guère possible de nous découvrir sans monter par une échelle à la fenêtre brisée, ou sans suivre le même chemin que nous avions pris. Aussi, quand nous eûmes reconnu l'avantage de notre position, commençâmes-nous à faire entendre des miaulements afin que Whiskey et sa famille fussent atteints et convaincus à notre place. Puis nous gagnâmes la fenêtre de Sidonie, qui nous reçut fort mal. La pauvre enfant étudiait son piano. Elle était maladive et nerveuse, fort douce, et incapable de comprendre le plaisir que nous pouvions trouver à courir les toits. Quand elle nous entendit débusquer en masse par sa fenêtre, à laquelle, en jouant du piano, elle tournait le dos, elle jeta des cris perçants. Nous ne prîmes guère le temps de la rassurer. Ses cris allaient attirer les nonnes, nous nous élançâmes dans sa chambre, gagnant la porte avec précipitation, tandis que debout, tremblante, elle voyait défiler cette étrange procession sans pouvoir reconnaître aucune de nous, tant elle était effarée.

Quant à moi, il me fallait aller à la recherche de mon soulier, et reprendre cette pièce de conviction s'il en était temps encore. Je parvins à ne pas rencontrer les sœurs converses et à trouver l'entrée des cuisines libre ; et, en effet, je retrouvai le soulier fortuné, qui était venu tomber dans un endroit sombre et qui n'avait frappé les regards de personne. Whiskey seul fut accusé. J'eus grand mal aux genoux pendant quelques jours, mais les explorations ne furent pas ralenties.

George Sand.

MON PREMIER VOYAGE À PARIS.

Un samedi du mois de novembre M. Lefèvre nous annonça un de ses voyages mensuels à Paris. Presque en même temps, à la fin du dîner, la cuisinière entra et annonça qu'un de mes amis me demandait. Je sortis. C'était Paillet, mon ancien maître clerc ; comme moi il avait quitté maître Mennesson. Il habitait momentanément sa ferme de Vez.

Paillet était venu à cheval, pour savoir le prix des grains, je crois. Nous allâmes faire un tour du côté des remparts.

J'étais en train de lui conter toutes mes douleurs, quand tout à coup je me frappai le front.

— Ah ! mon cher, m'écriai-je, une idée !

— Laquelle ?

— Allons passer trois jours à Paris.

— Et ton étude ?

— M. Lefèvre part lui-même demain pour Paris ; il reste habituellement deux ou trois jours dehors ; dans deux ou trois jours nous serons revenus.

Paillet fouilla dans ses poches et en tira vingt-huit francs.

— Voilà, dit-il, tout ce que je possède ; et toi ?

— Moi, j'ai sept francs.

— Vingt-huit et sept, trente-cinq ! Comment veux-tu que nous allions à Paris avec cela ? Nous avons déjà pour trente francs de voiture, rien qu'à aller et revenir.

— Attends donc, j'ai un moyen...

— Lequel ?

— Tu as ton cheval ?

— Oui.

— Nous mettons nos habits dans un portemanteau, nous prenons nos vestes de chasse et nos fusils, et nous nous en allons en chassant ; en route nous mangeons le gibier, et nous ne dépensons rien.

— Comment cela ?

— C'est bien simple : d'ici à Dammartin, n'est-ce pas, nous tuons un lièvre, deux perdrix, et une caille ?

— J'espère que nous tuerons mieux que cela.

— Moi aussi, je l'espère bien, mais je cote au plus bas. Nous arrivons à Dammartin, nous faisons rôtir la derrière de notre lièvre, nous buvons, nous mangeons.

— Et après ?

— Après ? Nous payons notre vin, notre pain, et notre assaisonnement avec les deux perdrix, et nous donnons la caille pour boire au garçon.

— Mais pour qui nous prendra-t-on ?

— Pardieu ! pour des écoliers en vacances.

— Mais nous n'avons qu'un fusil !

— C'est-ce qu'il nous faut ; un seul de nous deux chasse, l'autre le suit à cheval ; de cette façon, il y a seize lieues d'ici à Paris, cela ne nous en fait que huit à chacun.

— Et les gardes champêtres ?

— Ah ! le bel empêchement ! Celui de nous deux qui est à cheval les aperçoit de loin ; il en prévient celui qui chasse. Le cavalier descend de son cheval, le chasseur y monte, et avec un temps de galop sort du terroir. Quant au cavalier, le garde champêtre

vient à lui, et le trouve cheminant, les mains dans ses poches. "—Que faites-vous là, monsieur? — Moi? Je me promène. — Tout à l'heure vous étiez à cheval. — Oui. — Et maintenant vous êtes à pied. — Oui. Est-ce donc défendu, après qu'on s'est promené à cheval, de se promener à pied? — Non, mais vous n'étiez pas seul. — C'est possible. — Votre compagnon chassait. — Croyez-vous ? — Parbleu ! le voilà là-bas à cheval avec son fusil. — Mon cher monsieur, s'il est là-bas avec son fusil, courez après lui, et tâchez de l'arrêter. — Mais je ne peux pas courir après lui et l'arrêter, puisqu'il est à cheval, et que je suis à pied. — En ce cas, vous ferez mieux, mon ami, d'aller jusqu'au premier village et de boire une bouteille à notre santé." Toi ou moi, nous allongeons au brave homme une pièce de vingt sous ; le garde champêtre nous tire sa révérence, s'en va boire à notre santé, et nous continuons notre chemin.

— Tiens ! tiens ! tiens ! dit Paillet, ce n'est pas mal imaginé cela. On m'a dit que tu faisais des pièces?

Je poussai un soupir.

— C'est justement pour aller demander à de Leuven des nouvelles des pièces que j'ai faites que je veux aller à Paris. Eh bien, une fois à Paris...

— Oh ! interrompit Paillet, une fois à Paris, j'ai un petit hôtel, rue des Vieux-Augustins, où je descends d'habitude, et où l'on me connaît; une fois à Paris, je ne suis donc pas inquiet.

— Alors, est-ce dit ?

— Ma foi, oui ! Ce sera drôle.

— Partons-nous pour Paris ?

— Nous partons.

— Eh bien, alors, au lieu de partir demain, partons ce soir ! Nous irons coucher à Ermenonville, et, demain soir, en partant de bon matin d'Ermenonville, nous pouvons être à Paris.

Nous rentrâmes : Paillet à l'hôtel pour faire seller son cheval ; moi, chez maître Lefèvre, pour prendre mon fusil, et m'habiller en chasseur ; après quoi j'allai, mon fusil sur l'épaule, attendre Paillet à l'extremité de la ville.

Paillet parut bientôt. Il était trop tard pour chasser ; nous ne songeâmes tous deux qu'à gagner du pays. Je sautai en croupe.

Deux heures après, nous étions à Ermenonville. Une omelette, une bouteille de vin, et pain à discrétion constituèrent notre souper. Le lendemain, notre compte, cheval compris, se montait à six francs; restaient vingt-neuf.

Nous nous regardâmes, Paillet et moi, d'un air qui voulait dire : Hein ! comme cela s'en va, l'argent ! Et nous nous remîmes en route, piquant droit sur Dammartin où nous devions déjeuner. Mais le déjeuner ne nous inquiétait pas ; il était dans le canon de notre fusil, et nous saurions bien l'en faire sortir.

C'était une terre très-giboyeuse et parfaitement gardée que celle d'Ermenonville ; aussi, à peine eûmes-nous fait un quart de lieue, qu'en six coups de fusil j'avais tué deux lièvres et trois perdrix. Je dois l'avouer en toute humilité, ces deux lièvres et ces trois perdrix appartenaient à M. de Girardin-Brégy. Aussi, comme mon chien apportait la troisième perdrix, Paillet donna-t-il le signal convenu. Le garde champêtre apparaissait à l'horizon. En un

instant, je fus à cheval, emportant avec moi les pièces de conviction.

Le dialogue entre Paillet et le garde champêtre fut long et animé ; mais il se termina comme je l'avais prévu. Paillet tira majestueusement une pièce de vingt sous de la bourse commune, et le total des dépenses fut porté à sept francs. Là était la perte ; mais comme profit nous avions deux lièvres et trois perdrix.

Paillet me rejoignit, je restai à cheval, et il se mit en chasse à son tour. Nous alternâmes ainsi. À dix heures du matin, nous étions à Dammartin avec trois lièvres et huit perdrix. Sur deux gardes champêtres qui nous avaient abordés de nouveau, l'un avait majestueusement refusé les vingt sous, l'autre les avait bassement acceptés.

Nos fonds étaient donc réduits à vingt-sept francs. Mais nous avions fait plus de la moitié du chemin ; mais nous avions trois lièvres et huit perdrix ! Comme je l'avais prévu, nous en fûmes quittes pour un lièvre et trois perdrix, et encore fûmes-nous généreux. À onze heures nous nous remettions en route, et nous marchions en droite ligne sur Paris, où nous entrâmes à dix heures et demie du soir, moi à pied, Paillet à cheval, avec quatre lièvres, douze perdrix, et deux cailles.

En arrivant à l'hôtel des Vieux-Augustins, Paillet se fit reconnaître et posa ses conditions. Il s'agissait, dit-il à notre hôte, d'un pari considérable que nous avions fait avec des Anglais. Nous avions parié d'aller à Paris, et d'en revenir, sans dépenser un sou.

Moyennant nos quatre lièvres, nos douze perdrix, et nos deux cailles, notre hôte s'engageait à nous nour-

rir et à nous coucher deux jours et deux nuits, nous, notre cheval, et notre chien. En outre, au départ, il devait nous munir d'un pâté et d'une bouteille de vin. À ces conditions, notre hôte déclara qu'il faisait une bonne affaire, et nous offrit un certificat par lequel il attesterait que, chez lui du moins, nous n'avions pas dépensé un sou. Nous le remerciâmes en lui disant que nos Anglais nous croiraient sur parole.

Nous avions dépensé un peu moins du tiers de notre avoir ; mais nous étions arrivés, et nous avions la table et le lit assurés pour quarante-huit heures.

Malgré la fatigue de la journée, je dormis mal ; j'étais à Paris !

Le lendemain, je m'éveillai à sept heures.

En un tour de main je fus prêt. Je me mis en route. Paillet avait ses affaires ; moi, j'avais les miennes.

Je m'arrêtai devant le Théâtre-Français, et je vis sur l'affiche :

DEMAIN LUNDI.

Sylla.

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS, PAR M. DE JOUAY.

Je jurai bien que, d'une façon ou de l'autre, dussé-je porter atteinte à la bourse commune, je verrais *Sylla ;* d'autant plus qu'on lisait en grosses lettres sur l'affiche : *M. Talma remplira le rôle de Sylla.* Cependant, comme mieux valait y aller par l'entremise d'Adolphe, je m'informais immédiatement du gisement de la rue Pigalle, et je me mis en route.

Après bien des tours et des détours, j'arrivai à mon but vers neuf heures du matin.

Adolphe n'était pas encore levé ; mais son père se promenait dans le jardin. J'allai à lui. Il s'arrêta.

— Eh bien, me dit-il, vous voilà donc à Paris ?

— Oui, monsieur de Leuven.

— Pour longtemps ?

— Pour deux jours.

— Que venez-vous faire ?

— Je viens voir deux personnes : Adolphe et Talma.

— Ah ça ! Vous êtes donc devenu millionnaire, que vous faites de pareilles folies ?

Je racontai à M. de Leuven la façon dont nous avions fait la route, Paillet et moi. Il me regarda un instant.

— Vous arriverez, vous, me dit-il, vous avez de la volonté. Allons, courez éveiller Adolphe ; il vous conduira chez Talma, qui vous donnera des billets ; puis vous reviendrez déjeuner ici.

Adolphe se leva et s'habilla. À onze heures nous sonnions à la porte de Talma. Talma était à sa toilette ; mais Adolphe était un familier de la maison ; on l'introduisit. J'entrai tout naturellement derrière Adolphe. Talma avait la vue très-courte ; je ne sais pas s'il me vit ou s'il ne me vit pas.

De Leuven lui exposa notre demande ; Talma prit une plume et nous signa deux places. Alors Adolphe lui dit qui j'étais. À cette époque, j'étais le fils du général Alexandre Dumas, c'était tout ; mais, enfin, c'était déjà quelque chose. D'ailleurs, Talma se rappelait avoir rencontré mon père. Il me tendit la main. J'avais grande envie de la lui baiser. Avec

mes idées du théatre, Talma était un dieu pour moi.

Tout l'honneur fut pour moi, Talma ! moi, je savais le passé ; toi, tu ne pouvais deviner l'avenir.



La toile tomba au milieu d'immenses bravos. J'étais étourdi, ébloui, fasciné. Adolphe me proposa d'aller remercier Talma dans sa loge. Je le suivis à travers cet inextricable dédale de corridors qui se tordent dans l'intérieur du Théâtre-Français. Adolphe poussa une porte. La loge du grand artiste s'ouvrit ; elle était pleine d'hommes que je ne connaissais pas, et qui tous avaient un nom ou devaient en avoir un.

Je restai à la porte, bien humble, bien rougissant.

— Talma, dit Adolphe, c'est nous qui venons vous remercier.

Talma me chercha des yeux ; il m'aperçut contre la porte.

— Ah ! ah ! dit-il, avancez donc !

Je fis deux pas vers lui.

— Eh bien, dit-il, monsieur le poète, êtes-vous content ?

— Je suis mieux que cela, monsieur, je suis émerveillé !

— Eh bien, il faut revenir me voir, et me redemander d'autres places.

— Hélas, monsieur Talma, je quitte Paris demain ou après-demain au plus tard.

— Comment ! vous ne pouvez rester jusqu'à après-demain au soir ?

— Impossible ! il faut que je retourne en province.

— Que faites-vous en province ?

— Je n'ose pas vous le dire. Je suis clerc de notaire.

— Bah ! dit Talma, il ne faut pas désespérer pour cela ! Corneille était clerc de procureur ! Messieurs, je vous présente un futur Corneille !

Je rougis jusqu'aux yeux.

— Touchez-moi le front, dis-je à Talma, cela me portera bonheur.

Talma me posa la main sur la tête.

— Allons, soit ! dit-il. Alexandre Dumas, je te baptise poète au nom de Shakespeare, de Corneille, et de Schiller !... Retourne en province, rentre dans ton étude, et, si tu as véritablement la vocation, l'ange de la poésie saura bien aller te chercher où tu seras, et t'apporter là où tu auras affaire.

Je pris la main de Talma, que je cherchais à baiser.

— Allons, allons ! dit-il, ce garçon-là a de l'enthousiasme, on en fera quelque chose.

Et il me secoua cordialement la main.

Je n'avais plus rien à faire là. Une plus longue station dans cette loge pleine de célébrités eût été embarrassante et ridicule ; je fis un signe à Adolphe, et nous sortîmes.

J'aurais volontiers sauté au cou d'Adolphe dans le corridor.

— Oh ! oui, lui dis-je, soyez tranquille ; je viendrai à Paris, je vous en réponds !

Nous descendîmes par le petit escalier tournant, et nous nous trouvâmes sur la place du Palais-Royal.

— Là, maintenant, dit Adolphe, vous savez votre chemin. Bonsoir, je vous quitte ; il est tard, et il y a loin d'ici à la rue Pigalle.

Et Adolphe tourna le coin et disparut. Il était

tard, en effet ; tout était éteint, et quelques rares passants attardés traversaient la place du Palais-Royal.

Quoi qu'en eût dit Adolphe, je ne savais pas du tout mon chemin, aussi fus-je très embarrassé quand je me trouvai seul. Puis, il faut bien que je l'avoue, j'étais assez inquiet de me trouver dans les rues de Paris à une heure si avancée ; j'avais entendu raconter une foule d'attaques nocturnes, de vols et d'assassinats, et, avec mes cinquante sous dans ma poche, je tremblais.

Il y eut alors dans mon âme un combat entre le courage et la crainte. La crainte l'emporta. J'appelai un fiacre. Le fiacre vint à moi, j'ouvris la portière.

— Monsieur sait qu'il est minuit passé ? me dit le cocher.

— Je le sais, répondis-je. Et tout bas :—C'est bien pour cela que je prends un fiacre, ajoutai-je.

— Où va notre bourgeois ?

— Rue des Vieux-Augustins, hôtel des Vieux-Augustins.

— Hein ! fit le cocher.

Je répétai.

— Monsieur est bien sûr que c'est là qu'il veut aller ?

— Parbleu !

— En ce cas, en route !

Et il mit ses chevaux au galop. Vingt secondes après, il s'arrêta, descendit de son siège, et vint m'ouvrir la portière.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien, nous sommes arrivés : rue des Vieux-Augustins, hôtel des Vieux-Augustins.

Je compris alors l'étonnement du cocher en voyant un grand gaillard de vingt ans, qui ne paraissait nullement paralysé, prendre un fiacre à la place du Palais-Royal pour aller rue des Vieux-Augustins. Mais comme il eût été trop ridicule d'avouer que j'ignorais la distance qui séparait les deux localités :

— C'est bien, lui dis-je d'une voix ferme. Combien vous dois-je ?

— C'est cinquante sous.

— Cinquante sous, m'écriai-je, désespéré d'avoir fait si inutilement une pareille dépense.

— C'est le tarif.

— Cinquante sous pour venir du Palais-Royal ici ?

— J'ai prévenu monsieur qu'il était minuit passé.

— Tenez, dis-je, voici vos cinquante sous.

J'avais un profond remords d'avoir dilapidé mon argent, surtout en songeant que, Paillet n'eût-il rien dépensé de son côté, il ne nous restait plus que vingt francs cinquante centimes.

Paillet avait été à l'opéra, et avait dépensé huit francs dix sous. Il nous restait douze francs. Nous nous regardâmes avec un certain inquiétude.

— Écoute, me dit-il, tu as vu Talma ; moi, j'ai entendu *la Lampe merveilleuse ;* c'est tout ce que tu désirais voir, c'est tout ce que je désirais entendre ; si tu m'en crois, au lieu de partir après-demain, nous partirons demain.

— C'est justement ce que j'allais te proposer.

— Eh bien, ne perdons pas de temps. Il est une heure du matin ; dormons le plus vite possible jusqu'à six heures ; mettons-nous en route, et allons coucher, si nous pouvons, à Nanteuil.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

Le lendemain, ou plutôt le même jour, à huit heures, nous avions dépassé la Villette; à trois heures nous dînions à Dammartin; à sept heures, nous soupions à Nanteuil, et, le mercredi, à une heure, chargé de deux lièvres et de six perdrix, nous entrions à Crépy, en donnant nos derniers vingt sous à un pauvre.

Nous nous séparâmes, Paillet et moi, à l'entrée de la grande place. Je rentrai chez maître Lefèvre par l'allée, et je montais à ma chambre pour faire un changement de toilette. Je demandai des nouvelles de M. Lefèvre. M. Lefèvre était revenu dans la nuit.

Je donnai mon gibier à la cuisinière, je rentrai dans l'étude, et je me glissai à ma place. Mes trois compagnons d'étude étaient chacun à la sienne. Je m'informai si M. Lefèvre avait fait quelque question à mon endroit.

M. Lefèvre avait demandé où j'étais; ces messieurs avaient répondu qu'ils l'ignoraient, et tout s'était borné là.

L'heure du dîner arriva. Nous nous mîmes à table; tout se passa comme d'habitude; seulement, après le dîner, comme je me levais pour me retirer:

— Monsieur Dumas, me dit M. Lefèvre, je voudrais causer un instant avec vous.

Je compris que l'orage approchait, et je résolus de tenir ferme.

— Volontiers, monsieur, répondis-je.

M. Lefèvre m'indiqua une chaise en face de son fauteuil, de l'autre côté de la cheminée. Je m'assis.

— Monsieur Dumas, dit-il, en grattant son pied droit avec sa main gauche, ce qui était son habitude

la plus chérie, monsieur Dumas, avez-vous quelques idées de mécanique ?

— Non, en théorie, monsieur ; oui, en pratique.

— Eh bien, cela suffira pour que vous compreniez ma démonstration.

— J'écoute, monsieur.

— Monsieur Dumas, pour qu'une machine, quelle qu'elle soit, fonctionne régulièrement, il faut qu'aucun de ses rouages ne s'arrête.

— C'est évident, monsieur.

— Eh bien, monsieur Dumas, je ne vous dis pas davantage ; je suis le mécanicien, vous êtes une des roues de la machine ; voilà deux jours que vous vous êtes arrêté, et voilà, par conséquent, deux jours que votre coopération individuelle manque au mouvement général.

Je me levai.

— Très-bien, monsieur, lui dis-je.

— Au reste, ajouta M. Lefèvre d'un ton un peu moins dogmatique, l'avertissement n'est que provisoire.

— Vous êtes trop bon, monsieur ; je le prends, moi, pour définitif.

— Oh ! alors, dit M. Lefèvre, c'est encore mieux.

Je saluai gracieusement M. Lefèvre, et je me retirai dans ma chambre.

C'était une grande résolution prise ; c'était un grand dessein arrêté ; désormais, mon avenir était à Paris, et j'étais décidé à tout faire au monde pour quitter la province.

Alexandre Dumas.

LA FUITE DE VARENNES.

Le roi et la reine, comme à l'ordinaire, admirent à leur coucher les personnes qui avaient l'habitude de leur faire leur cour à cette heure. Ils ne congédièrent pas leur domesticité plus tôt que les autres jours. Mais aussitôt qu'ils furent laissés seuls, ils s'habillèrent de nouveau. Ils revêtirent des costumes de voyage très-simples et conformes au rôle que chacun des fugitifs devait affecter. Ils se réunirent avec madame Élisabeth et leurs enfants dans la chambre de la reine, ils gagnèrent de là, par une communication secrète, l'appartement du duc de Villequier, et sortirent du palais par groupes séparés à un certain intervalle de temps les uns des autres, pour ne pas attirer l'attention des sentinelles des cours par un rassemblement de tant de personnes à la fois. À la faveur du mouvement de gens à pied ou en voiture qui sortaient à cette heure du château, après le coucher du roi, et que M. de Fersen avait eu soin, sans doute, de multiplier ce soir-là, ils parvinrent sans avoir été reconnus jusqu'au Carrousel. La reine donnait le bras à un des gardes du corps et menait madame Royale par la main. En traversant le Carrousel, elle rencontra M. de La Fayette, suivi d'un ou deux officiers de son état-major, qui entrait aux Tuileries pour s'assurer par lui-même que les mesures provoquées par les révélations de la journée étaient bien prises. Elle frissonna en reconnaissant l'homme qui représentait à

ses yeux l'insurrection et la captivité ; mais, en échappant à son regard, elle crut avoir échappé à la nation même. Madame Élisabeth, appuyée aussi sur le bras d'un des gardes, suivait à quelque distance. Le roi avait voulu sortir le dernier avec le dauphin, âgé de sept ans. Le comte de Fersen, déguisé en cocher, marchait un peu plus loin devant le roi et lui servait de guide. Le rendez-vous de la famille royale était sur le quai des Théatins, où deux voitures bourgeoises attendaient les voyageurs. Les femmes de la reine et la marquise de Tourzel les y avaient devancés.

Dans le trouble d'une fuite si hasardeuse et si compliquée, la reine et son guide traversèrent le Pont-Royal et s'enfoncèrent un instant dans la rue du Bac. S'apercevant de son erreur, l'inquiétude la saisit, elle revint précipitamment sur ses pas. Le roi et son fils, obligés de venir au même endroit par des rues détournées et par un autre pont, tardèrent une demi-heure. Ce fut un siècle pour sa femme et pour sa sœur. Enfin ils arrivèrent, ils se précipitèrent dans la première voiture ; le comte de Fersen monta sur le siège, saisit les rênes, et conduisit lui-même la famille royale jusqu'à Bondy, premier relais de poste entre Paris et Châlons. Là on trouva tout attelés, par les soins du comte, la berline construite pour le roi et un cabriolet de suite. Les deux femmes de la reine et un des gardes du corps déguisés montèrent dans le cabriolet ; le roi, la reine, le dauphin, madame Royale, madame Élisabeth, la marquise de Tourzel, dans la berline. Deux gardes du corps s'assirent, l'un devant, l'autre derrière. Le comte de Fersen baisa les mains du roi et de la reine, les confia à la Providence, et regagna Paris, d'où il partit la même nuit par une autre route

pour Bruxelles, afin de rejoindre la famille royale plus tard. À la même heure, Monsieur, frère du roi, comte de Provence, partit aussi du Palais du Luxembourg pour Bruxelles, où il arriva sans être reconnu.



Les voitures du roi roulaient sur la route de Châlons ; les relais de huit chevaux étaient commandés à toutes les postes, un moment d'avance. Cette quantité de chevaux, la grandeur et la forme remarquable de la berline, le nombre des voyageurs qui en occupaient l'intérieure, les gardes du corps, dont la livrée s'accordait mal avec leur noble physionomie et leur attitude militaire, cette figure bourbonienne de Louis XVI assis au fond, dans le coin de la voiture, et qui contrastait avec le rôle de valet de chambre qu'avait emprunté le roi, toutes ces circonstances étaient de nature à éveiller les soupçons sur la route et à compromettre le salut de la famille royale. Mais le passeport du ministre des affaires étrangères répondait à tout. Ce passeport était ainsi conçu : "De par le roi, mandons de laisser passer madame la baronne Korf se rendant à Francfort avec ses deux enfants, une femme, un valet de chambre, et trois domestiques ;" et plus bas : "Le ministre des affaires étrangères, Montmorin." Ce nom étranger, ce titre de baronne allemande, l'opulence proverbiale des banquiers de Francfort, tout avait été bien calculé par le comte de Fersen pour pallier ce que le cortège royal avait de trop suspect et de trop inusité. En effet, rien n'excita l'émotion publique, et rien ne ralentit la course jusqu'à Montmirail, petite ville entre Meaux et Châlons. Là, une réparation à faire à la berline sus-

pendit d'une heure le départ du roi. Ce retard d'une heure, pendant lequel la fuite du monarque pouvait être découverte aux Tuileries, et des courriers lancés sur sa trace, consterna les fugitifs. Cependant la voiture fut promptement réparée, et les voyageurs repartirent, sans se douter que cette heure perdue coûtait peut-être la liberté et la vie à quatre personnes sur cinq qui composaient la famille royale.

Ils étaient pleins de sécurité et de confiance. L'heureux succès de leur évasion du château, la ponctualité des relais jusque-là, la solitude des routes, l'inattention des villes et des villages qu'ils étaient obligés de traverser, tout leur soulageait le cœur. Ils entrèrent à Châlons sous ces heureux auspices. C'était la seule grande ville qu'ils eussent à traverser. Il était trois heures et demie de l'après-midi. Quelques oisifs se groupaient autour des voitures pendant qu'on changeait les chevaux. Le roi se montra un peu imprudemment à la portière, il fut reconnu du maître de poste. Mais ce brave homme sentit qu'il avait la vie de son souverain dans un regard ou dans un geste d'étonnement ; il refoula son émotion dans son âme ; il détourna l'attention de la foule, aida lui-même à atteler les chevaux à la voiture du roi, et pressa les postillons de partir. Le sang du roi ne tacha pas cet homme parmi tout ce peuple.

La voiture roula hors des portes de Châlons. Le roi, la reine, madame Élisabeth dirent à la fois : "Nous sommes sauvés !" En effet, après Châlons, le salut du roi n'appartenait plus au hasard, mais à la prudence et à la force. Le premier relais était à Pont-Sommeville. En vertu des dispositions de M. de Bouillé, M. de Choiseul et M. de Goguelas, à la

tête d'un détachement de cinquante hussards, devaient s'y trouver pour protéger le roi au besoin, et se replier derrière lui. Le roi se croyait sûr de trouver là des amis dévoués et armés ; il ne trouva personne. Le peuple semblait inquiet et agité; il rôdait en murmurant autour des voitures ; il examinait d'un regard soupçonneux les voyageurs. Néanmoins, personne n'osa s'opposer au départ, et le roi arriva à sept heures et demie du soir à Sainte-Menehould. Dans cette saison de l'année il faisait encore grand jour. Inquiet d'avoir passé deux des relais assignés sans y trouver les escortes convenues, le roi, par un mouvement naturel, mit la tête à la portière pour chercher dans la foule un regard d'intelligence ou un officier affidé qui lui révélât le motif de cette absence des détachements. Ce mouvement le perdit. Le fils du maître de poste, Drouet, reconnut le roi, qu'il n'avait jamais vu, à sa ressemblance avec l'effigie de Louis XVI sur les pièces de monnaie.

Néanmoins, comme les voitures étaient déjà attelées, les postillons à cheval, et la ville occupée par un détachement de dragons qui pouvait forcer le passage, ce jeune homme n'osa pas entreprendre d'arrêter seul les voitures dans cet endroit.



Le commandant du détachement de dragons, qui épiait en se promenant sur la place, avait reconnu également les voitures royales au signalement qu'on lui en avait remis. Il voulut faire monter la troupe à cheval, pour suivre le roi ; mais les gardes nationales de Sainte-Menehould, rapidement instruites de la ressemblance des voyageurs avec les portraits de la

famille royale, enveloppèrent la caserne, fermèrent la porte des écuries, et s'opposèrent au départ des dragons. Pendant ce mouvement rapide et instinctive du peuple, le fils du maître de poste sellait son meilleur cheval et partait à toute bride pour devancer à Varennes l'arrivée des voitures, dénoncer ses soupçons à la municipalité de cette ville, et provoquer les patriotes à l'arrestation du monarque. Pendant que cet homme galopait sur la route de Varennes, le roi, dont il portait la destinée, poursuivait, sans défiance, sa course vers cette même ville. Drouet était sûr de devancer le roi, car la route de Sainte-Menehould à Varennes décrit un angle considérable et va passer par Clermont, où se trouve un relais intermédiaire, tandis que le chemin direct, tracé seulement pour les piétons et les cavaliers, évite Clermont, aboutit directement à Varennes, et accourcit ainsi de quatre lieues la distance entre cette ville et Sainte-Menehould. Drouet donc avait des heures devant lui, et la perte courait plus vite que le salut. Cependant la mort courait aussi derrière Drouet et menaçait à son insu les jours de cet homme pendant que lui-même menaçait, à l'insu du roi, les jours de son souverain.

Un maréchal-des-logis des dragons enfermés dans la caserne de Sainte-Menehould avait seul trouvé moyen de monter à cheval et d'échapper à la surveillance du peuple. Instruit par son commandant du départ précipité de Drouet, et en soupçonnant le motif, il s'était élancé à sa poursuite sur la route de Varennes, sûr de l'atteindre et résolu de le tuer. Il le suivit en effet à vue, mais toujours à distance, pour ne pas exciter ses soupçons et pour l'approcher insensiblement et le joindre enfin dans un moment favorable et dans

un endroit isolé de la route. Drouet, qui s'était retourné plusieurs fois pour voir s'il n'était pas poursuivi, avait aperçu ce cavalier et compris ce manège; né dans le pays et en connaissant tous les sentiers, il se jette tout à coup hors de la route à travers champs, et, à la faveur d'un bois où il s'enfonce avec son cheval, il échappe à la vue du maréchal-des-logis et poursuit à toute bride sa course sur Varennes.

Arrivé à Clermont, le roi est reconnu par le comte Charles de Damas qui l'attendait à la tête de deux escadrons. Sans mettre obstacle au départ des voitures, la municipalité de Clermont, en proie à de vagues soupçons par le séjour prolongé des troupes, ordonne aux dragons de ne pas marcher. Ils obéissent au peuple. Le comte de Damas, abandonné de ses escadrons, trouve moyen de s'évader avec un sous-officier et trois dragons seulement, et galope vers Varennes à quelque distance du roi: trop faible ou trop tardif secours.

La famille royale, enfermée dans la berline et voyant que rien ne mettait obstacle à sa marche, ignorait ces sinistres incidents. Il était onze heures et demie du soir quand les voitures arrivèrent aux premières maisons de la petite ville de Varennes. Tout dormait ou semblait dormir, tout était désert et silencieux.



La petite ville de Varennes est formée de deux quartiers distincts, ville haute et ville basse, séparés par une rivière et un pont. M. de Goguelas avait placé le relais de l'autre côté du pont. La mesure en elle-même était prudente, puisqu'en cas d'émotion

populaire le changement des chevaux et le départ étaient plus faciles une fois le pont franchi ; mais il fallait que le roi en fût averti ; il ne l'était pas. Le roi et la reine, vivement agités, descendent eux-mêmes de voiture et errent une demi-heure dans les rues désertes de la ville haute, cherchant à découvrir le relais. Ils frappent aux portes des maisons où ils voient des lumières, ils interrogent ; on ne les comprend pas. Ils reviennent enfin découragés rejoindre les voitures que les postillons impatientés menacent de dételer et d'abandonner. À force d'instances, d'or et de promesses, ils décident ces hommes à remonter à cheval et à passer outre. Les voitures repartent. Les voyageurs se rassurent. La ville haute est traversée sans obstacle. Les maisons fermées reposent dans le calme le plus trompeur. Quelques hommes seulement veillent, et ces hommes sont cachés et silencieux.

Entre la ville haute et la ville basse s'élève une tour à l'entrée du pont qui les sépare. Cette tour pose sur une voûte massive, sombre et étroite, que les voitures sont obligées de franchir au pas et où le moindre obstacle peut entraver le passage. Les voitures sont à peine engagées dans l'obscurité de cette voûte que les chevaux, effrayés par une charette renversée et par des obstacles jetés devant leurs pas, s'arrêtent, et que cinq ou six hommes sortant de l'ombre, les armes à la main, s'élancent à la tête des chevaux, aux sièges et aux portières des voitures, et ordonnent aux voyageurs de descendre et de venir à la municipalité faire vérifier leurs passeports. L'homme qui commandait ainsi à son roi, c'était Drouet. À peine arrivé de Sainte-Menehould, il était allé arracher à leur

sommeil quelques jeunes patriotes de ses amis, et leur faire part de ses conjectures. Peu sûrs encore de la réalité de leurs soupçons, ou voulant réserver pour eux seuls la gloire d'arrêter le roi de France, ils n'avaient pas averti la municipalité, éveillé la ville, ni ameuté le peuple.

À cette apparition soudaine, à ces cris, à la lueur de ces sabres et de ces baïonnettes, les gardes du corps se lèvent de leurs sièges, portent la main sur leurs armes cachées, et demandent d'un coup d'œil les ordres du roi. Le roi leur défend d'employer la force pour lui ouvrir un passage. On retourne les chevaux et on ramène les voitures, escortées par Drouet et ses amis, devant la maison d'un épicier nommé Sausse. Là on fait descendre le roi et la famille pour examiner les passeports et constater la réalité des soupçons du peuple. Au même moment les affidés de Drouet se répandent en poussant des cris par toute la ville, frappent aux portes, montent au clocher, sonnent le tocsin. Les habitants, effrayés, s'éveillent ; les gardes nationaux de la ville et des campagnes voisines arrivent, un à un, à la porte de M. Sausse. En vain le roi commence par nier sa qualité ; ses traits, ceux de la reine le trahissent ; il se nomme alors au maire et aux officiers municipaux ; il prend les mains de M. Sausse: “ Oui, je suis votre roi, dit-il, et je confie mon sort et celui de ma femme, de ma sœur, de mes enfants à votre fidelité ! Nos vies, le sort de l'empire, la paix du royaume, le salut même de la constitution sont entre vos mains. Laissez-moi partir ; je ne vais pas vers l'étranger, je ne sors pas du royaume, je vais au milieu d'une partie de mon armée et dans une ville française recouvrer ma liberté réelle, et trai-

ter de là avec l'Assemblée, dominée comme moi par la terreur de la populace. Je ne vais pas détruire, je vais abriter et garantir la constitution ; si vous me retenez, c'en est fait d'elle, de moi, de la France, peut-être. Je vous conjure comme homme, comme mari, comme père, comme citoyen. Ouvrez-nous la route ! dans une heure nous sommes sauvés ! la France est sauvée avec nous !"

Ces hommes, attendris, hésitent et semblent vaincus. Le spectacle de leur roi suppliant qui presse leurs mains dans les siennes, de cette reine tour à tour majestueuse et agenouillée, qui s'efforce, ou par le désespoir ou par la prière, d'arracher de leur bouche le consentement au départ, les bouleverse. Ils céderaient s'ils n'écoutaient que leur âme, mais ils commencent à craindre pour eux-mêmes la responsabilité de leur indulgence. Le peuple leur demandera compte de son roi, la nation de son chef. L'égoïsme les endurcit. La femme de M. Sausse, que son mari consulte souvent du regard, et dans le cœur de laquelle la reine espère trouver plus d'accès, reste elle-même la plus insensible. Pendant que le roi harangue les officiers municipaux, la princesse, assise dans la boutique, montre ses enfants à madame Sausse : "Vous êtes mère, lui dit la reine; vous êtes femme ! le sort d'une femme et d'une mère est entre vos mains ! Songez à ce que je dois éprouver pour ces enfants, pour mon mari !

— Madame, répondit sèchement la femme de l'épicier, je voudrais vous être utile. Vous pensez au roi, moi je pense à monsieur Sausse. Une femme doit penser à son mari."

Tout espoir est détruit, puisqu'il n'y a plus de pitié

dans le cœur même des femmes. La reine, indignée et furieuse, se retire, avec madame Elisabeth et les enfants, dans deux petites chambres hautes de la maison de madame Sausse. Toutes ses passions, de femme, de mère, de reine, la colère, la terreur, le désespoir, se livrèrent un tel assaut dans son âme que ses cheveux, blonds la veille, furent blancs le lendemain.

***

La nuit s'était écoulée à Varennes pour le roi et pour le peuple dans les palpitations de l'espérance et de la terreur. Les captifs étaient loin de se désespérer encore. Ils ne doutaient pas que M. de Bouillé, averti sans doute par quelques-uns des officiers qu'il avait postés sur la route du roi, n'eût marché tout la nuit à leur secours. À chaque instant ils s'attendaient à le voir paraître, et le moindre mouvement du peuple, le moindre cliquetis d'armes dans les rues de Varennes leur semblaient l'annonce de son arrivée.

On pressait les préparatifs du départ, dans la crainte que les troupes de M. de Bouillé ne vinssent forcer la ville ou couper la route. Le roi retardait autant qu'il pouvait. Chaque minute gagnée lui donnait une chance de délivrance ; il les disputait une à une à ses gardiens. Au moment de monter en voiture, une des femmes de la reine feignit une indisposition grave et subite. La reine refusa de partir sans elle. Elle ne céda qu'aux menaces de la violence et aux cris du peuple impatient. Elle ne voulut pas qu'on portât les mains sur son fils. Elle le prit dans ses bras, monta en voiture, et le cortège royal, escorté de trois ou quatre mille gardes nationaux, se dirigea lentement vers Paris.

***

Le roi captif entrait dans Paris. C'était le 25 juin, à sept heures du soir. La foule s'épaississait sans cesse sur la route du roi. Les passions écrites sur tous les visages étaient contenues par leur violence même. L'indignation et le mépris y dominaient la colère. Le peuple était sinistre et non furieux. Des milliers de regards lançaient la mort dans les voitures ; aucune voix ne la proférait. La journée était brûlante, un soleil ardent dévorait cette berline où dix personnes étaient entassées. Des flots de poussière, soulevés par les pieds de deux ou trois cent mille spectateurs, étaient le seul voile qui dérobât, de temps en temps, l'humiliation du roi et de la reine à la joie du peuple. L'air manquait à la respiration des voyageurs. Le front des deux enfants ruisselait de sueur. La reine, tremblant pour eux, baissa précipitamment un store de la voiture, et, s'adressant à la foule pour l'attendrir: "Voyez, messieurs, dit-elle, dans quel état sont mes pauvres enfants ! nous étouffons !
— Nous t'étoufferons bien autrement," lui répondirent à demi-voix ces hommes féroces.

On plaça des troupes, à rangs épais, sur le boulevard, depuis la barrière de l'Étoile jusqu'aux Tuileries. La garde nationale bordait la haie. Les gardes suisses étaient aussi en bataille ; mais leurs drapeaux ne s'abaissaient plus devant leur maître. Aucun honneur militaire n'était rendu au chef suprême de l'armée. Les gardes nationaux, appuyés sur leurs armes, ne saluaient pas ; ils regardaient passer le cortège dans l'attitude de la force, de l'indifférence, et du mépris.

A. Lamartine.

DEUX LETTRES.

PREMIÈRE LETTRE.

Ne t'inquiète donc pas, chère sœur, me voilà arrivée à Paris sans accident ni fatigue. J'ai dormi quelques heures, j'ai déjeuné d'une tasse de café ; j'ai fait ma toilette, et dans un instant je vais prendre un fiacre et me présenter à Mme d'Arglade pour qu'elle me présente à Mme de Villemer. Je t'écrirai ce soir le résultat de la solennelle entrevue, mais je veux d'abord jeter ces trois mots à la poste pour que tu sois rassurée sur mon voyage et ma santé.

Prends courage avec moi, Camille, tout ira bien ; Dieu n'abandonne pas ceux qui comptent sur lui et qui font leur possible pour aider sa douce providence. Ce qu'il y a eu de plus douloureux pour moi dans ma résolution, ce sont tes larmes et celles des chers petits ; j'ai de la peine à retenir les miennes quand j'y pense ; mais il le faut absolument, vois-tu ! Je ne pouvais pas rester les bras croisés quand tu as quatre enfants à élever. Puisque j'ai du courage, de la santé, et aucun autre lien en ce monde que ma tendresse pour toi et pour ces pauvres anges, c'était à moi de partir et de chercher notre vie. J'en viendrai à bout, soisen sûre. Soutiens-moi au lieu de me regretter et de m'attendrir, voilà tout ce que je demande. Et sur ce, ma sœur chérie, je t'embrasse de toute mon âme, ainsi que nos enfants adorés. Ne les fais pas pleurer

en leur parlant de moi ; mais tâche cependant qu'ils ne m'oublient pas, cela me ferait bien de la peine.

DEUXIÈME LETTRE.

Victoire, grande victoire, ma bonne sœur ! me voilà revenue de chez notre grande dame, et succès inespéré, tu vas voir. Puisque j'ai encore une soirée de liberté, la dernière probablement, j'en vais profiter pour te raconter l'entrevue. Il me semblera que je cause encore avec toi au coin de ton feu, berçant Charlot d'une main et amusant Lilli de l'autre. Chers amours, que font-ils en ce moment ? Ils ne s'imaginent pas que je suis toute seule dans une triste chambre d'auberge, car, dans la crainte d'être importune à Mme d'Arglade, je suis descendue dans un petit hôtel ; mais je serai très bien chez la marquise, et cette soirée solitaire ne m'est pas mauvaise pour me recueillir et penser à vous autres sans distraction. J'ai très bien fait d'ailleurs de ne pas trop compter sur le gîte qui m'était offert, car Mme d'Arglade est absente, et j'ai dû bravement me présenter moi-même à Mme de Villemer.

Tu m'as recommandé de te faire son portrait : elle a soixante ans environ, mais elle est infirme et sort très-peu de son fauteuil ; cela et sa figure souffrante la font paraître plus âgée de quinze ans. Elle n'a jamais dû être ni belle ni bien faite ; mais sa physionomie est expressive et caractérisée. Elle est très brune ; ses yeux sont magnifiques. Elle a le nez droit et tombant trop sur la bouche, qui est laide et qu'on voit encore trop. Cette bouche est dédaigneuse à l'habitude ; cependant toute la figure s'éclaircit et s'humanise quand elle sourit, et elle sourit facilement.

Ma première impression s'est trouvée d'accord avec la dernière. Je crois cette dame très bonne par réflexion plutôt que par entraînement, et courageuse plutôt que gaie. Elle a de l'esprit et de l'instruction. Enfin elle ne diffère pas beaucoup du portrait que Mme d'Arglade nous avait fait d'elle.

Elle était seule quand on m'a introduite dans sa chambre. Elle m'a fait asseoir près d'elle avec assez de grâce, et voici le résumé de la conversation.

“Vous m'êtes beaucoup récommandée par Mme d'Arglade, que j'estime infiniment. Je sais que vous appartenez à une excellente famille, que vous avez des talents, un caractère honorable, et une vie sans tache. J'ai donc le plus grand désir que nous puissions nous entendre et nous convenir. Pour cela, il faut deux choses : l'une, c'est que mes offres vous paraissent satisfaisantes ; l'autre, que notre manière de voir ne soit pas trop opposée, car ce serait la source de contrariétés fréquentes. Traitons la première question. Je vous offre douze cents francs par an.

— On me l'a dit, madame, et j'ai accepté.

— On m'avait dit à moi que vous trouveriez peut-être cela insuffisant ?

— Il est vrai que c'est peu pour les besoins de ma situation ; mais madame est juge de la sienne propre, et puisque me voilà…

— Parlez franchement ; vous trouvez que ce n'est pas assez ?

— Je ne peux pas dire ce mot-là. C'est probablement plus que ne valent mes services.

— Je ne dis pas cela, moi, et vous, vous le dites par modestie ; mais vous craignez que cela ne suffise pas à votre entretien ? Soyez tranquille, je me charge de

tout ; vous ne dépenserez chez moi que la toilette, et je n'en exige aucune. Est-ce que vous l'aimez, la toilette ?

— Oui, madame, beaucoup ; mais je m'en abstiendrai, puisqu'à cet égard vous n'exigez rien."

La sincérité de ma réponse parut étonner la marquise. Peut-être n'aurais-je pas dû parler spontanément comme j'ai l'habitude de le faire. Elle fut un peu de temps avant de se reprendre. Enfin elle se mit à sourire et me dit : "Ah ça! pourquoi aimez-vous la toilette ? Vous êtes jeune, jolie, et pauvre ; vous n'avez ni le besoin ni le droit de vous attifer !

— J'en ai si peu le droit, répondis-je, que je suis simple comme vous voyez.

— C'est fort bien, mais vous souffrez de n'être pas plus élégante ?

— Non, madame, je n'en souffre pas du tout, puisqu'il faut que cela soit ainsi. Je vois que j'ai parlé sans réfléchir en vous disant que j'aimais la toilette, et que cela vous a donné une pauvre idée de ma raison. Je vous prie de n'y voir qu'un effet de ma sincérité. Vous m'avez questionnée sur mes goûts, et j'ai répondu comme si j'avais l'honneur d'être connue de vous ; c'est peut-être une inconvenance, je vous prie de me la pardonner.

— C'est-a-dire, reprit-elle, que si je vous connaissais je saurais que vous acceptez sans humeur et sans murmure les nécessités de votre position ?

— Oui, madame, c'est absolument cela.

— Eh bien ! votre inconvenance, si c'en est une, est loin de me déplaire. J'aime la sincérité par-dessus tout ; je l'aime peut-être plus que la raison, et je fais un appel à votre franchise entière. Qu'est-ce

qui vous a décidée à accepter de si minces honoraires pour venir tenir compagnie à une vieille femme infirme et peut-être fort ennuyeuse ?

— D'abord, madame, on m'a dit que vous aviez beaucoup d'esprit et de bonté, et je n'ai pas cru par conséquent devoir m'ennuyer près de vous ; ensuite, quand même j'aurais dû beaucoup souffrir, il était de mon devoir de tout accepter plutôt que de rester dans l'inaction. Mon père ne nous ayant pas laissé de fortune, ma sœur du moins était assez bien mariée, et je vivais avec elle sans scrupule ; mais son mari est mort dernièrement après une longue et cruelle maladie qui a absorbé toutes les économies du ménage. C'est donc à moi naturellement de soutenir ma sœur et ses quatre enfants.

— Avec douze cents francs ? s'écria la marquise. Non, cela ne se peut pas. Ah, mon Dieu ! Mme d'Arglade ne m'avait pas dit cela. Elle a sans doute craint la méfiance qu'inspire le malheur ; mais elle a eu bien tort en ce qui me concerne ; votre dévouement m'intéresse, et si nous nous convenons d'ailleurs je veux que vous vous ressentiez de mon estime. Fiez-vous à moi ; je ferai de mon mieux.

— Ah ! madame, lui répondis-je, que j'aie ou non le bonheur de vous convenir, laissez-moi vous remercier de ce bon mouvement de votre cœur ! Et je lui baisai la main avec vivacité, ce qu'elle ne trouva pas mauvais.

— Pourtant, reprit-elle après un autre silence, où elle semblait se défier de son inspiration, si vous étiez légère et un peu coquette ?

— Je ne suis ni l'une ni l'autre.

— J'espère que non. Pourtant vous êtes très-jolie.

On ne m'avait pas dit ça non plus, et je vous trouve même, à mesure que je vous regarde, remarquablement jolie. Cela m'inquiète un peu, je ne vous le cache pas.

— Pourquoi, madame ?

— Pourquoi ? Oui, vous avez raison. Les laides se croient belles, et au désir de plaire elles ajoutent le ridicule. Il vaut peut-être mieux que vous soyez capable de plaire... pourvu que vous n'en abusiez pas. Voyons, êtes-vous assez bonne fille et assez femme forte pour me raconter un peu votre existence passée ? Avez-vous eu quelque roman ? Oui, n'est-ce pas ? Il est impossible qu'il en soit autrement. Vous avez vingt-deux ou vingt-trois ans...

— J'en ai vingt-quatre, et je n'ai pas eu d'autre roman que celui que je vais vous raconter en deux mots. À dix-sept ans j'ai été recherchée en mariage par une personne qui me plaisait, et qui s'est retirée en apprenant que mon père avait laissé plus de dettes que de capital. J'ai eu beaucoup de chagrin, mais j'ai oublié cela, et j'ai juré de ne pas me marier.

— Ah ! c'est du dépit, cela, et non de l'oubli !

— Non, madame, c'est du raisonnement. N'ayant rien, mais sentant que j'étais quelque chose, je n'ai pas voulu faire un sot mariage, et, bien loin d'avoir du dépit, j'ai pardonné à celui qui m'avait abandonnée ; je lui ai pardonné surtout le jour où, voyant ma sœur et ses quatre enfants dans la misère, j'ai compris la douleur d'un père de famille qui meurt sans pouvoir rien laisser à ses orphelins.

— Et vous avez revu cet ingrat ?

— Non, jamais. Il est marié et je n'y pense plus.

— Et depuis vous n'avez pensé à aucun autre ?

— Non, madame.

— Comment avez-vous fait ?

— Je ne sais pas. Je crois que je n'ai pas eu le temps de penser à moi. Quand on est très pauvre, et que l'on ne veut pas se laisser aller à la misère, les journées sont bien remplies, allez !

— Mais on a dû cependant vous obséder beaucoup, jolie comme vous l'êtes?

— Non, madame, personne ne m'a obsédée. Je ne crois pas aux persécutions qui ne sont pas du tout encouragées.

— Je pense comme vous, et je suis contente de votre manière de répondre. Donc vous ne craignez rien pour vous-même dans l'avenir ?

— Je ne crains rien du tout.

— Et cette solitude de cœur ne vous rendra pas triste, maussade ?

— Je ne le prévois en aucune façon. Je suis naturellement gaie et j'ai conservé ma force au milieu des plus cruelles épreuves. Je n'ai aucun rêve d'amour dans ma tête, je ne suis pas romanesque. Si je venais à changer, j'en serais bien étonnée. Voilà, madame, tout ce que je peux vous dire de moi. Voulez-vous me prendre telle que je me donne avec assurance, puisqu'au bout de compte je ne peux me donner que pour ce que je me connais ?

— Oui, je vous prends pour ce que vous êtes, pour une excellente fille, pleine de franchise et de volonté. Reste à savoir si vous avez réellement les petits talents que je réclame.

— Que faut-il faire ?

— Causer d'abord, et sur ce point me voilà satisfaite. Et puis il faut lire et faire un peu de musique.

— Essayez-moi tout de suite; et si le peu dont je suis capable vous contente...

— Oui, oui, dit-elle, en me mettant un livre dans les mains, lisez. Je meurs d'envie d'être enchantée de vous."

Au bout d'une page elle me retira le livre en disant que c'était parfait. Restait la musique. Il y avait un piano dans la chambre. Elle me demanda si je savais lire à livre ouvert. Comme c'est à peu près tout ce que je sais, je pus la contenter encore sur ce point. Finalement elle me dit que, connaissant mon écriture et ma rédaction d'après des lettres de moi que lui avait montrées Mme d'Arglade, elle comptait que je serais un excellent secrétaire, et elle me congédia en me tendant la main et en me disant de très-bonnes paroles. Je lui ai demandé la journée de demain pour voir les quelques personnes que nous connaissons ici, et elle a donné des ordres pour que je fusse installée samedi.

Chère sœur, on vient de m'interrompre. Quelle douce surprise ! c'est un billet de Mme de Villemer, un billet de trois lignes que je te transcris :

"Permettez-moi, chère enfant, de vous envoyer un petit à compte pour les enfants de votre sœur et une petite robe pour vous. Puisque vous aimez la toilette, il faut bien compâtir aux faiblesses des gens qu'on aime ! Il est reglé et entendu que vous aurez cent cinquante francs par mois et que je me charge de vos chiffons."

Comme cela est bonne et maternel, n'est-ce pas? Je vois que j'aimerai cette femme-là de tout mon cœur, et que je ne l'avais pas assez bien jugée à première vue. Elle est plus spontanée que je ne pen-

sais. Le billet de cinq cents francs, je le mets dans cette lettre. Vite ! du bois dans la cave, des jupons de laine à Lilli qui en manque, et un poulet de temps en temps sur cette pauvre table. Un peu de vin pour toi, ton estomac est tout délabré, et il en faudra si peu pour le remettre ! Il faut aussi faire arranger la cheminée de la chambre, qui fume atrocement ; ce n'est pas supportable, cela peut fatiguer les yeux des enfants, et ceux de ma filleule sont si beaux !

Moi, j'ai honte de la robe qui m'est destinée, une robe de soie gris de perle magnifique. Ah ! que j'ai été sotte de dire que j'aimais à être bien mise ! Une robe de quarante francs eût suffi à mon ambition, et m'en voilà pour deux cents sur le corps pendant que ma pauvre sœur raccommode ses guenilles ! Je ne sais où me cacher ; mais ne crois pas au moins que je sois humiliée de recevoir un cadeau. Je m'acquitterai de ces bontés-là en conscience, mon cœur me le dit. Tu vois, Camille, tout me réussit, à moi, quand je m'en mêle ! Je tombe du premier coup sur une femme excellente, je gagne plus que je n'acceptais, et je suis accueillie et traitée comme un enfant que l'on veut adopter et gâter. Et quand je pense que tu me retiens depuis six mois en t'imposant un surcroît de privations, en t'arrachant les cheveux à l'idée que je veux travailler pour toi ! Bonne sœur, vous étiez donc une mauvaise mère. Est-ce que ces chers trésors d'enfants ne devaient pas passer avant tout et faire taire même notre amitié ? Ah ! j'ai eu bien peur d'échouer pourtant, je te le confesse aujourd'hui, quand j'ai emporté de la maison nos derniers louis pour payer mon voyage, au risque de revenir sans avoir plu à cette dame. Dieu s'en est mêlé, va, Ca-

mille ! Je l'ai prié ce matin de si grand cœur ! Je lui ai tant demandé de me rendre aimable, convenable, et persuasive !

À present je vais me coucher, car je tombe de fatigue. Je t'aime, petite sœur, tu sais, plus que tout au monde et beaucoup plus que moi. Ne me plains donc pas, je suis la plus heureuse fille qu'il y ait aujourd'hui, et pourtant je ne suis pas près de toi, je ne regarde pas dormir nos enfants ! Tu vois bien qu'il n'y a pas de vrai bonheur dans l'égoïsme, puisque, seule comme me voilà, séparée de tout ce que j'aime, le cœur me bat de joie à travers les larmes, et que je vais remercier Dieu à deux genoux avant de m'endormir.

George Sand.

CHARLOTTE CORDAY.

À cette époque (1793) vivait dans le Calvados une jeune fille, âgée de vingt-cinq ans, réunissant à une grande beauté un caractère ferme et indépendant. Elle se nommait Charlotte Corday d'Armans. Ses mœurs étaient pures, mais son esprit était actif et inquiet. Elle avait quitté la maison paternelle pour aller vivre avec plus de liberté chez une de ses amies à Caen. La jeune Corday s'était enflammée pour la cause de la révolution, comme beaucoup de femmes de son temps, et elle était enivrée de l'idée d'une république soumise aux lois et féconde en vertus. Les girondins lui paraissaient vouloir réaliser son rêve ; les montagnards semblaient seuls y apporter des obstacles ; et, à la nouvelle du 31 mai, elle résolut de venger ses orateurs. La guerre du Calvados commençait ; elle crut que la mort du chef des anarchistes, concourant avec l'insurrection des départements, assurerait la victoire de ces derniers ; elle résolut donc de faire un grand acte de dévouement, et de consacrer à sa patrie une vie dont un époux, des enfants, une famille, ne faisaient ni l'occupation ni le charme. Elle trompa son père, et lui écrivit que, les troubles de la France devenant tous les jours plus effrayants, elle allait chercher le calme et la sécurité en Angleterre. Tout en écrivant cela, elle s'acheminait vers Paris. Avant son départ elle voulait voir à Caen les députés, objet de son enthousiasme et de son

dévouement. Pour parvenir jusqu'à eux, elle imagina un prétexte, et demanda à Barbaroux une lettre de recommandation auprès du ministre de l'intérieur, ayant, disait-elle, des papiers à réclamer pour une amie. Barbaroux lui en donna une pour le député Duperret. Ses collègues, qui la virent comme lui, et comme lui l'entendirent exprimer sa haine contre les montagnards, et son enthousiasme pour une république pure et régulière, furent frappés de sa beauté et touché de ses sentiments. Tous ignoraient ses projets.

Arrivée à Paris, Charlotte Corday songea à choisir sa victime. Danton et Robespierre étaient assez célèbres dans la montagne pour mériter ses coups, mais Marat était celui qui avait paru le plus effrayant aux provinces, et qu'on regardait comme le chef des anarchistes. Elle voulait d'abord frapper Marat au milieu de ses amis, mais elle ne le pouvait plus, car Marat se trouvait dans un état qui l'empêchait de siéger à la convention. Une de ces maladies inflammatoires qui, dans les révolutions, terminent ces existences orageuses que ne termine pas l'échafaud, l'obligea à se retirer et à rentrer dans sa demeure. Là rien ne pouvait calmer sa dévorante activité ; il passait une partie de la journée dans son bain, entouré de plumes et de papier, écrivant sans cesse, rédigeant son journal, adressant des lettres à la convention, et se plaignant de ce qu'on ne leur donnait pas assez d'attention. C'était toujours la même vanité, la même fureur, et la même promptitude à devancer les craintes populaires.

Charlotte Corday, pour l'atteindre, était donc obligée d'aller le chercher chez lui. D'abord elle remit la lettre qu'elle avait pour Duperret, remplit sa com-

mission auprès du ministère de l'intérieur, et se prépara à consommer son projet. Elle demanda à un cocher de fiacre l'adresse de Marat, s'y rendit, et fut refusée. Alors elle lui écrivit, et lui dit qu'arrivée du Calvados elle avait d'importantes choses à lui apprendre. C'était assez pour obtenir son introduction. Le 13 juillet, en effet, elle se présenta à huit heures du soir. La gouvernante de Marat lui oppose quelques difficultés ; Marat, qui était dans son bain, entend Charlotte Corday et ordonne qu'on l'introduise. Restée seule avec Marat, elle rapporte ce qu'elle a vu à Caen, puis l'écoute, le considère avant de le frapper. Marat demande avec empressement le nom des députés présents à Caen ; elle les nomme, et lui, saisissant un crayon, se met à les écrire, en ajoutant : "C'est bien, ils iront tous à la guillotine.

— À la guillotine !" reprend la jeune Corday indignée ; alors elle tire un couteau de son sein, frappe Marat, et enfonce le fer jusqu'au cœur. "À moi ! s'écria-t-il, à moi !" Sa gouvernante s'élance à ce cri ; un commissionaire qui pliait des journaux accourt de son côté ; tous deux trouvent Marat plongé dans son sang, et la jeune Corday calme, sereine, immobile. Le commissionaire la renverse d'un coup de chaise, la gouvernante la foule aux pieds. Le tumulte attire du monde, et bientôt tout le quartier est en rumeur. La jeune Corday se relève, et brave avec dignité les outrages et les fureurs de ceux qui l'entourent. Des membres de la section, accourus à ce bruit, et frappés de sa beauté, de son courage, du calme avec lequel elle avoue son action, empêchent qu'on ne la déchire et la conduisent en prison, où elle continue à tout confesser avec la même assurance.

Charlotte Corday, conduite en présence du tribunal, conserve le même calme. On lui lit son acte d'accusation, après quoi l'on procède à l'audition des témoins ; Corday interrompt le premier témoin, et, ne lui laissant pas le temps de commencer sa déposition : "C'est moi, dit-elle, qui ai tué Marat.

— Qui vous a engagée à commettre cet assassinat ? lui demande le président.

— Ses crimes.

— Qu'entendez-vous par ses crimes ?

— Les malheurs dont il est cause depuis la Révolution.

— Qui sont ceux qui vous ont engagée à cette action ?

— Moi seule, reprend fièrement la jeune fille. Je l'avais résolu depuis longtemps, et je n'aurais jamais pris conseil des autres pour une pareille action ; j'ai voulu donner la paix à mon pays.

— Mais croyez-vous avoir tué tous les Marats ?

— Non, reprend tristement l'accusée, non."

Elle laisse ensuite achever les témoins, et après chaque déposition elle répète : "C'est vrai, le déposant a raison." Elle ne se défend que d'une chose, c'est de sa prétendue complicité avec les Girondins ; puis elle se rassied et écoute le reste de l'instruction avec une parfaite sérénité.

— Vous le voyez, dit pour toute défense son avocat, l'accusée avoue tout avec une inébranlable assurance. Ce calme et cette abnégation, sublimes sous un rapport, ne peuvent s'expliquer que par le fanatisme politique le plus exalté. C'est à vous de juger de quel poids cette considération morale doit être dans la balance de la justice.

Charlotte Corday est condamnée à la peine de mort. Son beau visage n'en paraît pas ému ; elle rentre dans sa prison avec le sourire sur les lèvres ; elle écrit à son père pour lui demander pardon d'avoir disposé de sa vie ; elle écrit à Barbaroux, auquel elle raconte son voyage et son action dans une lettre charmante, pleine de grace, d'esprit, et d'élévation ; elle lui dit que ses amis ne doivent pas la regretter, car une imagination vive, un cœur sensible, promettent une vie bien orageuse à ceux qui en sont doués. Elle termine par ces mots : "Quel triste peuple pour former une république ! il faut au moins fonder la paix ; le gouvernement viendra comme il pourra."

Le 15, Charlotte Corday subit son jugement, avec le calme qui ne l'avait pas quittée. Elle répondit par l'attitude la plus modeste et la plus digne aux outrages de la vile populace. Cependant, tous ne l'outrageaient pas ; beaucoup plaignaient cette fille si jeune, si belle, si désintéressée dans son action, et l'accompagnaient à l'échafaud d'un regard de pitié et d'admiration.

A. Thiers.

LA CANNE DE JONC.

La nuit du 27 juillet 1830 fut silencieuse et solennelle. Son souvenir est, pour moi, plus présent que celui de quelques tableaux plus terribles que la destinée m'a jetés sous les yeux. Le calme de la terre et de la mer devant l'ouragan n'a pas plus de majesté que n'en avait celui de Paris devant la révolution. Les boulevards étaient déserts. Je marchais seul, après minuit, dans toute leur longueur, regardant et écoutant avidement. Le ciel pur étendait sur le sol la blanche lueur de ses étoiles ; mais les maisons étaient éteintes, closes, et comme mortes. Tous les réverbères des rues étaient brisés. Quelques groupes d'ouvriers s'assemblaient encore près des arbres, écoutant un orateur mystérieux. Puis ils se séparaient en courant, et se jetaient dans des rues étroites et sombres. Alors rien ne remuait plus, et la ville semblait n'avoir que des habitants morts et des maisons pestiférées.

On rencontrait, de distance en distance, une masse sombre, inerte, que l'on ne reconnaissait qu'en la touchant ; c'était un bataillon de la Garde, debout, sans mouvement, sans voix. On passait impunément devant ces corps imposants et sombres, on tournait autour d'eux, on s'en allait, on revenait sans en recevoir une question, une injure, un mot. Ils étaient inoffensifs, sans colère, sans haine ; ils étaient résignés et ils attendaient.

Comme je m'approchais de l'un des bataillons les

plus nombreux, un officier s'avança vers moi, avec une extrême politesse, et me demanda si les flammes que l'on voyait au loin éclairer la porte Saint-Denis ne venaient point d'une incendie. Je lui dis qu'elles sortaient de quelques grands arbres que faisaient abattre et brûler des marchands, profitant du trouble pour détruire ces vieux ormes qui cachaient leurs boutiques. Alors, s'asseyant sur l'un des bancs de pierre du boulevard, il se mit à faire des lignes et des ronds sur le sable avec une canne de jonc. Ce fut à quoi je le reconnus, tandis qu'il me reconnaissait à mon visage. Comme je restais debout devant lui, il me serra la main et me pria de m'asseoir à son côté.

Le capitaine Renaud était un homme d'un sens droit et sévère, et d'un esprit très-cultivé, comme la Garde en renfermait beaucoup à cette époque. Son caractère et ses habitudes nous étaient fort connus. Une ancienne blessure à la jambe droite motivait cette habitude du capitaine de s'appuyer toujours sur cette canne de jonc, dont la pomme était assez singulière et attirait l'attention de tous ceux qui la voyaient pour la première fois. Il la gardait partout et presque toujours à la main. Il n'y avait nulle affectation dans cette habitude. Il était fort honoré dans la Garde. Sans ambition et ne voulant être que ce qu'il était, capitaine de grenadiers, il lisait toujours, ne parlait que le moins possible, et par monosyllabes. Très-grand, très-pale, et de visage mélancolique, il avait sur le front, entre les sourcils, une petite cicatrice assez profonde, qui souvent, de bleuâtre qu'elle était, devenait noire, et quelquefois donnait un air farouche à son visage habituellement froid et paisible.

Les soldats l'avaient en grande amitié ; et surtout

dans la campagne d'Espagne on avait remarqué la joie avec laquelle ils partaient quand les détachements étaient commandés par la *Canne-de-Jonc.* C'était bien véritablement la *Canne-de-Jonc* qui les commandait ; car le capitaine Renaud ne mettait jamais l'épée à la main, même lorsqu'il approchait assez l'ennemi pour courir le hasard de se prendre corps à corps avec lui.

— Il fait beau, me dit-il, en me montrant le ciel avec sa canne de jonc ; je ne sais quand je cesserai de voir tous les soirs les mêmes étoiles. N'importe, le temps est superbe ; les Parisiens dorment ou font semblant. Aucun de nous n'a mangé ni bu depuis vingt-quatre heures ; cela rend les idées très-nettes. Je me souviens qu'un jour, en allant en Espagne, vous m'avez demandé la cause de mon peu d'avancement ; je n'eus pas le temps de vous le conter ; mais ce soir je me sens la tentation de revenir sur ma vie que je repassais dans ma mémoire. Vous aimez les récits, je me rappelle, et, dans votre vie retirée, vous aimerez à vous souvenir de nous. Je ne vous dirai que quelques époques de mon histoire, et je ne ferai que suivre mon caprice. J'ai beaucoup vu et beaucoup lu, mais je crois bien que je ne saurais pas écrire. Ce n'est pas mon état, Dieu merci ! et je n'ai jamais essayé. Mais je sais vivre, et j'ai vécu comme j'en avais pris la résolution (dès que j'ai eu le courage de le prendre), et, en vérité, c'est quelque chose. Asseyons-nous.

Quand nous fûmes assis, notre vieux camarade prit la parole. Rien de ce qu'il m'a dit ne s'est effacé de ma mémoire, et je le répéterai presque mot pour mot.

*
* *

— Je n'étais encore que lieutenant de la Garde Impériale en 1814, quand je reçus au front cette blessure que vous voyez, et qui, ce soir, me fait souffrir plus qu'à l'ordinaire.

Ici le capitaine Renaud passa plusieurs fois sa main sur son front, et, comme il semblait vouloir se taire, je le pressai de poursuivre.

Il appuya sa tête sur la pomme de sa canne de jonc.

— Voilà qui est singulier, dit-il, je n'ai jamais raconté tout cela, et ce soir j'en ai envie. Bah ! n'importe ! j'aime à m'y laisser aller avec un ancien camarade. Ce sera pour vous un objet de réflexions sérieuses quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Il me semble que cela n'en est pas indigne. Vous me croirez bien faible ou bien fou ; mais c'est égal. Jusque l'événement, assez ordinaire pour d'autres, que je vais vous dire et dont je recule le récit malgré moi parcequ'il me fait mal, mon amour de la gloire des armes était devenu sage, grave, dévoué, et parfaitement pur, comme est le sentiment simple et unique du devoir ; mais, à dater de ce jour-là, d'autres idées vinrent assombrir encore ma vie.

C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bülow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction.

Nous devions attaquer Reims que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait les prisonniers. Les Russes

l'avaient surpris et tué dans la nuit et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel voulut reprendre sa revanche. Nous étions près d'Épernay. Le soir venait, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, et me dit :

— Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline ; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe ?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'Empereur pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouir un tour à Woronsow. À onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette. Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... Vous les tournerez du côté de Reims... À onze heures... onze heures et demie, la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu.

— Ça suffit, lui dis-je ; et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite je me promenai quelque temps avec mes sergents en attendant l'heure. À dix heures

et demi je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien. Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai lentement, et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignais que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis une geste qu'ils comprirent ; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne

se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre ; un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa.

Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Je le soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Était-ce là un ennemi ? m'écriai-je. Et je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches ; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient

par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le Colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis les pas et les armes.

— Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je ; qu'elle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh ! mon cher, que voulez-vous ? c'est le métier.

— C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris ; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte, et, quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs ; chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon. Mon sergent-major marchait devant les rangs, tenant sa liste à la main, et lisant à la lueur d'un bout de chandelle planté dans le canon de son fusil ; il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir.

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils, et je vis,

non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords ; il sentait ses derniers jours venus, et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement.

— Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard ?

À ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale, je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches, et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement ?

Je dis : Il est bien tard.

Il croisa les bras un moment sans répondre, puis:

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval, tenu à quelques pas. En ce moment notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval, et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement ; l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentaient la leçon terrible qu'il leur donnait ; moi j'y sentis de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me trouvai trop vengé et lui trop puni de ses fautes par un si grand abandon. Je me levai avec ef-

fort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite entre le plus obscure et le plus illustre des hommes de notre siècle.

On battit la charge, et, le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais quelques jours après Paris l'était par d'autres.

A. de Vigny.

LE SIEGE DE BERLIN.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V——, lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Étoile le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc-de-Triomphe :

— Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an soixante-dix, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante. C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire, vieil entêté de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon... Devinez pourquoi! Pour assister à la rentrée triomphale de nos troupes... Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé foudroyé.

Je trouvai l'ancien cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre. Debout, il devait être très-grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante... Près de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes.

La douleur de cette enfant me toucha. Fille et

petite-fille de soldat, elle avait son père à l'État-major de MacMahon, et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux; mais, au fond, je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère. Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur... Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reichshoffen arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier... Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes de sa paralysie; toujours est-il que ce soir-là, en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois:

— Vic...toi...re!

— Oui, colonel, grande victoire!...

Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer.

Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

— Mais il est sauvé! lui dis-je en lui prenant les mains.

La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée... Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait

en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse... Et cependant comment faire ?... Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre?... Mais alors il fallait mentir...

— Eh bien, je mentirai ! me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore. Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse; Bazaine sur Berlin, Frossard en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire ! Il savait tous les coups d'avance : Maintenant voilà où ils vont aller... Voilà ce qu'on va faire... et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très-fier.

Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux!... Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes :

— Docteur, nous avons pris Mayence," me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire

navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait:

— Ça marche! ça marche!... Dans huit jours nous entrerons à Berlin.

À ce moment-là les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours de Paris... Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province; mais, sitôt dehors, l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

Le premier jour de l'investissement, je montai chez eux—je me souviens—très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnait à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme jubilant et fier:

— Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège!

Je le regardai stupéfait:

— Comment, colonel, vous savez...?"

Sa petite-fille se tourna vers moi:

— Eh! oui, docteur... C'est la grande nouvelle... Le siège de Berlin est commencé.

Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si posé, si tranquille... Comment se serait-il douté de quelque chose! Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc-de-Triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Brave colonel! c'est cette

atmosphère de victoires et conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

À partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan, l'aide de camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son pére, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis ? Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaiement près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait, approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles. Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils: N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde... Et c'étaient des recommandations à n'en plus finir sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la

paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant:

— L'indemnité de guerre, et rien de plus... À quoi bon leur prendre des provinces ?... Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ?...

Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas!... C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple ; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes—le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues. Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— Comprends-tu cela, petite ? Nous mangions du cheval !

Je crois bien qu'elle le comprenait. Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose.... De jour en

jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse ; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides. Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre, il vit très-bien des gardes nationaux qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

— Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-la ? demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

— Mauvaise tenue ! mauvaise tenue !

Il n'en fut pas autre chose ; mais nous comprîmes que dorénavant il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

— C'est demain qu'ils entrent, me dit-elle.

La chambre du grand-père était-elle ouverte ? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement nous parlions des Prussiens, nous ; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux,

sur son balcon saluant les drapeaux troués et les aigles noires de poudre...

Pauvre père Jouve! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne; mais le lendemain, à l'heure même où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries, la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon. Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand lazaret, et personne pour aller au-devant de nos soldats.

Un moment il put croire qu'il s'était trompé...

Mais non! là-bas, derrière l'Arc de triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant... Puis, peu à peu, les aiguilles des casques brillèrent, les petits tambours d'Iéna se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile éclata la marche triomphale de Schubert.

Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible: Aux armes!... aux armes!... les Prussiens! Et les quatre uhlans de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide. Cette fois le colonel Jouve était bien mort.

A. Daudet.

TROISIÈME PARTIE.

POÉSIES.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain, pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.—
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
Eh bien ! dansez maintenant.

La Fontaine.

LE PETIT PIERRE.

Je suis le petit Pierre,
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau.
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin ;
Je n'emplis pas ma bourse,
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois, ni terre,
Ni chevaux, ni laquais,
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.
Je prends comme il arrive
L'ivraie et le bon grain.
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain.

Contre un bel édifice
J'ai placé mon comptoir ;
Là, sans parler au suisse,
On peut toujours me voir.
Pour n'oublier personne
Je me lève matin,
Et la journée est bonne,
Quand je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise, mon parrain,
On est toujours à l'aise
Lorsque l'on n'a pas faim.

Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin ;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain.

B. DE PERTHES.

NÉRA.

(Le paysan à sa vache égarée.)

AH ! ah ! de la montagne
Reviens, Néra, reviens !
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître ?
Ah ! ah !
Néra.

Reviens, reviens ; c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix.
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle ?
Ah ! ah !
Néra.

Dis-moi si dans la crèche,
Où tu léchais ma main,
Tu manquais de l'herbe fraîche
Quand je manquais de pain ?

Nous n'en avions qu'à peine,
Néra,
Et ta crèche était pleine !
Ah ! ah !
Néra.

Ingrate ! quand la fièvre
Glaçait mes doigts raidis,
Ôtant mon poil de chèvre
Sur vous je l'étendis.
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne ?
Ah ! ah !
Néra.

Adieu ! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous ;
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous.
Allez ! mon cœur se brise
Néra !...
Pourtant, Dieu te conduise !
Ah ! ah !
Néra !

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal ;
Sur nos monts crains l'orage ;
Crains l'ombre dans le val.
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra !
Nous mourrons de ta perte,
Ah ! ah !
Néra !

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne, peut-être,
Tu reviendras heurter ;
Si la famille est morte,
    Néra,
Qui t'ouvrira la porte ?
    Ah ! ah !
    Néra !

CASIMIR DELAVIGNE.

ROMANCE.

PARTANT pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Venait prier Marie
De bénir ses exploits.
Faites, reine immortelle,
Lui dit-il en partant,
Que j'aime la plus belle,
Et sois le plus vaillant.

Il trace sur la pierre
Le serment de l'honneur,
Et va suivre à la guerre
Le comte, son seigneur.
Au noble vœu fidèle,
Il dit, en combattant :
Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant !

Je te dois la victoire,
Dunois, dit le seigneur;
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur.
De ma fille Isabelle
Sois époux à l'instant,
Car elle est la plus belle,
Et toi le plus vaillant.

À l'autel de Marie
Ils contractent tous deux
Cette union chérie
Qui seule rend heureux.
Chacun dans la chapelle
Disait, en les voyant :
Amour à la plus belle !
Honneur au plus vaillant !

La Reine Hortense.

CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre ;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
  Soldats français, chantons Roland,
  L'honneur de la chevalerie,
  Et répétons en combattant
  Ces mots sacrés : gloire et patrie.

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leur nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis ;
Que pour eux seuls soient les alarmes ;
Qu'ils tremblent ! tous seront punis !
Roland a demandé ses armes.
  Soldats français, etc.

L'honneur est d'imiter Roland ;
L'honneur est près de sa bannière ;
Suivez son panache éclatant ;
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son déstin ;
Des ennemis que fait le nombre ?
Roland combat ; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
  Soldats français, etc.

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire ;
Le héros cherche les périls ;
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière.
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
  Soldats français, etc.

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi ! Roland combat encore ?
Il combat ! ô terreur soudaine !

J'ai vu tomber ce fier vainqueur ;
Le sang a baigné son armure :
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :
Soldats français ! chantez Roland !
Son destin est digne d'envie ;
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie.

Alex. Duval.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous la chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple toujours le révère,
Oui, le révère.
— Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi des rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça ;
Je venais d'entrer en ménage.
À pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.

Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
À Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour ;
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortège.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.
Son sourire était bien doux ,
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre ; bon Dieu ! c'était lui !
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits.
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ces malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encore, grand'mère !
Vous l'avez encore !

Le voici ! Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte ;
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère !
— Dieu vous bénira, grand'mère !
Dieu vous bénira !

P. J. de Béranger.

LA SOURCE.

Tout près du lac filtre une source,
  Entre deux pierres, dans un coin ;
Allègrement l'eau prend sa course,
  Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !
  Sous la terre il faisait si noir !
Maintenant ma rive verdoie,
  Le ciel se mire à mon miroir.

À ma coupe l'oiseau s'abreuve ;
  Qui sait ? — Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
  Baignant vallons, rochers, et tours.

Je broderai de mon écume
  Ponts de pierre, quais de granit,
Emportant le steamer qui fume
  À l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,
  Formant cent projets d'avenir ;
Comme l'eau qui bout dans un vase,
  Son flot ne peut se contenir ;

Mais le berceau touche à la tombe ;
  Le géant futur meurt petit ;
Née à peine, la source tombe
  Dans le grand lac qui l'engloutit !

T. Gautier.

CHANSON.

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais, pour un empire,
Vous la nommer.

Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde,
Comme les blés.

Je fais ce que sa fantaisie
Veut m'ordonner,
Et je puis, s'il lui faut ma vie,
La lui donner.

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir,
J'en porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir.

Mais j'aime trop pour que je die
Qui j'ose aimer,
Et je veux mourir pour ma mie
Sans la nommer.

A. de Musset.

NAPOLEON.

TOUJOURS lui ! lui partout ; — ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur !
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides ;
Là, massacrant le peuple au nom des regicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant un étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent des flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu
même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit du camp passe au cercueil !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, halétante, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande om-
bre,
Toujours Napoléon, éblouissant ou sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.

V. Hugo.

NOTES.

References are to Whitney's Brief French Grammar (B.G.) and to Whitney's Practical French Grammar (P.G.). All references to the latter as far as p. 200 apply also to Whitney's Practical French.

LES TROIS PETITES POULES.

1. 1. **il y avait** *there were:* B.G. 225*a*; P.G. p. 140 (4). 7. **fut faite** *was done:* B.G. 211*b*; P.G. p. 131 (1*b*). 8. **je . . . voir** *I am going to go and see:* B.G. 228, 1*b*; P.G. p. 129 (9*c*), p. 318 (176*e*). 9. **la tête** *her head:* B.G. 81; P.G. p. 73 (5*a*). 10. **en s'ecriant** *crying out:* B.G. 190*a*; P.G. p. 333 (190). 11. **pour en sortir** *to come out* (*of it*), *leave it;* B.G. 143 *a, c*; P.G. p. 109 (5 *a, c*).

2. 1. **s'en . . . chemins** *went off all alone by the roads, along the roads.* **Toute seule**: the adverb **tout**, when used before a feminine adjective beginning with a consonant, is made to agree with the adjective it qualifies; P.G. p. 260 (116*c*). 4. **Qu'as . . . désoler** *what is the matter that you are grieving, why do you grieve?* B.G. 196*b*; P.G. p. 70 (6*b*). 27. **compère le loup** *daddy wolf:* the article is used after a title of politeness before a name or title: thus, **monsieur le marquis** *the marquis* or *marquis,* **madame la princesse** *the princess,* **monsieur le docteur,** *the doctor;* P.G. p. 227 (43). 29. **t'en donner** *give you some* (*milk*): B.G. 145; P.G. p. 110 (7).

3. 20. **qu'est . . . mis** *what have you put?* B.G. 166; P.G. p. 119 (7). 22. **je . . . double** *I'll eat you twice as much.* 23. **il . . . mourir** *he ended by dying:* B.G. 282; P.G. p. 154 (5*a*), p. 331 (187*b*). 26. **mon tour de France**: it was formerly the custom for every French artisan to wander over the country working as a journeyman, thus learning his trade and seeing the world; this was called making one's tour of France.

4. 1. **je . . . trouver** *I have just found:* B.G. 228, 13*b*; P.G. p. 146 (11*b*). 18. **les voilà partis** *they are off, off they*

started: B.G. **233**; P.G. p. 341 (**200**). 23. **il y a . . . ouvrage** *I have had no work for a long time:* B.G. **225***c*; P.G. p. 141 (4*c*). 30. **planche au pain** *bread-shelf:* B.G. **94**; P.G. p. 221 (**36**).

5. 6. **lui . . . un œil** *put out one of his eyes:* B.G. **150***a*; P.G. p. 251 (**88***b*). 19. **ils . . . pierre** *they finished him with blows of stone, by throwing stones at him.*

LES DEUX SOLDATS.

6. 1. **il était** *there were:* B.G. **225** *a, d*; P.G. p. 141 (4 *a, d*). 3. **au pays** *to their own country.* 10. **à qui . . . yeux** *as to which shall let his eyes be put out:* see note to p. **5**, 6. 17. **tout ce . . . bon** *everything good there was:* B.G. **100**; P.G. p. 218 (**34***d*). 27. **de côté et d'autre** *from place to place.*

7. 9. **moi aussi**: B.G. **141***c*; P.G. p. 245 (**74**). 16. **que chacun dise** *let every one tell:* the third persons of the present subjunctive are often used as imperatives: P.G. p. 284 (**141**). 19. **dont** *whose:* B.G. **172**; P.G. p. 123 (7). 29. **l'on**: B.G. **178***a*; P.G. p. 127 (4*a*).

8. 9. **il n'avait . . . liberté** *he had only to cause the liberty-pole to be pulled up:* B.G. **228**, 6*b*; P.G. p. 151 (9*b*). 12. **autant . . . fallait** *as much as it needed (of it):* B.G. **228**, 7*b*; P.G. p. 142 (7*b*). 19. **on en . . . princesse** *they made the princess drink of it:* B.G. **261***a*; P.G. p. 295 (**158***b*). 22. **sois**: B.G. **272***a*; P.G. p. 157 (1*a*), p. 280 (**137***b*). 31. **n'étiez . . . autrefois** *were there not two of you begging formerly?*

9. 5. **toujours . . . plaindre** *he was always complaining:* P.G. p. 314 (**174***c*).

LE LIÈVRE ET LE HÉRISSON.

11. 4. **Il faut . . . vraie** *it must be true:* B.G. **228**, 7*a*; P.G. 141 (7*a*). 7. **c'était** *it was:* B.G. **156**; P.G. p. 112 (2*b*). 16. **regardait . . . temps** *was watching the time pass.* 18. **ne chante**: B.G. **244***d*; P.G. p. 311 (**170***c*).

12. 2. **toute**: see note to p. **2**, 1. 19. **je m'en flatte** *I flatter myself [they are] so:* B.G. 143*c*; P.G. p. 109 (5*c*). 20. **c'est . . . voir** *that is what must be seen, that remains to be seen.* 24. **je le . . . envie** *I am quite willing if you want to so much:* note use of **le** and **en**, both necessary in French and untranslatable in English: B.G. **140***e*, **143***c*; P.G. p. 109 (5), p. 246 (**82***a*, **85***a*).

13. 7. **qu'y a-t-il** *what is the matter, what is there?* 17. **partons** *let us go:* first person plural imperative.

14. 10. **le diable . . . quelque chose** *the devil has something to do with it.* 25. **ne put**: B.G. **243***a*; P.G. p. 306 (**166***a*).

15. 4. **si . . . être** *however important he thinks himself to be.* 9. **soit**: B.G. **270**; P.G. p. 275 (**134**). **hérisonne**: B.G. **82***b*; P.G. p. 230 (**50***b*).

LES TROIS CHEVEUX D'OR DU DIABLE.

16. 4. **sans . . . reconnût** *without any one's recognizing him:* B.G. **272** *a, b*; P.G. p. 159 (**5***b*). 6. **qu'il . . . enfant** *that a child has just been born:* B.G. **224**; P.G. p. 140 (**3**); see note to p. **4**, 1. 7. **tout . . . réussirait** *that he would succeed in everything he undertook.* 12. **vous . . . gens** *you are poor people:* B.G. **99**; P.G. p. 220 (**35**).

17. 4. **de leur mieux** *as well as they could.* 22. **trouvât**: see note to p. **16**, 4. 25. **le soir** *at evening:* P.G. p. 215 (**28***b*).

18. 17. **on lui fît épouser** *they should make him marry:* B.G. **270***a*; P.G. p. 275 (**134***a*); see also note to p. **8**, 19.

19. 3. **changée**: B.G. **191***a*; P.G. p. 58 (**5***b*).

20. 1. **qu'il . . . passer** *which the question was to cross, which he must cross.* 19. **en fourmi** *into an ant.* 21. **voilà . . . bien** *that goes well.*

21. 1. **du nouveau** *something new:* B.G. 113; P.G. p. 235 (**59**). 3. **sans rien trouver** *without finding anything:* B.G. **251**; P.G. p. 344 (**210**). 5. **tu crois toujours sentir** *you always think you smell:* B.G. **283***c*; P.G. p. 317 (**176***c*).

22. 17. **comme l'hotesse . . . et qu'elle avait . . .** *as the housekeeper . . . and as she had . . .:* B.G. **257***a*; P.G. p. 346 (**221***b*). 33. **il . . . passer** *he caused himself to cross, had himself transferred.*

23. 4. **ville à l'arbre stérile** *the city of the sterile tree:* see note to p. **4**, 30. 21. **à toi** *thine:* B.G. **197**; P.G. p. 299 (**161***e*).

LA BELLE ET LA BÊTE.

25. **La belle** *the beauty:* see note to p. **21**, 1.

26. 13. **d'apprêter à dîner** *make ready for dinner.* 19. **vivait** *had been living:* B.G. **264***b*; P.G. p. 265 (**119***c*). 23. **failla tourner** *almost turned:* B.G. **228**, 5; P.G. p. 318 (**176***f*).

29. 20. **en peu d'heures** *in a few hours.* 29. **que ne demandait-elle** *why did she not ask for:* B.G. **243***b*; P.G. p. 306 (6*b*).

30. 14. **on . . . dire** *it was useless to talk, in spite of all they could say:* P.G. p. 318 (**176***f*).

31. 4. **elle lui . . . oui** *she told him trembling yes;* P.G. p. 341 (**200***a*). 8. **Adieu, la Belle; adieu, la Bête** *good-bye, Beauty; good-bye, Beast:* in familiar language the article is often used before a noun in address: P.G. p. 228 (**48***c*).

32. 11. **je ne . . . que de** *I wish for nothing but to:* B.G. **244***c*; P.G. p. 307 (**167** *d, e*).

33. 4. **quand on . . . esprit** *when one thinks that one has no wit:* see note to p. **21**, 5. 11. **j'ai . . . bon** *I have a good heart:* P.G. p. 227 (**44**). 27. **c'est . . . soit** *it is a great pity that he should be:* B.G. **269**; P.G. p. 274 (**133**).

34. 3. **s'il était etc.** *if it would soon be;* **si** *if* is in French almost always followed by the present or imperfect indicative: P.G. p. 157 (1*b*). 14. **il le faut bien** *it must be so, I must do so:* see note to p. **12**, 24. 27. **que de** *than to:* P.G. p. 317 (**176***b*).

35. 24. **de ce qu'elle** *because she.* 31. **firent tant des affligées** *acted as if so much afflicted at her departure.*

37. 14. **à peine . . . qu'elle** *hardly had . . . when she:* B.G. 257*b*; P.G. p. 347 (**221***c*). 30. **pour vous . . . caractère** *to let yourself be moved by the goodness of my character.* 32. **que je vous ai** *which I have toward you, which I am under to you.*

LE PETIT MARQUIS.

39. 2. **je n'avais . . . mère** *I had no mother:* after a negative verb a noun not properly admitting a partitive sense is often put in a partitive form: P.G. p. 220 (**35***b*). 4. **bonne de confiance** *a confidential* or *trusted servant:* P.G. p. 217 (**30***c*).

40. 3. **à plaindre** *to be pitied:* B.G. **279***a*; P.G. p. 314 (174*c*). 5. **il est vrai**: B.G. **156***c*; P.G. p. 112 (2*b*).

41. 21. **changé de sort** *changed fortune* or *places:* B.G. **262**; P.G. p. 302 (**162***f*).

42. 4. **toi tu** *thou* or *you* emphatic : B.G. **141***c* ; P.G. p. 244 (74). 14. **je ne . . . plus** *I do not believe either :* B.G. **246***c* ; P.G. p. 308 (**169***c*). **soit** : B.G. **270***c* ; P.G. p. 275 (**134***c*). 21. **Il . . . triste** *he has good reason to be sad :* B.G. **171***a* ; P.G. p. 123 (**6***a*). 22. **tout enfant déjà** *already as a mere child.* 26. **quoique . . . d'autre** *though she had no other:* see note to p. 39, 2. 31. *How much time is there from that, how long ago was that?*

43. 5. **on peut m'en croire** *one may believe me* (*about it*). 12. **c'étaient . . . maîtres** *they were very good masters :* B.G. **156***b* ; P.G. p. 64 (*b*). 14. **rien de moins** *nothing less :* B.G. **100** ; P.G. p. 218 (**34***d*). 15. **au temps où nous vivions** *at the time in which we lived :* B.G. **173** ; P.G. p. 123 (8). In 1793 the French Revolution was at its height, and the lives of all, especially of the nobles, were in constant danger. 26. **il avait . . . mère** *he had seen his mother weep :* P.G. p. 317 (**176***d*). 33. **ne faisait qu'en rire** *only laughed at it :* B.G. **244***b* ; P.G. p. 307 (**167***d*).

44. 9. **ce qui en était**, literally *what there was of it :* i.e. *what it was all about.* 10. **l'armée vendéenne** *the army of Vendée,* a French province which remained loyal to the king, and fought against the Revolution. 30. **à l'air** *from the look.*

45. 25. **qu'elle emmène** : see note to p. 7, 16. 33. **la chambre** etc. *the most retired room :* B.G. **119***b* ; P.G. p. 55 (**5***b*).

46. 1. **l'un** *one ;* the l' is only for euphony : P.G. p. 228 (**48***b*). 2. **s'il venait des étrangers** : see note to p. **16**, 6. 3. **je devais rester** *I was to remain :* B.G. **228**, 3*b* ; P.G. p. 124 (**12***f*). 9. **aux paysans** : see note to p. **8**, 19. 15. **eux aussi** *they too :* B.G. **141***b* ; P.G. p. 108 (**3***g*). 20. **s'était . . . rôle** *had adapted himself to his part.* 23. **se laisser tutoyer** *let himself be called thou :* the "thou" was never used by a social inferior to a superior, B.G. **132***a*. 26. **commandât, fît** : see note to p. **11**, 4 ; also to **46**, 8. 31. **personne de suspecte** *any suspicious person :* see note to p. **43**, 14.

48. 5. **Dieu le veuille** *God grant it!* B.G. **268***a* ; P.G. p. 272 (**131***b*). 25. **bien . . . nuit** *far into the night.*

49. 12. **puisses-tu** *may you :* see note to p. **48**, 5. 32. **ce n'est . . . soit** *it is not that it is* or *not that it is worth while.*

50. 3. **de quoi retenir** *wherewith to keep:* see note to p. **42**, 21. 24. **nouveaux venus** *new-comers:* P.G. p. 234 (**56***d*). 31. **à ma faim** *to my hunger, my fill.*

LA VACHE DU PRINCE.

53. 4. **vieux musicien** *an old musician:* B.G. **82***a*; P.G. p. 229 (**50***a*). 20. **quel . . . faire** *what present should I make her?* B.G. **283***d*; P.G. p. 318 (**176***g*). 24. **Roussette:** name of Mère Barberin's former cow. 27. **j'achetais** *I bought:* the imperfect is used here as if what he is hoping for had already happened.

54. 25. **ne mangeant presque pas** *hardly eating at all* or *eating almost nothing.* 31. **que non** *not:* see note to p. **31**, 4.

56. 3. **que . . . eue** *which a cow has ever had:* B.G. **247***c*, **271***b*; P.G. p. 311 (**170***c*), p. 278 (**135***b*). 26. **qui . . . tours** *who knows how to do tricks:* B.G. **271***a*; P.G. p. 278 (**135***a*). 27. **c'en . . . qui** *it is one* (*of them,* i.e. *cows*) *which.*

57. 3. **pourquoi diable** *why the devil:* a very usual expression in French, not by any means an oath.

58. 32. **tournant par derrière** *going round behind.*

59. 3. **va pour** *let it go at.*

60. 7. **jamais . . . bon** *never had we drunk any so good:* B.G. **145***a*; P.G. p. 110 (*7a*).

61. 1. **à . . . langue** *with great blows of her tongue, in great mouthfuls.* 6. *just a little bit.*

62. 24. **je . . . faire** *I let it be done:* see note to p. **43**, 26. 29. **ce fut à moi de** *it was for me* or *my part to:* P.G. p. 314 (**173***b*).

64. 4. **M. le juge de Paix:** see note to p. **2**, 27.

65. 1. **comme . . . fait** *as I had done:* B.G. **228**, **6***c*; P.G. p. 151 (*9c*). 4. **se trouvait** *would be:* P.G. p. 265 (**119***b*). 7. **puisque . . . et que** *since . . . and since:* see note to p. **22**, 17. 21. **sou à sou** *sou by sou:* B.G. 94*a*; P.G. p. 221 (**37***c*). 25. **il . . . rien** *nothing of the kind happened.*

66. 2. **lui donner à manger** *give her to eat, feed her:* B.G. **279***a*; P.G. p. 324 (**182***c*). 22. **que . . . imaginé** *than I*

had imagined: see notes to p. **11**, 18, p. **12**, 24. 25. **en voilà une chance** *there's a piece of luck!*

67. 9. **Bon . . . enfants** *good-by, children:* see note to p. **31**, 8.

69. 18. **il . . . craindre** *it was not to be feared:* see note to p. **40**, 2.

70. 17. **pattes de devant** *fore-paws:* see note to p. **39**, 4. 29. **contre tous** *against every one.*

71. 4. **étable à vache**: see note to p. **4**, 30. 14. **n'y tenant plus** *not holding out any longer, unable to contain ourselves.* 17. **c'était . . . installation** *the installation . . . was so improbable a thing:* B.G. **259***a*; P.G. p. 288 (**147***b*).

72. 6. **ah ça** *oh, so! oh then!*

LES DEUX DEVISES.

75. 23. **avant monsieur** *before the gentleman.* 25. **premiers arrivés** *the first arrivals, the first comers:* see note to p. **50**, 24.

76. 30. **nullement**: B.G. **244***d*; P.G. p. 307 (**167***f*).

77. 2. **avoir . . . voyages** *to be little in the habit of travelling.* 24. **le temps . . . dîner** *the time which Mulzen had spent in dining.*

79. 1. **soleil de Provence**: see note to p. **39**, 4. Provence is one of the southernmost provinces of France.

80. 10. **tous quatre . . . drôles** *all four seem to be bad enough fellows, rascals.*

81. 23. **il . . . procès** *he looks for nothing but war and lawsuits,* i.e. *he is very quarrelsome.* 24. **un homme à fuir** *a man to be shunned:* B.G. **279***a*; P.G. p. 329 (**185***b*).

85. 4. **quel que soit** *whatever may be:* B.G. **177**; P.G. p. 256 (**104**). 16. **quoi qu'il puisse**: see note to line 4.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

86. 1. **la Lorraine et la Champagne**: two provinces of France. B.G. **103**; P.G. p. 43 (2). 14. **plus jeune de** *younger by.* 15. **que de fois** *how many times:* B.G. **163***c*; P.G. p. 118 (4*c*).

87. 1. **les Vosges**: a chain of mountains. 26. **ce que . . . guerre** *what war is:* see note to p. **71**, 17.

88. 5. **roi de France**: at this time there were two claimants to the throne of France, Charles VII., and Henry VI., King of England, who was the son of a French princess. The war had raged in France for many years when Jeanne came to the aid of Charles. 30. **le plus difficile** *the most difficult thing:* see note to p. **21**, 1.

89. 9. **avec . . . paysanne** *with her coarse red peasant clothes:* see note to p. **39**, 4. 16. **dans l'admiration** *filled with admiration.*

90. 3. **Charles VII.** (**Charles Sept**): B.G. **128***b*; P.G. p. 80 (3*b*). 22. **il en advint** *it happened* (*about it*). 27. **sans y croire** *without believing in her:* B.G. **143***c*; P.G. p. 109 (5*c*). 30. Orléans was besieged by the English under Talbot, and defended by the French under Dunois.

91. 9. The fleur-de-lis is the emblem of the royal family of France.

92. 10. **Les siens** *his men.* 31. **et n'en . . . facile** *and was none the less easy.*

94. 31. **y songea** *thought of them:* see note to p. **90**, 27.

95. 3. **le 9 juillet** *the ninth of July:* B.G. **128***a*; P.G. p. 80 (3*a*). 16. **sa fin prochaine** *her approaching end:* Jeanne was taken by the English and burnt as a sorceress in the city of Rouen in 1431.

AU COUVENT.

96. 1. **en entrant au couvent** *on entering the convent.* In France girls of good family are very generally educated in convents. 6. **la D****: a very unpopular teacher: P.G. p. 226 (**42***d*). 6. **je mis . . . oreille** *I put my cap on my ear,* i.e. *I assumed an attitude of defiance.* 20. **Dupin**: the maiden name of George Sand was Aurore Dupin, her married name Dudevant. George Sand is simply a nom de plume.

97. 4. **les sages . . . tâtée** *the wise* or *discreet girls had felt me, sounded me.* 11. **c'était à elle de**: see note to p. **62**, 29. 12. **plus ancienne** *older* (*pupil*). 19. **une tape . . . bœuf** *a blow fit to kill an ox*: see note to p. **81**, 24. 26. **C'est bien malin** *that is very sly.* 28. **la mère Alippe**: **mère** was the title usually given to the older nuns, the younger being called **sœur.**

99. 1. *Shame!* In this convent most of the nuns were English women. 16. **pour en venir là** *to go so far.*

100. 6. **s'entendaient . . . désordre** *agreed* or *coöperated in giving rise to this slight disorder.* 30. **qui se transmettait** *which had been handed down:* see note to p. **26**, 19.

101. 15. **les sœurs converses** : the lay-sisters performed all the menial duties of the convent, the cooking included.

102. 21. **pas de porte** *no door:* B.G. **245** ; P.G. p. 307 (**168**) ; see also note to p. **39**, 2.

103. 6. **que faire ?** see note to p. **53**, 20. 7. **à nous toutes** *all together.* 21. **nous nous . . . autres** *we helped each other:* P.G. p. 128 (7).

105. 18. **nous . . . monter** *we heard* [*some one*] *coming up:* The subject of a dependent infinitive is often omitted when indefinite: P.G. p. 317 (**176***d*).

106. 28. **j'eus . . . genoux** *my knees hurt very much:* B.G. **94***a* ; P.G. p. 221 (**37***a*).

MON PREMIER VOYAGE À PARIS.

107. 1. **M. Lefèvre** was a notary in whose office at Villiers-Cotterets Dumas was at this time studying law. 25. **nous . . . revenir** *we have* 30 *francs* [*to pay*] *for carriage, merely* [i.e. *for nothing but*] *in coming and going:* P.G. p. 308 (**168***a*).

109. 20. **de pièces** *plays.* Dumas had already written several short plays in conjunction with Adolphe de Leuven, who was trying to get them accepted at some of the Parisian theatres.

111. 20. **nous en . . . pour** *we got off for.*

112. 18. The **Théâtre-Français** is the most important theatre in Paris, and is partially supported by the government. Talma was at this time the most distinguished actor in Europe. 24. **dussé-je porter atteinte** *even should I have to attack:* B.G. **200***e*, **268***b* ; P.G. p. 89 (10*c*), p. 273 (**131***c*).

113. 17. **vous . . . volonté**: see note to p. **42**, 4 ; also B.G. **101***b* ; P.G. p. 37 (5*b*). 25. **Talma . . . courte** *Talma was very short-sighted;* see note to p. **33**, 11. 28. **nous . . . places**

signed two places for us: the actors at the Théâtre-Français had the right to give away two seats every night, the tickets being signed by them with their names. 30. The father of Dumas was a well-known general in the armies of the French Revolution.

114. 4. Dumas became one of the most distinguished authors and dramatists of his times. 12. **avaient un nom** *had a name, were famous.*

116. 34. **quoi qu'en eut dit**: see note to p. **85**, 14. 19. **Ou . . . bourgeois** *where is the citizen going?* a now obsolete form of address.

117. 17. **Paillet . . . dépensé** *even if Paillet had spent nothing:* see note to p. **112**, 24; also P.G. p. 351 (**227**).

119. 8. **une machine . . . soit** *any machine whatever:* B.G. 177*a*; P.G. p. 256 (**104***a*).

LA FUITE DE VARENNES.

120. **La fuite de Varennes** *the Varennes flight* or *the flight to Varennes:* P.G. p. 217 (**30***a*). 1. **le roi et la reine**: Louis XVI. and Marie Antoinette, who at this time (1791), though nominally free and reigning, were really kept in confinement in their palace of the Tuileries in Paris under the eye of the Revolutionary Assembly. 2. **leur coucher** *their retiring.* It was the custom for the king and queen to receive while going to bed, only the more intimate or distinguished courtiers being admitted at this time. 8. **Madame Elizabeth** was the king's sister. He had two children—a daughter 8 years old (**Madame Royale**), and a son (**le Dauphin**) aged 7. 18. **M. de Fersen** had charge of all the arrangements for the escape of the royal family. 20. **Carrousel**: the square between the two palaces of the Tuileries and the Louvre. 22. **The Marquis of La Fayette** was charged with the oversight of the royal captives.

122. 2. **Monsieur**: brother of the king, afterwards Louis XVIII. The oldest brother of the French king was always called simply **Monsieur.** 12. **figure bourbonnienne** *Bourbon face.* Bourbon was the name of the royal family which reigned in France for over 200 years, and to which Louis XVI. belonged.

126. 28. **ville haute et ville basse** *upper and lower town.*

127. 24. **à peine . . . que** : see note to p. **37**, 14.

129. 20. **du regard** *by a look.*

131. 23. **barrière de l'Étoile** : one of the gates or entrances of the city.

DEUX LETTRES.

132. 23. **et sur ce** *and upon this, and so.*

133. 24. **elle . . . faite** *she can never have been either beautiful or well-made,* i.e. *well-formed, of good figure :* B.G. **228**, 3*b* ; P.G. p. 124 (12*f*).

135. 1. **vous ne . . . toilette** *with me you will only spend for dress.*

136. 5. **je n'ai . . . m'ennuyer** *consequently I did not believe that I should be bored :* see note to p. **133**, 24. 24. **que j'aie ou non** *whether or not I have the good fortune :* P.G. p. 284 (**142**).

137. 1. **non plus** : see note to p. **42**, 14. 12. **oui, . . . pas?** literally, *yes, is it not? you have, haven't you?* 30. **sans . . . laisser** *without being able to leave anything :* see note to p. **16**, 4.

138. 5. **se laisser . . . misère** *let one's self go to poverty, sink into poverty.* 25. **au bout du compte** *at the end of the reckoning,* i.e. *after all I can only give myself for what I know myself* [*to be*]. 29. **Reste à savoir** *it remains to be known* or *to be seen :* the grammatical subject is often omitted, and the logical subject stands alone with the verb ; P.G. p. 289 (**148***c*).

139. 9. **lire . . . ouvert** *read at sight.* 24. **un . . . compte** *a little on account, a little advance payment.*

140. 11. **que j'ai été sotte** *how foolish I was to :* B.G. **163***d* ; P.G. p. 118 (4*d*). 14. **m'en . . . corps** *and here I have 200 francs (worth) on my back.*

CHARLOTTE CORDAY.

142. 12. The two most prominent parties in the Revolutionary Assembly of 1793 were the Girondins (so called because their leaders were from the department of **la Gironde**),

and the Montagnards (so called because they occupied the highest seats at the left of the hall where the Assembly met). The Girondins were the less violent and more conservative of the two parties. 14. On May 31 the Assembly passed a decree ordering the arrest of all the leading Girondins. They were all afterwards guillotined. 15. **La guerre du Calvados**: an unimportant revolt, which broke out in the provinces against the power of the Assembly, and which was easily put down.

143. 2. **Barbaroux** was one of the leaders of the Gironde. He was not taken with the others, but lay in hiding for some months. He was finally taken and guillotined. 12. Danton and Robespierre were, like Marat, leaders of the Mountain, and each in turn exercised almost despotic power for a short time during the Reign of Terror. Both finally perished by the guillotine.

144. 9. **dans son bain**: at this time people often received while in the bath, the water being rendered opaque by milk or some other mixture, so that only the head of the bather remained visible. 31. **empêchent . . . déchire** *prevent her being torn to pieces*: B.G. **247***a*; P.G. p. 310 (**170***a*).

LA CANNE DE JONC.

147. 1. The revolution of July, 1830, which drove Charles X. from the throne and made Louis Philippe king, lasted only three days. 20. **la Garde**: a body of choice troops attached to the service of the sovereign, called **Garde Impériale** during the empire, **Garde Royale** during the monarchy.

148. 3. **La porte St. Denis**: one of the old city gates.

149. 7. **de . . . corps** *of coming to a hand-to-hand encounter with them.*

150. 9. **voilà . . . singulier** *that is curious*: see p. **20**, 21. 25. **l'Empereur**: **Napoleon.** It was just before his final defeat and the fall of the empire.

151. 7. **ce grand . . . russe** *that great booby of a Russian sentinel*: P.G. p. 217 (**31***a*). 16. **Woronsow** was one of the Russian generals commanding the allied armies against which Napoleon was fighting.

152. 12. **l'arme au pied** *his arm grounded.* 24. **que ce ne fût**: see note to p. **144**, 32.

153. 19. **n'eût fait que**: see note to p. **43**, 33.

154. 17. **sabre d'égorgeur**: see note to p. **39**, 4.

155. 1. **empereur . . . soldat**: see note to p. **53**, 4.

156. 8. **par d'autres** *by others,* i.e. the allies, who reinstated Louis XVIII. on the throne and banished Napoleon to St. Helena.

LE SIÈGE DE BERLIN.

157. 1. The **Champs-Élysées** is one of the largest and finest avenues in Paris. It leads to the rondpoint (*circle*) de l'Étoile, where stands the great triumphal arch erected in honor of the victories of Napoleon. 9. 1870 was the year of the Franco-Prussian war. 12. The first empire under the great Napoleon lasted from 1804 to 1814. The second, under Napoleon III., 1853 to 1870. **vieil entêté de gloire** *an old [fellow] infatuated with glory and victories.* 17. **Wissembourg,** the first battle in which the French were defeated.

158. 2. **Mac-Mahon** was one of the generals in command of the French armies. 17. **toujours . . . soir-là** *in any case it is [true] that on that evening.*

159. 3. **faire, laisser**: see note to p. **53**, 20. 14. **il y . . . voir** *it was really pathetic to see.*

160. 31. **tout un bric-à-brac** *a whole assortment of bric-à-brac* or *relics of the first Empire.*

161. 10. **Sedan.** The decisive battle of the war, when Mac-Mahon and the Emperor surrendered themselves and their army to the Prussians. 28. **à . . . finir** *without end.*

162. 4. **Est-ce . . . Allemagne** *can one make [some] France out of [some] Germany:* note the curious use of the partitive. 16. **jusqu'au . . . fraîche** *up to the end I was able to get fresh meat for him.* 27. **retraite de Russie** *retreat from Russia:* see note to p. **120**, 1. 33. **elle . . . chose** *she had eaten nothing else:* see note to p. **26**, 19, also B.G. **180***c*; P.G. p. 260 (**115***b*).

163. 6. **bordées . . . Maillot** *volley at the Maillot Gate:* a district of Paris. 9. **en cet honneur** *in honor of it.* 18. **il . . . chose** *that was all:* see note to p. **162**, 33.

POÉSIES.

165. 7. **crier famine** *cry famine, complain of hunger.* 13. **foi d'animal** *on the word* or *honor of an animal.* 20. **ne vous deplaise** *may it not displease you, by your leave:* see note to p. **48**, 5.

168. 1. *We scarcely had any* [*of it*].

169. 12. **Marie** *the Virgin Mary.*

171. 6. See note to p. **7**, 16.

172. 9. **sa** *his,* i.e. Napoleon's. 11. **L'humble toit** *the humble roof,* i.e. the poor, the lowly. 17. *Although they say he has injured us:* B.G. **272***a*; P.G. p. 280 (**137***b*). 24. *That is a long time ago:* literally, *it is now a long time from that.*

173. 9. **à Notre-Dame**: the cathedral of Paris. 19. **Champagne**: a province of France. 24. See note to p. **105**, 18.

176. 17. **pour que je die** = **que je dise**: an obsolete form now only occasionally used in poetry.

177. 19. **son . . . fermente** *his agitated breast:* B.G. **284***a*; P.G. p. 332 (**189***g*).

178. 1. **qu'il est grand**: see note to p. **140**, **11**. 2. **qui s'éteint**: see note to p. **177**, **19**.

VOCABULARY.

ABBREVIATIONS.

adj.	adjective.	*m.*	masculine, masculine noun.
adv.	adverb.	*n.*	noun.
art.	article.	*pl.*	plural.
conj.	conjunction.	*poss.*	possessive.
f.	feminine, feminine noun.	*part.*	participle.
impers.	impersonal.	*pron.*	pronoun.
int.	interjection.	*v.*	verb.

Feminine forms of adjectives are given only when irregular. Each irregular verb is followed by a number referring to the table of irregular verbs at the end of the book, and showing the model verb like which it is conjugated.

à *prep.* to, toward, unto; at, in; of, for, with, *etc.* (characterized by); about, in respect *or* reference to; on, by, from; belonging to: **une chose — faire,** a thing to do *or* be done.

abaisser *v.* let down, lower: **s'—,** be lowered, bend.

abandon *m.* abandonment, forlornness.

abandonner *v.* abandon, forsake, give up.

abattre *v.* throw down, cut down.

abattu *adj.* cast down, depressed.

abeille *f.* bee.

abnégation *f.* abnegation.

abondance *f.* abundance.

abondant *adj.* abounding, plentiful.

abonder *v.* abound.

abord: d'abord *adv.* at first, first: **tout d'—, dès l'—,** from *or* at the very first.

aborder *v.* arrive at, land; come up to, accost.

aboutir *v.* end.

abréger *v.* abridge; make to seem short, *or* pass pleasantly.

abreuver *v.* water: **s'—,** drink plentifully.

abri *m.* shelter: **être à l'— de,** be sheltered from.

abriter *v.* shelter.

absence *f.* absence.

absent *adj.* absent.

absolu *adj.* absolute.

absolument *adv.* absolutely.

absorber *v.* absorb, swallow up.

s'abstenir *v.* (62) abstain, refrain.

abuser *v.* abuse, make a bad use of.
accablant *adj.* oppressive, overwhelming.
accaparer *v.* monopolize.
accéder *v.* agree.
acceptation *f.* acceptance.
accès *m.* access, attack.
accident *m.* accident.
accompagner *v.* accompany; follow.
accomplir *v.* accomplish, finish; fulfil.
accord *m.* agreement: **mettre d'—**, make agree, reconcile; **se trouver d'—**, agree.
accorder *v.* grant: **s'—**, agree, be suited.
accouder *v.* lean on one's elbow.
accourcir *v.* shorten.
accourir *v.* (15) run, hasten.
accoutumé *adj.* accustomed, habitual.
accoutumer *v.* accustom: **s'—**, accustom one's self, get the habit.
accueillir *v.* (20) receive.
accusation *f.* accusation.
accuser *v.* accuse, charge.
achat *m.* purchase.
s'acheminer *v.* set out, proceed.
acheter *v.* buy.
achever *v.* finish, despatch.
acquitter *v.* pay, pay off: **s'— de**, fulfil, discharge.
acte *m.* act, deed.
actif, -ve *adj.* active.
action *f.* action.
activité *f.* activity.
adieu *adv.* adieu, farewell.
admettre *v.* (36) admit, receive.
admiration *f.* admiration.
admirer *v.* admire.
adopter *v.* adopt.
adorer *v.* adore.
adoucir *v.* soften.
adresse *f.* speech, address; skill.
adresser *v.* address: **s'—**, address one's self, apply.
advenir *v.* (62) occur, happen.
affaire *f.* affair, business: **une bonne —**, a good bargain; **avoir — à**, have to do with.
affectation *f.* affectation.
affecter *v.* affect, assume.
affection *f.* affection.
affectueux *adj.* affectionate.
affiche *f.* placard, bill.
afficher *v.* post up, proclaim.
affidé *adj.* trusted: *as n.* confederate.
affirmer *v.* affirm, assert.
affliger *v.* afflict, distress, grieve.
affluer *v.* flow, run; flock.
affreux *adj.* frightful, horrible.
afin: **— de**, in order to, to; **— que**, in order that.
âge *m.* age, century.
âgé *adj.* aged, old: **— de 20 ans**, 20 years old.
s'agenouiller *v.* kneel down.
agir *v.* act, do: **s'agir de**, *impers.* be in question, concern, be the matter.
agiter *v.* agitate, move.
agréablement *adv.* agreeably.
aide *m.* helper: **— de-camp**, aide-de-camp.
aider *v.* aid, help: **— à**, give help to *or* about.
aigle *m.* eagle; standard of Napoleon.
aigrement *adv.* sharply, bitterly.
aigreur *f.* sharpness, bitterness.
aigrir *v.* make sour or sharp, irritate.
aiguille *f.* needle, point.
aile *f.* wing.
ailleurs *adv.* elsewhere: **d'—**, besides, moreover.

aimable *adj.* amiable, lovely.
aimer *v.* love, like: — **mieux,** like better, prefer.
aîné *adj.* elder, eldest.
ainsi *conj.* thus: — **que,** as, as well as, like.
air *m.* air, manner, look; tune: **grand —,** open air; **avoir l'—,** look; **avoir l'— de,** look like; **d'un —,** with a manner.
airain *m.* brass.
aisance *f.* ease.
aise *f.* ease, comfort: **à son —, à l'—,** at one's ease, well off.
aise *adj.* glad, pleased.
aisément *adv.* easily.
ajouter *v.* add.
alarme *f.* alarm.
allée *f.* going, passage, alley; **des —s et venues,** comings and goings.
alléger *v.* ease, lighten.
allégrement *adv.* joyfully, merrily.
alléguer *v.* allege.
Allemagne *f.* Germany.
allemand *adj.* German.
aller *v.* (3) go, be going; **je vais le faire,** I am going to do it; — **à pied,** walk; — **en voiture,** drive; **allez! va!** truly, indeed; **s'en —,** go away, set out, depart.
allonger *v.* stretch out, extend.
allumette *f.* match.
alors *adv.* then.
alouette *f.* lark.
alterner *v.* alternate.
amaigrir *v.* make thin, emaciate.
amant *m.* lover, suitor.
amas *m.* mass, heap.
amasser *v.* heap up, collect, accumulate, amass.
ambitieux *adj.* ambitious.
âme *f.* soul; mind, spirit.
amener *v.* bring, bring about; induce.
amer, -ère *adj.* bitter, sad.
ameuter *v.* stir up.
ami *m.* **—e** *f.* friend.
amical *adj.* friendly.
amicalement *adv.* kindly, in a friendly way.
amitié *f.* friendship: **avoir en —,** like; **faire des —s à,** make much of.
amour *m.* or *f.* love.
ample *adj.* ample.
amplification *f.* amplification.
ampoule *f.* ampulla (for holy oil).
amusant *adj.* amusing.
amuser *v.* amuse, divert: **s'—,** amuse *or* busy one's self.
an *m.* year: **avoir deux —s,** be two years old.
anachorète *m.* hermit.
anarchiste *m.* anarchist.
ancien *adj.* ancient, old; late.
âne *m.* donkey; fool.
anéantir *v.* annihilate, destroy.
ange *m.* angel.
anglais *adj.* English.
angle *m.* angle.
Angleterre *f.* England.
angoisse *f.* anguish, distress.
animal *m.* animal, beast.
animé *adj.* animated, gay.
année *f.* year.
annonce *f.* announcement.
annoncer *v.* announce, tell.
annuler *v.* annul, abolish.
antiquité *f.* antiquity.
août *m.* August.
apaiser *v.* soothe, pacify.
apercevoir *v.* (52) perceive: **s'—,** perceive, find out, discover, notice.
apoplexie *f.* apoplexy.
apparaître *v.* (43) appear.

appareil *m.* display, magnificence.
apparemment *adv.* apparently.
apparence *f.* appearance; likelihood.
apparition *f.* apparition, appearance.
appartement *m.* apartment.
appartenir *v.* (62) belong, concern.
appel *m.* appeal; roll-call: **faire l'—**, call the roll.
appeler *v.* call, name; invoke, call on.
appétit *m.* appetite.
appliqué *adj.* intent, diligent.
appliquer *v.* apply.
apporter *v.* bring, carry.
apprécier *v.* value, estimate.
apprendre *v.* (50) learn, hear of; teach, tell.
apprêter *v.* prepare, get ready.
approbation *f.* approbation.
approcher *v.* approach, draw near: **s'—**, approach, advance (to, **de**).
approuver *v.* approve.
appui *m.* support, help.
appuyer *v.* support, lean upon, press: **s'—**, lean, rest.
après *prep. adv.* after, afterwards: **d'—**, after, according to.
après-demain *adv.* day after tomorrow.
arbre *m.* tree: **— de la liberté**, liberty-pole.
arc *m.* arch: **— de triomphe**, triumphal arch.
archevêque *m.* archbishop.
ardent *adj.* hot, fiery.
argent, *m.* silver, money, cash.
aristocrate *m.* or *f.* aristocrat.
arme *f.* arm, weapon: **homme d'—s**, man at arms; **aux —s!**, to arms!; **fait d'—**, deed of arms.
armée *f.* army.
armer *v.* arm, equip, fortify.
armure *f.* armour.
arracher *v.* force from, pluck out, pull away; draw, snatch, wrest: **s'—**, tear one's self; **— les cheveux**, tear one's hair.
arranger *v.* set in order, arrange.
arrestation *f.* arrest.
arrêter *v.* arrest, stop; engage: **s'—**, stop, cease; resolve, decide.
arrhes *f. pl.* advance-payment.
arrière *adv.* backward: **en —**, back, behind.
arrivée *f.* arrival.
arriver *v.* arrive, come, happen, chance; succeed, get on: *impers.* happen.
articuler *v.* articulate.
artifice *m.* art, contrivance: **feu d'—**, fireworks.
artillerie *f.* artillery.
artiste *m.* or *f.* artist, actor.
aspect *m.* aspect, look.
assaisonnement *m.* seasoning.
assassinat *m.* assassination, murder.
assaut *m.* assault, storm, attack; **prendre d'—**, take by storm.
assemblée *f.* assembly.
assembler *v.* collect together, gather: **s'—**, assemble, meet.
assentiment *m.* assent, consent.
asseoir *v.* (5) seat: **s'—**, sit, sit down.
assez *adv.* enough, quite, rather.
assigner *v.* summon, appoint.
assister *v.* assist, help: **— à**, be present at, be at.
assombrir *v.* darken.
assoupir *v.* make drowsy: **s'—**, grow drowsy, doze.
assurance *f.* assurance, firmness.
assuré *adj.* sure, secure.

assurément *adv.* surely.
assurer *v.* assure ; affirm, promise ; secure : **s'—**, make sure, be sure.
atmosphère *f.* atmosphere.
atroce *adj.* atrocious, cruel.
attacher *v.* fasten, attach, tie : **s'— à**, take hold of, keep close to, follow.
attaque *f.* attack.
attaquer *v.* attack.
attarder *v.* delay.
atteindre *v.* (45) touch, hit, reach, charge, accuse.
atteinte *f.* blow, attack : **porter — à**, injure, attack.
attendre *v.* wait, expect, await : **s'— à**, count upon, expect.
attendrir *v.* soften, touch, affect.
attente *f.* expectation, waiting.
attenter *v.* attempt, attack.
attentif *adj.* attentive.
attention *f.* attention, care : **faire — à**, pay attention to, mind.
attentivement *adv.* attentively.
attester *v.* attest, certify.
attifer *v.* dress *or* rig out.
attirer *v.* attract, draw.
attiser *v.* stir up, poke.
attitude *f.* attitude.
attraper *v.* catch.
attribuer *v.* attribute, impute.
au = **à le**.
auberge *f.* inn, tavern, hotel.
aubergiste *m.* landlord.
aucun *adj.* any : *with negative* none, no, not any.
audace *f.* audacity, insolence.
au-dedans, au-dessus, *etc., see* **dedans, dessus,** *etc.*
audition *f.* hearing.
auge *f.* trough.
augmenter *v.* augment, increase.
aujourd'hui *adv.* to-day.
aumône *f.* alms.
auparavant *adv.* before, formerly.
auprès de *prep.* near, by, to, beside.
auréole *f.* glory, halo.
auspice *m.* auspices.
aussi *adv.* too, also ; so, as : **— . . . . . que**, as . . . . . as ; *conj.* therefore ; **— bien que**, as well as.
aussitôt *adv.* immediately : **— dit — fait**, no sooner said than done ; **— que**, as soon as.
autant *adv.* as much, as many, so much : **— que**, as much as ; **d'— mieux, d'— plus**, so much the more.
autel *m.* altar.
autorité *f.* authority.
autour *adv.* around, about : **— de**, *prep.* around, about.
autre *pron.* another, other; *with negative* no other, no one else: **l'un et l'—**, both ; **l'un ou l'—**, either.
autrefois *adv.* formerly : **d'—**, of former times, of old.
autrement *adv.* otherwise, in another way.
avance *f.* advance, start : **d'—**, beforehand.
avancement *m.* progress, promotion.
avancer *v.* advance, come *or* go forward ; proceed, keep on : **s'—**, advance, move forward.
avant *adv.* forward : **en —!**, forward! ; *as prep.* before ; **— que** *conj.* before, before that ; **—-garde**, vanguard.
avantage *m.* advantage.
avantageux *adj.* advantageous.
avant-hier *adv.* day before yesterday.

avare *adj.* avaricious: *as n.* miser.
avec *prep.* with.
avenir *m.* (the) future.
aventure *f.* adventure.
avenue *f.* avenue.
avertir *v.* warn, inform.
avertissement *m.* warning, caution.
aveugle *adj.* blind.
avide *adj.* greedy, covetous.
ávidement *adv.* greedily, eagerly.
avidité *f.* avidity.
avis *m.* opinion: **à mon —**, in my opinion; **être de mon —**, agree with me.
aviser *v.* consider: **s'—**, think, take it into one's head, bethink one's self.
avocat *m.* advocate, lawyer.
avoine *f.* oats.
avoir *v.* have; be: **qu'est-ce que vous avez ?**, what ails you?; **— 40 ans**, be 40 years old; **j'ai à vous parler**, I have something to say to you; **y —** *impers.* here is, there are: **il y a longtemps**, for a long time; a long time ago.
avoir *m.* possessions, property.
avouer *v.* confess, acknowledge.
avril *m.* April.

bagage *m.* baggage.
bagatelle *f.* bauble, trinket.
bague *f.* ring.
baguette *f.* rod, wand.
baigner *v.* bathe.
baillonner *v.* gag.
bain *m.* bath.
baïonnette *f.* bayonet: **enlever à la —**, carry at the point of the bayonet.
baiser *v.* kiss.
baiser *m.* kiss.
baisser *v.* let down, lower; bend, hang down; fall.
bal *m.* ball.
balance *f.* balance.
balancer *v.* balance: **se —**, swing, rock.
balayer *v.* sweep.
balcon *m.* balcony.
balle *f.* ball, bullet.
balustre *m.* baluster.
banal *adj.* common; meaningless.
banc *m.* bench.
bandage *m.* bandage.
bande *f.* band, set of people.
bander *v.* bind up.
banlieue *f.* outskirts.
bannière *f.* banner, standard.
banquier *m.* banker.
baptiser, *v.* baptize.
baronne *f.* baroness.
barque *f.* boat.
barre *f.* bar, rod.
barrer *v.* bar, obstruct.
barrière *f.* bar, gate.
bas, -sse *adj.* low.
bas *m.* lower part, bottom; foot; *as adv.* down, low; **à —**, down!; **plus —**, lower down; **tout —**, very low; **en —**, below; down; **là- —**, over there, yonder.
bassement *adv.* basely, meanly.
bastille *f.* fortress.
bataille *f.* battle: **en —**, in battle array.
bataillon *m.* battalion.
bateau *m.* boat.
bâtiment *m.* building.
bâtir *v.* build.
battre *v.* beat, strike: **se —**, fight.
Bavière, *f.* Bavaria.
béatitude *f.* beatitude.
beau *or* **bel, -lle** *adj.* beautiful, fine, handsome: **— temps**, fine

weather ; **il fait —**, it is fine weather ; **avoir beau**, do *or* try in vain, make useless effort to ; **de plus belle**, more than ever, with renewed ardor.
beaucoup *adv.* much, many.
beauté *f.* beauty.
bec *m.* beak, bill : **coup de —**, pecking.
bégayer *v.* stammer.
bel, belle *see* **beau.**
bêlement *m.* bleating.
belle-sœur *f.* sister-in-law.
bénir *v.* bless.
berceau *m.* cradle ; bower.
bercer *v.* rock, lull.
berline *f.* coach.
besoin *m.* need, want ; necessity : **avoir — de**, need, want; **au —**, in case of need.
bestiaux *pl. of* **bétail.**
bétail *m.* cattle.
bête *f.* beast; fool, blockhead.
bête *adj.* silly, stupid.
bêtise *f.* stupidity.
bibliothèque *f.* library.
bien *m.* good; estate, property.
bien *adv.* well, finely ; certainly, truly, indeed, just, quite, very; well off, comfortably : **eh —** !, well !; **— de**, much, a great deal of ; **bien que** *conj.* although, though.
bien-être *m.* well-being, comfort.
bientôt *adv.* soon.
bienveillance *f.* benevolence.
bienveillant *adj.* kind, friendly.
billet *m.* note ; ticket.
bis *adj.* brown.
biscuit *m.* biscuit.
bise *f.* north wind.
blanc, -che *adj.* white.
blanc *m.* blank.
blanchâtre *adj.* whitish.
blé *m.* wheat, corn.
blesser *v.* wound ; offend.
blessure *f.* wound.
bleu *adj.* blue.
bleuâtre *adj.* bluish.
blond *adj.* blond, fair.
se blottir *v.* cover, hide one's self.
bœuf *m.* ox.
boire *v.* (6) drink : **un pour —**, a fee.
bois *m.* wood ; forest.
boîte *f.* box.
bombardement *m.* bombardment.
bon, -nne *adj.* good ; nice, kind: **— !**, good !, well !
bond *m.* bound, jump.
bondir *v.* bound, jump.
bonheur *m.* happiness, good fortune, good luck : **par —**, luckily.
bonhomie *f.* good nature.
bonhomme *m.* good man, old fellow.
bonjour *m.* good morning.
bonne *f.* maid-servant : *see also* **bon.**
bonnet *m.* cap: **— de nuit**, night-cap.
bonsoir *m.* good evening.
bonté *f.* goodness, kindness : **avoir la — de**, be so good as to.
bord *m.* shore ; bank, rim.
bordée *f.* broadside, volley.
border *v.* edge, border.
borner *v.* bound, limit : **se —**, keep within bounds, stop.
botte *f.* boot.
bouche *f.* mouth ; lips.
bouchée *f.* mouthful.
boucherie *f.* butchery, slaughter.
bouclé *adj.* curled, curly.
bouderie *f.* sulkiness.
boue *f.* mire, mud.

bouger *v.* stir, budge.
bougie *f.* candle.
bouillir *v.* (7) boil.
boulevard *m.* avenue, boulevard.
bouleverser *v.* agitate, trouble; upset.
bouquet *m.* bunch, tuft.
bourdonner *v.* buzz, hum.
bourgeois *m.*, **-e** *f.* citizen.
bourgeois *adj.* belonging to a citizen; private, plain, homely.
Bourgogne *f.* Burgundy, a French province.
bourguignon *adj.* Burgundian, of Burgundy.
bourse *f.* purse.
bout *m.* end; bit: **venir à — de**, succeed in.
boutade *f.* whim, caprice.
bouteille *f* bottle.
boutique *f.* shop.
bouton *m.* button, knob.
boutonner *v.* button.
bouvier *m.* drover.
branche *f.* branch.
bras *m.* arm: **à tour de —**, with all one's might.
brave *adj.* brave; honest.
bravement *adv.* bravely, stoutly.
braver *v.* defy; dare, face, brave.
bravo! *int.* bravo!
bric-à-brac *m.* odds and ends, relics; bric-à-brac.
bride *f.* bridle, rein: **à toute —**, at full speed.
brigand *m.* brigand.
brillant *adj.* brilliant, shining.
briller *v.* shine, glitter.
briser *v.* break: **se —**, break, be broken to pieces.
broder *v.* embroider.
brouillard *m.* fog, mist.
broussailles *f. pl.* bushes, brush.
brouter *v.* browse.
bruissement *m.* noise, roaring.
brûlant *adj.* burning, glowing.
brûler *v.* burn.
brun *adj.* brown; brunette, dark.
brusquement *adv.* bluntly, abruptly.
brutal *adj.* brutal, surly.
brutalement *adv.* brutally.
bûche *f.* billet, stick of wood.
bulletin *m.* bulletin, report.
buraliste *m.* office-keeper, clerk.
bureau *m.* desk; office.
but *m.* mark, object, aim.

ça *adv.* there.
ça *pron.* (*contraction of* **cela**) that.
cabane *f.* cabin.
cabinet *m.* study.
cabriolet *m.* cab.
cacher *v.* hide, conceal.
cachet *m.* seal.
cacheter *v.* seal.
cachette *f.* hiding-place.
cachot *m.* dungeon.
cadeau *m.* present, gift.
cadenasser *v.* padlock.
cadet, -tte *adj.* younger, youngest.
café *m.* coffee; coffee-house.
cahier *m.* blank-book, copy-book.
caille *f.* quail.
caisse *f.* case, chest, coffer: **en —**, in hand.
calculer *v.* calculate, estimate.
calme *m.* quiet, calm.
calmer *v.* calm, quiet.
camarade *m.* comrade.
camp *m.* camp.
campagne *f.* country; *military* campaign: **en —**, in the field.
canal *m.* canal.
candeur *f.* frankness, candor.

canne *f.* cane.
canon *m.* cannon, barrel (of a gun).
capable *adj.* able, capable.
capitaine *m.* captain.
capital *m.* capital ; principal.
capitale *f.* capital, chief city.
capitulation *f.* capitulation.
capote *f.* cloak with hood, coat.
caprice *f.* caprice, whim.
captif, -ve *adj.* captive.
captivité *f.* captivity.
car *conj.* for, because.
caractère *m.* character.
caractériser *v.* characterize, distinguish.
caresse *f.* caress.
caresser *v.* caress, cherish.
carré *adj.* square.
carrière *f.* career ; course.
carte *f.* card, map.
cartouche *f.* cartridge.
cas *m.* case, event : **en** —, in case ; **en tout** —, at all events ; **en ce** —, in that case ; **faire** — **de**, esteem, value.
caserne *f.* barracks.
casque *m.* helmet.
casquette *f.* cap.
casser *v.* break.
casserole *f.* saucepan.
cause *f.* cause : **à** — **de**, on account of.
causer *v.* cause, be cause of ; chat, converse.
cavalier *m.* horseman, rider.
cave *f.* cellar.
ce *or* **cet, cette,** *pl.* **ces** *pron.* this, that, it ; these, those.
ce *pron.* that, this ; it (they, he, she, *etc.*): **ce qui** *or* **que**, that which, what, which.
ceci *pron.* this.
céder *v.* give up, yield.
cela *pron.* that.
célèbre *adj.* celebrated, famous.
célébrité *f.* celebrity, fame.
céleste *adj.* celestial.
celle *see* **celui.**
cellule *f.* cell.
celui, celle, *pl.* **ceux, celles** *pron.* he, him; she, her; they, them; that, those ; — **-ci**, this one ; — **-là**, that one.
cent *num.* hundred.
centième *adj.* hundredth.
centime *m.* hundredth part of a franc (worth $\frac{1}{5}$ of a cent).
cependant *adv.* nevertheless, yet.
cercle *m.* circle.
cercueil *m.* coffin ; grave.
cérémonie *f.* ceremony.
certain *adj.* certain, sure.
certainement *adv.* certainly.
certificat *m.* certificate.
certitude *f.* certainty.
cervelle *f.* brains.
cesse *f.* ceasing ; **sans** —, ceaselessly, all the time.
cesser *v.* cease, stop.
ceux *pl.* *of* **celui.**
chacun *pron.* every one, each.
chagrin *m.* sorrow, grief.
chagriner *v.* grieve, afflict : **se** —, fret, grieve.
chaîne *f.* chain.
chair *f.* flesh.
chaise *f.* chair, seat.
chaleur *f.* heat.
chambre *f.* chamber, room.
champ *m.* field : **sur-le-** —, at once.
chance *f.* hazard, chance ; luck, good luck.
chanceler *v.* stagger, totter.
chancelier *m.* chancellor.
chandelle *f.* candle.
changement *m.* change.
changer *v.* change, alter.
chanson *m.* song.
chanter *v.* sing

chanvre *m.* hemp.
chapeau *m.* hat.
chapelle *f.* chapel.
chaque *adj.* each, every.
charge *f.* load, charge, onset: **battre la —**, sound the attack.
charger *v.* load, charge, burden; load (a gun): **se — de**, take charge of.
charitablement *adv.* charitably.
charité *f.* charity.
charmant *adj.* charming, delightful.
charme *m.* charm, enchantment.
charmer *v.* charm, delight.
charette *f.* cart.
chasse *f.* chase, hunt.
chasser *v.* turn out, drive out; hunt, shoot.
chasseur *m.* hunter.
châssis *m.* window-sash, frame.
chat *m.* cat.
chateau *m.* castle, country-seat; palace.
chaud *adj.* hot, warm: **avoir —**, be warm *or* hot.
chaudement *adv.* warmly.
chaume *m.* stubble, thatch.
chauve *adj.* bald.
chaux *f.* lime.
chef *m.* chief: **—-lieu**, county-town.
chemin *m.* way, road, path: **grand —**, highway; **— de fer**, railroad; **— faisant, en —**, on the way.
cheminée *f.* chimney; fire-place.
cheminer *v.* walk, go.
chêne *m.* oak.
cher, -ère *adj.* dear, beloved; dear, costly.
chercher *v.* seek, look for; attempt, try; **aller —**, go and fetch, go for.
chéri *adj.* dear, darling.
chérir *v.* love, cherish.
chétif, -ve *adj.* lean, wretched.
cheval *m.* horse: **à —**, on horseback.
chevalerie *f.* knighthood, chivalry.
chevalier *m.* knight, cavalier.
chevauchée *f.* circuit, progress.
chevaucher *v.* ride.
cheveu *m.* hair.
chèvre *f.* goat
chevreuil *m.* roebuck, buck.
chez *prep.* at *or* to *or* in one's house; at the home of: **— lui**, at home, home.
chien *m.*, **-ne** *f.* dog: **— de chasse**, hunting-dog, hound.
chiffon *m.* rag; finery, dress.
chirurgien *m.* surgeon: **— major**, chief surgeon.
chocolat *m.* chocolate.
choisir *v.* choose, select.
choix *m.* choice.
chose *f.* thing: **quelque —**, something.
chou *m.* cabbage.
chrétien *adj.* Christian.
chronique *adj.* chronic.
cicatrice *f.* scar.
ciel *m.* heaven; sky.
cigale *f.* grasshopper.
cimeterre *m.* cimiter, sword.
cinq *num.* five.
cinquantaine *f.* fifty.
cinquante *num.* fifty.
circonstance *f.* circumstance.
cire *f.* wax.
cirque *m.* circus.
citoyen *m.* citizen.
clair *adj.* clear, bright.
claquer *v.* snap, crack; chatter.
clarté *f.* light, splendor.
classe *f.* class.
clavecin *m.* harpsichord.
clef *m.* key: **fermer à —**, lock.
clerc *m.* clerk: **maître —**, head-clerk.

cliquetis *m.* clash, clang.
clocher *m.* steeple, belfry.
clochette *f.* small bell.
cloître *m.* cloister.
clos *adj.* closed, shut.
cocher *m.* coachman ; cabman.
code *m.* code.
cœur *m.* heart, mind: **de bon —**, heartily, willingly ; **de grand —**, most heartily, with all one's heart.
cogner *v.* strike, hit, maul.
coi, -te *adj.* quiet, still.
coiffe *f.* head-dress, cap.
coiffure *f.* head-dress.
coin *m.* corner, angle: **maison de —**, corner house.
colère *f.* anger: **se mettre en —**, get into a passion.
collège *m.* school, grammar-school.
collègue *m.* colleague.
coller *v.* paste, glue.
collet *m.* collar.
colline *f.* hill.
colonel *m.* colonel.
colonne *f.* column, file.
coloré *adj.* colored, rosy.
colporteur *m.* pedler.
combat *m.* combat, fight, battle.
combattre *v.* fight, struggle.
combien *adv.* how much, how many.
combiner *v.* combine, contrive.
comble *m.* top, roof.
comédie *f.* comedy ; theatre.
commandant *m.* commander.
commandement *m.* command, order.
commander *v.* command, order.
comme *adv.* as, like, so, as if ; since, because.
commencement *m.* beginning.
commencer *v.* begin, commence.
comment *adv.* how, why ?
commettre *v.* (36) commit, perpetrate.
commis *m.* clerk.
commission *f.* commission.
commissionnaire *m.* porter, errand-boy.
commun *adj.* common, public.
communication *f.* communication.
compagne *f.* female companion, friend.
compagnie *f.* society, company: **lui tenir —**, keep him company.
compagnon *m.* companion, partner.
comparer *v.* compare.
compassion *f.* compassion.
compère *m.* godfather, crony, daddy.
complaisance *f.* kindness, complaisance.
complet *adj.* complete : **au —**, full.
complètement *adv.* completely.
complice *m.* *& f.* accomplice.
complicité *f.* complicity.
compliqué *adj.* complicated.
composer *v.* compose, form.
comprendre *v.* (50) comprehend, include ; understand.
compromettre *v.* (36) expose, compromise.
compte *m.* account, reckoning; bill : **pour mon —**, for my part, as for me ; **demander — de**, ask for an account of, ask about.
compter *v.* count, rely ; settle accounts.
comptoir *m.* counter, counting house.
comte *m.* count, earl.
concerner *v.* relate to, concern.
concession *f.* concession, grant.

concevoir *v.* (52) conceive ; express, word.
conclure *v.* (11) conclude.
concourir *v.* (15) concur, unite.
condamner *v.* condemn ; block up.
condition *f.* condition, circumstance, rank : **à — que**, provided that.
conducteur *m.* guide.
conduire *v.* (12) conduct, lead, drive : **se —**, conduct one's self, behave.
conduite *f.* conduct ; guidance.
confesser *v.* confess : **se —**, confess.
confiance *f.* confidence : **de —**, confidential.
confier *v.* confide, intrust.
confirmer *v.* confirm.
conforme *adj.* conformable, consonant.
confrère *m.* brother, fellow.
confus *adj.* confused.
confusion *f.* confusion.
congé *m.* leave of absence, leave.
congédier *v.* dismiss.
conjecture *f.* conjecture.
conjurer *v.* implore.
connaissance *f.* knowledge ; acquaintance : **sans —**, unconscious.
connaître *v.* (43) be acquainted with, know.
conquérant *m.* conqueror.
conquérir *v.* (2) conquer.
conquête *f.* conquest.
consacrer *v.* consecrate.
conscience *f.* conscience.
conseil *m.* counsel, advice.
conseiller *m.* councillor.
consentement *m.* consent.
conséquence *f.* consequence
conséquent *m.* consequent : **par —**, consequently.
conserver *v.* preserve.
considérable *adj.* considerable.
considération *f.* consideration.
considérer *v.* consider, look at.
consister *v.* be composed, consist.
consolation *f.* consolation.
consoler *v.* console.
consommer *v.* consummate, finish.
constater *v.* prove, ascertain.
consterner *v.* astound, dismay.
constituer *v.* constitute, make.
constitution *f.* constitution.
construire *v.* (12) construct, build.
consul *m.* consul.
consulter *v.* consult.
conte *m.* story, tale.
contenir *v.* (62) contain, restrain: **se —**, contain one's self, refrain, keep calm.
content *adj.* contented, pleased.
contentement *m.* satisfaction, pleasure.
se contenter *v.* be satisfied.
conter *v.* tell, relate.
continuel *adj.* continual.
continuer *v.* continue.
contracter *v.* contract, enter into.
contrainte *f.* constraint.
contraire *m.* contrary : **au —**, on the contrary.
contrariété *f.* vexation.
contraster *v.* contrast.
contrat *m.* contract.
contre *prep.* against ; by, near, close by.
convaincre *v.* convince, convict.
convalescence *f.* convalescence.
convenir *v.* (62) agree, suit : **c'est convenu**, it is agreed upon ; **se —**, suit each other.
convention *f.* convention.
convers *adj.* lay.

conversation *f.* conversation.
convertir *v.* convert, bring over.
conviction *f.* conviction.
convive *m.* guest.
coopération *f.* coöperation.
coquet *adj.* coquettish, flirtatious.
coquin *m.* rascal, rogue.
cor *m.* horn, hunting-horn.
cordialement *adv.* cordially.
corne *f.* horn.
cornet *m.* horn.
corps *m.* body; corps, body of men: **— à —**, hand-to-hand; **— de garde**, guard-house; **garde du —**, life-guard, body-guard.
corridor *m.* corridor.
corriger *v.* correct.
cortège *m.* train, retinue.
costume *m.* costume.
côté *m.* side: **à — de**, beside, by; **de —**, sideways, aside; **de l'autre —**, on the other side; **de ce —**, this or that way; **du — de**, toward; **de mon —**, for my part.
coteau *m.* slope, hill.
coter *v.* number, reckon.
cou *m.* neck.
coucher *v.* put to bed, lodge; knock down; lie, sleep: **se —**, go to bed, lie down.
coucher *m.* retiring, going to bed.
couchette *f.* bed, couch.
coude *m.* elbow; bend.
coudre *v.* (14) sew.
couler *v.* flow, glide by, sink.
couloir *m.* passage.
coup *m.* blow, stroke; move; draught: **— sur —**, again and again; **tout-à- —**, **tout d'un —**, all at once, suddenly; **un — de fusil**, a gun-shot; **un — d'œil**, a look, a glance; **du premier —**, at first step, immediately.
coupable *adj.* guilty.
coupe *f.* cutting; cup.
coupé *m.* coupé; front part of a diligence.
couper *v.* cut; cut off; divide.
cour *f.* court; yard, court-yard: **faire la —**, pay court.
courageux *adj.* courageous.
courant *m.* current; **le tenir au —**, keep him informed.
courber *v.* bend, bow, bow down.
courir *v.* (15) run; hasten; run after, frequent, run about: **— les champs**, roam the fields, wander about without object.
couronne *f.* crown; wreath.
couronner *v.* crown.
courrier *m.* courier, messenger.
courroie *f.* strap.
course *f.* course, race: **lutter à la —**, run a race.
court *adj. & adv.* short.
courtisan *m.* courtier.
courtoisie *f.* courtesy.
cousin *m.*, **-e** *f.* cousin.
couteau *m.* knife.
coûter *v.* cost.
coutume *f.* custom, habit.
couturier *m.* tailor.
couvent *m.* convent.
couvert *m.* cover, place at table.
couvert *adj.* covered.
couvrir *v.* (16) cover.
craindre *v.* (17) fear, dread.
crainte *f.* fear, dread.
crapaud *m.* toad.
crayon *m.* pencil.
créateur, -trice *adj.* creative.
créature *f.* creature.
crèche *f.* manger.
crème *f.* cream.
creuser *v.* dig, hollow, sink.

creux *m.* hollow : **sonner le —**, sound hollow.
crever *v.* burst, pierce : **— les yeux**, put out the eyes.
cri *m.* cry, scream : **jeter, pousser des —s**, cry out, scream.
crier *v.* cry, cry out : **— à**, cry out against.
crime *m.* crime.
criminel *adj.* criminal.
critiquer *v.* criticize.
croc *m.* hook.
crochet *m.* hook.
croire *v.* (18) believe, think ; **— à**, believe in.
croisée *f.* window ; casement.
croiser *v.* cross.
croix *f.* cross.
croquer *v.* crunch, devour.
croupe *f.* croup : **en —**, behind (on a horse, etc.).
croûte *f.* crust.
croyance *f.* belief, opinion.
crucifix *m.* crucifix.
cruel *adj.* cruel.
cueillir *v.* (20) pick, gather.
cuirassier *m.* cuirassier, soldier.
cuisine *f.* kitchen.
cuisinière *f.* cook.
culotte *f.* breeches.
cultiver *v.* cultivate.
curé *m.* curate, parish-priest.
curieux *adj.* curious.
curiosité *f.* curiosity.

dame *f.* lady : **—!**, well, forsooth !
damner *v.* damn.
danger *m.* danger.
dans *prep.* in, within, into ; among.
danser *v.* dance.
date *f.* date.
dater *v.* date.
dauphin *m.* dauphin (eldest son of the king of France).
davantage *adv.* more, longer.
de *prep.* of, from, by, with, in, upon, out of ; at, to ; *after comparative* than ; *with partitive* some, any : **— ce que**, on account of what *or* that ; that, because.
débarrasser *v.* rid ; **se —**, rid one's self.
débat *m.* debate, dispute.
debout *adv.* upright, standing.
débusquer *v.* start ; come out.
début *m.* outset, beginning.
débuter *v.* begin, open.
décembre *m.* December.
décharge *f.* discharge, release.
déchaussé *adj.* barefooted, unshod.
déchirer *v.* tear, rend to pieces.
décidément *adv.* decidedly.
décider *v.* decide, determine : **se —**, decide, make up one's mind.
décisif *adj.* decisive.
déclarer *v.* declare : **se —**, declare one's self.
déclinaison *f.* declension.
déconcerter *v.* disconcert.
découragement *m.* discouragement.
décourager *v.* discourage : **se —**, be discouraged.
découverte *f.* discovery.
découvrir *v.* (16) expose, discover, find out.
décrire *v.* (25) describe.
dédaigneux *adj.* disdainful, scornful.
dédain *m.* disdain, scorn.
dédale *m.* labyrinth.
dedans *adv.* within, in, inside ; *as n.* inside : **au —**, inward.
défaite *f.* defeat.
défaut *m.* defect, fault : **au — de**, in default of, for lack of.
défendre *v.* defend, protect ; for-

bid, prohibit: **se —**, excuse one's self, deny, keep from.
défense *f.* defence.
défiance *f.* distrust.
défier *v.* defy, challenge: **se — de**, mistrust, suspect.
défilé *m.* defile ; marching.
défiler *v.* defile, file off.
définitif, -ve *adj.* definitive, final.
dégrader *v.* degrade, damage.
degré *m.* step, stair.
déguenillé *adj.* ragged, tattered.
déguiser *v.* disguise: **— en**, disguise as a.
dehors *adv.* out, away, abroad: **en —**, outside.
déjà *adv.* already.
déjeuner *m.* breakfast.
déjeuner *v.* breakfast.
délabré *adj.* tattered, shattered.
délai *m.* delay.
délaisser *v.* forsake
délicieux *adj.* delicious.
délit *m.* misdemeanor: **en flagrant —**, in the very act.
délivrance *f.* deliverance.
délivrer *v.* deliver, release, rid of.
demain *adv.* to-morrow.
demande *f.* request, petition.
demander *v.* ask, beg, request, demand: **ne pas — mieux**, ask for nothing better.
démarche *f.* gait, walk ; step.
demêler *v.* disentangle, distinguish.
demeure *f.* abode, dwelling.
demeurer *v.* reside, live, dwell, stay.
demi *adj.* & *adv.* half.
demoiselle *f.* young lady.
démolir *v.* demolish, pull down.
démon *m.* demon, fiend.
démonstration *f.* demonstration.
démonter *v.* dismount ; baffle.
dénoncer *v.* denounce, announce.
dénouer *v.* untie.
dent *m.* tooth.
départ *m.* departure, setting out.
département *m.* department, district.
dépasser *v.* go beyond, pass, exceed.
dépêcher *v.* hasten: **se —**, make haste.
dépens *m. pl.* expense: **aux —**, at the expense.
dépense *f.* expense, expenditure.
dépenser *v.* spend, expend.
dépit *m.* spite, vexation.
déplaire *v.* (46) displease, offend.
déployé *adj.* unfolded, open.
déposant *m.* deponent.
déposer *v.* depose ; deposit.
déposition *f.* deposition, evidence.
déposséder *v.* dispossess.
dépouiller *v.* strip, despoil, deprive.
dépourvu *adj.* destitute.
depuis *adv.* since ; *prep.* since, from, after: **— que**, *conj.* since.
député *m.* deputy ; delegate.
déraciner *v.* root up.
dérive *f.* drift: **à la —**, drifting.
dernier, -ière *adj.* last.
dernièrement *adv.* lately, of late.
dérober *v.* rob ; conceal.
derrière *prep.* & *adv.* behind.
derrière *m.* hind, hinder part.
des = **de les**.
dès *prep.* from, since, after: **— que** *conj.* when, as soon as, since.
désappointement *m.* disappointment.
désapprendre *v.* (50) unlearn.
désastre *m.* disaster.
descendre *v.* descend ; come *or*

get down, alight, stop : — **de cheval**, dismount.
désert *adj.* desert, solitary, deserted.
désert *m.* desert.
désespéré *adj.* hopeless, desperate.
désespérer *v.* despair, give up hope : **se** —, despair.
désespoir *m.* despair : **au** —, in despair.
désigner *v.* designate, point out.
désintéressé *adj.* disinterested.
désir *m.* desire.
désirer *v.* desire, wish for.
désolé *adj.* disconsolate, very sorry.
désoler *v.* desolate : **se** —, grieve, lament.
désordre *m.* disorder, confusion.
désormais *adv.* henceforth.
dessécher *v.* dry up : **se** —, dry up, be dry.
dessein *m.* design, plan : **à** —, on purpose.
dessous *adv.* & *prep.* under, beneath : *as n.* under part : **au** —, below.
dessus *adv.* & *prep.* on, upon, over, above : *as n.* top, upper part; **au-** —, above: **là-** —, on that, thereupon ; **par** —, above.
destin *m.* destiny.
destination *f.* destination, purpose.
destinée *f.* destiny, doom, fate.
destiner *v.* destine, design, intend.
détachement *m.* detachment.
détacher *v.* detach, detail ; give (a blow).
détail *m.* detail.
dételer *v.* unharness.
détendre *v.* loosen : **se** —, unbend, relax.
déterminé *adj.* determined, resolute, desperate.
détester *v.* detest.
détour *m.* winding, turn, indirect way.
détourner *v.* turn away *or* aside, divert : **chemins détournés**, byways.
détruire *v.* (12) destroy.
dette *f.* debt.
deuil *m.* mourning, grief.
deux *num.* two.
deuxième *adj.* second.
devancer *v.* precede ; anticipate.
devant *prep.* & *adv.* before, in front of : **au** — **de**, toward, to meet.
dévaster *v.* devastate, lay waste.
devenir *v.* (62) become, get ; become of : **qu'est-il devenu**, what has become of him?
dévier *v.* deviate.
deviner *v.* divine, guess.
devise *f.* device, motto.
devoir *v.* (22) owe ; ought ; must, be obliged, have to ; be destined to.
devoir *m.* duty.
dévorer *v.* devour, consume.
dévot *adj.* devout, pious.
dévouement *m.* devotion.
dévouer *v.* devote.
diable *m.* devil ; wild child *or* fellow : *int.* the devil ! the deuce !
diablerie *f.* witchcraft.
dialogue *m.* dialogue.
dialoguer *v.* talk, hold a dialogue.
dicter *v.* dictate.
Dieu *m.* God.
différence *f.* difference.
différent *adj.* different.
différer *v.* differ.

difficile *adj.* difficult, hard; particular.
difficilement *adv.* with difficulty.
difficulté *f.* difficulty, obstacle.
digne *adj.* worthy, dignified.
dignité *f.* dignity.
dilapider *v.* dilapidate, waste.
diligence *f.* diligence; stage-coach.
dimanche *m.* Sunday.
diminuer *v.* diminish, reduce.
diminution *f.* reduction.
dîner *m.* dinner.
dîner *v.* dine.
dire *v.* (23) say, tell, speak: **c'est-à-** —, that is to say: **se** —, say to one's self.
direct *adj.* direct, straight.
diriger *v.* direct, conduct: **se** — **sur**, go toward.
discipline *f.* discipline.
discret *adj.* discreet, prudent.
discrétion *f.* prudence, discretion.
discussion *f.* discussion.
discuter *v.* discuss.
disparaître *v.* (43) vanish, disappear.
disperser *v.* disperse, scatter.
disposer *v.* dispose, order.
disposition *f.* disposition, arrangement.
disputer *v.* dispute, discuss, contend for.
dissiper *v.* dissipate: **se** —, relax, be dispelled.
distance *f.* distance: **de** — **à** —, from time to time.
distinct *adj.* distinct, different.
distinguer *v.* discern, distinguish: **se** —, distinguish one's self.
distraction *f.* interruption.
dit *ppl. of* **dire**, said; decided, settled.
divinité *f.* divinity.
diviser *v.* divide: **se** —, divide.
dix *num.* ten.
dix-huit *num.* eighteen.
dixième *adj.* tenth.
docile *adj.* docile.
docteur *m.* doctor.
dogmatique *adj.* dogmatic.
doigt *m.* finger, toe.
domesticité *f.* servants, domestics.
domestique *m.* servant.
dominer *v.* rule, dominate; govern.
dommage *m.* damage, injury: **c'est** —, it is a pity.
donc *conj.* therefore, so, then.
donner *v.* give, present; strike, hit.
dont *pron.* whose, of which, of *or* for whom.
dorénavant *adv.* henceforth.
dormir *v.* (24) sleep.
dos *m.* back.
double *adj.* *&* *adv.* double, doubly.
doucement *adv.* gently, softly.
douer *v.* endow.
douleur *f.* pain, grief.
douloureux *adj.* painful.
doute *m.* doubt: **sans** —, no doubt.
douter *v.* doubt, suspect, mistrust: **se** — **de**, suspect, mistrust.
doux, -ce *adj.* sweet, soft, smooth; gentle.
douzaine *f.* dozen.
douze *num.* twelve.
dragon *m.* dragoon.
drapeau *m.* flag.
dresser *v.* erect, arrange; draw up; prick up: **se** —, stand on end, rise up.
droit *adj.* straight, right; direct,

upright: *as adv.* straight: **tout —**, right ahead.
droit *m.* right, claim.
drôle *adj.* droll, funny: *as n.* rascal.
duc *m.* duke.
dur *adj.* hard, tough: *as adv.* hardly.
durer *v.* last, continue.
dureté *f.* hardness, unkindness.

eau *f.* water.
éblouir *v.* dazzle, fascinate: **s'—**, be dazzled *or* confused.
ébranler *v.* shake, move, agitate.
échafaud *m.* scaffold.
échanger *v.* exchange.
échapper *v.*: **— de**, escape; **— à**, avoid, shun: **s'—**, get away, escape.
échelle *f.* ladder.
echo *m.* echo.
échouer *v.* run aground; fail.
éclair *m.* lightning, flash.
s'éclaircir *v.* clear, brighten.
éclairer *v.* light up, illuminate: **s'—**, light up.
éclat *m.* brightness; crash, noise: **—s de rire**, bursts of laughter.
éclatant *adj.* bright, brilliant; loud.
éclater *v.* split, burst forth, burst: **— de rire**, burst out laughing.
écluse *f.* sluice, dam.
école *f.* school.
écolier *m.* schoolboy, pupil.
économie *f.* economy, saving.
écorcher *v.* skin, tear, rub off.
écouler *v.* pour off: **s'—**, pass *or* glide away.
écouter *v.* listen to, hear.
écraser *v.* crush, overwhelm.
s'écrier *v.* cry out, exclaim.
écrire *v.* (25) write.
s'écrouler *v.* fall to pieces.
écume *f.* froth, foam; scum.
écurie *f.* stable.
édifice *m.* edifice, building.
éducation *f.* education: **faire l'— de**, educate.
effacer *v.* efface: **s'—**, become effaced.
effarer *v.* terrify.
effaroucher *v.* scare, frighten.
effet *m.* effect: **en —**, truly, indeed; **faire l'— de**, appear *or* seem like.
effigie *f.* effigy, image.
s'efforcer *v.* strive, attempt.
effort *m.* effort.
effrayant *adj.* frightful, terrible.
effrayer *v.* frighten.
effroi *m.* fright, terror.
égal *adj.* equal, alike: **c'est —**, it is all the same, all one.
également *adv.* equally, also.
égalité *f.* equality.
égard *m.* regard: **à l'— de**, as to; **à cet —**, in this respect.
s'égarer *v.* lose one's way, stray.
égayer *v.* cheer.
église *f.* church.
égoïsme *m.* egotism.
egoïste *adj.* egotistic, selfish.
égorgeur *m.* murderer.
élan *m.* burst, transport.
élancer *v.* dart: **s'—**, bound, rush.
élégant *adj.* elegant.
élévation *f.* elevation, nobility.
élève *m.* pupil, scholar.
élever. *v.* raise, bring up: **s'—**, arise, rise.
elle *pron.* she, her, it.
éloigné *adj.* distant.
éloigner *v.* remove, send away: **s'—**, go away, withdraw.

élysée *adj.* elysian: **Champs —s,** name of a great avenue in Paris.
embarquer *v.* embark: **s'—,** embark, start out.
embarras *m.* embarrassment, perplexity: **hors d'—,** out of trouble.
embarrasser *v.* embarrass, trouble, puzzle.
embrasser *v.* embrace, kiss.
émerveiller *v.* astonish, amaze: **s'—,** marvel, wonder.
émigrer *v.* emigrate: *ppl. as n.* emigrant, refugee.
emmener *v.* carry *or* take *or* lead away.
émotion *f.* emotion.
s'emparer *v.* take possession, seize.
empêchement *m.* hindrance, obstacle.
empêcher *v.* hinder, prevent: **s'— de,** forbear, keep from.
empereur *m.* emperor.
empire *m.* empire.
emplir *v.* fill.
employer *v.* employ, use.
emporter *v.* carry *or* sweep away; prevail.
empreint *part.* imprinted, impressed.
empressement *m.* eagerness.
emprunter *v.* borrow.
emprunteur *m.* **-teuse,** *f.* borrower.
ému *adj.* moved, affected.
en *prep.* in, into, within, on, to, at; like, as a: **agir en roi,** act like a king; **— disant, tout — disant cela,** while saying this.
en *pron.* of *or* with *or* from him *or* her *or* it *or* them, *etc.:* some, any.
enchantement *m.* enchantment.
enchanter *v.* enchant, delight, bewitch.
encombrer *v.* obstruct.
encore *adv.* yet, still, more, again; moreover, besides: **— une fois,** another time, one time more: *as conj.* even, yet.
s'endormir *v.* (24), go to sleep, fall asleep.
endroit *m.* place, part; point: **à mon —,** about me.
endurcir *v.* harden.
enfance *f.* infancy, childhood.
enfant *m. or f.* child: **— trouvé,** foundling.
enfer *m.* hell, infernal regions.
enfermer *v.* shut up, enclose, imprison.
enfin *adv.* finally, after all, at last.
s'enflammer *v.* take fire, be excited.
enfoncer *v.* sink, drive *or* break in: **s'—,** sink, plunge, lose one's self.
s'enfuir *v.* (31) run away, take flight.
enfumé *adj.* smoked, smoky.
engager *v.* engage, induce; involve: **s'—,** engage one's self, enter upon, undertake.
engloutir *v.* swallow up, absorb.
engourdir *v.* benumb, weaken.
engourdissement *m.* numbness, torpor.
engraisser *v.* fatten.
s'enivrer *v.* become drunk *or* intoxicated.
enjoindre *v.* (33) enjoin, charge.
enlever *v.* lift, raise; carry off, remove: **— une ville,** take a town.
ennemi *m.* **-ie** *f.* enemy.
s'ennuyer *v.* be bored *or* wearied.

ennuyeux *adj.* tiresome, tedious.
énorme *adj.* enormous.
enrager *v.* be *or* become angry.
enrégimenter *v.* enroll.
enrichir *v.* enrich.
enroué *adj.* hoarse.
ensanglanter *v.* make bloody, stain with blood.
ensemble *adv.* together.
ensuite *adv.* after, afterwards, then.
entamer *v.* break through, impair, attack; begin.
entasser *v.* heap, pile up; huddle, pack together.
entendre *v.* hear, understand; mean: — **raison**, listen to reason; **s'—**, understand one another, agree; **bien entendu**, of course.
enterrer *v.* bury.
entêté *adj.* stubborn, infatuated.
enthusiasme *m.* enthusiasm.
entier *adj.* entire, whole.
entortiller *v.* wrap, twist.
entourer *v.* enclose, surround.
entraînement *m.* impulse.
entraîner *v.* carry *or* drag away.
entraver *v.* hinder, impede.
entre *prep.* between, among, in.
entrée *f.* entry, entrance.
entrefaites: **sur ces —**, in the mean time.
s'entremettre *v.* (36) interpose, interfere.
entremise *f.* intervention, agency.
entreprendre *v.* (50) undertake.
entreprise *f.* enterprise.
entrer *v.* enter, come in.
entretenir *v.* (62) hold, keep up, entertain.
entretien *m.* maintenance, conversation.
entrevoir *v.* (65) see dimly.
entrevue *f.* interview.
envahir *v.* invade.
enveloppe *f.* wrapper, cover.
envelopper *v.* envelop, wrap, surround.
envenimer *v.* poison, irritate.
envers *prep.* to, toward.
envie *f.* envy: **avoir — de**, want to, wish to; **mourir d' — de**, be dying to.
environ *adv.* & *prep.* about, nearly.
environner *v.* surround.
environs *m. pl.* vicinity.
envoyer *v.* (26) send.
épais *adj.* thick.
épaisseur *f.* thickness.
s'épaissir *v.* grow thick *or* large.
épars *adj.* scattered, scanty.
épaule *f.* shoulder.
épée *f.* sword.
épicier *m.* grocer.
épidémie *f.* epidemic.
épier *v.* spy, watch.
épingle *f.* pin.
époque *f.* epoch, period, time.
épouser *v.* marry, wed.
épouvantable *adj.* frightful.
épouvante *f.* terror.
époux *m.* spouse, husband.
épreuve *f.* trial, test: **faire l'— de**, test.
éprouver *v.* try, prove, feel.
épuiser *v.* exhaust.
équiper *v.* equip, fit out.
errer *v.* wander.
erreur *f.* error, mistake.
escadron *m.* squadron.
escalier *m.* staircase.
escarpolette *f.* swing.
escorte *f.* escort.
escorter *v.* escort.
espace *m.* space, room.
espèce *f.* species, kind, sort.
espérance *f.* hope.

espérer *v.* hope, trust, expect.
espièglerie *f.* frolic, trick.
espion *m.* spy.
espionner *v.* spy.
espoir *m.* hope.
esprit *m.* spirit, wit, mind.
essayer *v.* try, attempt.
essentiel *m.* essential, main point.
essuyer *v.* wipe, wipe away; bear.
estime *f.* esteem.
estimer *v.* estimate, value, esteem.
estropier *v.* cripple, lame.
établir *v.* establish.
établissement *m.* establishment.
étage *m.* story, floor.
état *m.* state; case, condition; position, profession: **être en — de**, be in condition to, be able to; **—-major**, staff.
été *m.* summer.
éteindre *v.* (45) put out, extinguish: **s'—**, be put out, grow dim.
étendard *m.* standard, flag.
étendre *v.* spread, stretch out, extend: **s'—**, stretch out, lie.
éternel *adj.* eternal, everlasting.
étoile *f.* star; star (a decoration of honor).
étonnant *adj.* astonishing.
étonnement *m.* astonishment.
étonner *v.* astonish: **s'—**, be amazed.
étouffer *v.* suffocate, stifle, choke.
étourdi *adj.* stunned, giddy.
étrange *adj.* strange.
étranger *adj.* strange, foreign: **être — à**, be unacquainted with; *as n.* stranger, foreigner.
être *v.* be; *as aux'y* have.
étroit *adj.* narrow.
étude *f.* study; office.
étudier *v.* study; practice (**le piano**).
eux *pron.* them.
s'évader *v.* make one's escape.
s'évanouir *v.* faint away.
évasion *f.* escape, flight.
éveillé *adj.* brisk, lively.
éveiller *v.* awaken, rouse: **s'—**, awake, wake up.
événement *m.* event.
évident *adj.* evident, clear.
éviter *v.* shun, avoid.
évoquer *v.* evoke, call up.
exact *adj.* exact.
exalter *v.* exalt, extol; excite.
examiner *v.* examine; explore.
excellent *adj.* excellent.
excentrique *adj.* eccentric.
excepté *prep.* except.
excès *m.* excess: **à l'—**, excessively.
excitant *adj.* exciting.
exciter *v.* excite, rouse.
exclamation *f.* exclamation.
exclure *v.* (11) exclude, shut out.
excuse *f.* excuse.
excuser *v.* excuse.
exécuter *v.* perform, accomplish.
exécution *f.* execution, performance.
exemple *m.* example: **par —**, for instance, indeed!
exercer *v.* exercise.
exigeant *adj.* exacting, hard to please.
exiger *v.* exact, require.
existence *f.* existence.
expansion *f.* expansion.
expédient *adj.* expedient.
expéditif *adj.* expeditious.
expédition *f.* expedition.
expérience *f.* experience, trial.
expirer *v.* expire, die.
explicable *adj.* explicable.
explication *f.* explanation.

expliquer *v.* explain : **s'—**, explain one's self, be explained.
exploit *m.* exploit, achievement.
exploration *f.* exploration.
explorer *v.* explore.
explosion *f.* explosion.
exposer *v.* expose, set forth.
exprès *adv.* expressly, on purpose.
expressif *adj.* expressive.
expression *f.* expression.
exprimer *v.* express.
extérieur *adj.* exterior.
extraordinairement *adv.* extraordinarily.
extrême *adj.* extreme.
extrêmement *adv.* extremely.
extrémité *f.* extremity, end.

face *f.* front, face : **en — de**, opposite.
fâcher *v.* anger, offend : **se —**, get angry, be angry.
facile *adj.* easy.
facilement *adv.* easily.
façon *f.* fashion, way, manner : **de — à**, **de — que**, in such a way as to, so that.
facteur *m.* porter, postman.
factionnaire *m.* sentinel.
fagot *m.* fagot.
faible *adj.* weak, feeble ; small.
faiblesse *f.* weakness.
faillir *v.* (27) miss, fail ; be on the point of.
faim *f.* hunger : **avoir —**, be hungry ; **manger à son —**, eat one's fill.
faire *v.* (28) make, do, cause ; (*of the weather*) be; cause to be *or* have done *or* made : *familiarly* say, reply ; *impers.* matter : **bien fait**, well built *or* shaped ; **en être fait**, be all over with ; **— mal à**, hurt, harm ; **se —**, be done, happen, take place ; grow, become.
fait *m.* fact, deed.
falloir *v.* (29) *impers.* be obliged, must, have to ; be lacking, need, want.
fameux *adj.* famous.
familiarité *f.* familiarity.
familier *adj.* familiar.
familièrement *adv.* familiarly.
famille *f.* family.
famine *f.* famine.
fanatisme *m.* fanaticism.
fanfare *f.* flourish of trumpets.
fantaisie *f.* imagination, fancy.
fantôme *m.* phantom.
farce *f.* farce, joke : **faire une — à**, play a trick on.
fardeau *m.* burden.
farouche *adj.* wild, fierce.
fasciner *v.* fascinate.
fatigue *f.* fatigue.
fatiguer *v.* fatigue, tire.
fausseté *f.* falsity, falsehood.
faute *f.* fault, mistake.
fauteuil *m.* arm-chair.
faux *f.* scythe.
faux, -sse, *adj.* false, untrue.
faveur *f.* favor : **à la — de**, under cover of ; **en — de**, in behalf of.
favoriser *v.* favor.
fécond *adj.* fruitful, rich.
fée *f.* fairy.
féerie *f.* fairy-play.
feindre *v.* (45) feign, pretend.
femme *f.* woman, wife ; waiting-woman.
fenêtre *f.* window.
fer *m.* iron.
ferme *f.* farm.
ferme *adj.* firm, steady, strong.
fermement *adv.* firmly.
fermenter *v.* ferment ; be agitated.
fermer *v.* shut, fasten.

fermeté *f.* firmness.
fermier *m.* farmer.
féroce *adj.* ferocious, fierce.
ferraille *f.* old iron, iron.
fête *f.* holiday, festival: **faire une — à**. make welcome; **se faire — de**, look forward to.
feu *m.* fire.
feu *adj.* late, deceased.
feuille *f.* leaf, sheet.
février *m.* February.
fiacre *m.* cab.
fiction *f.* fiction.
fidèle *adj.* faithful, loyal.
fidélité *f.* fidelity, loyalty.
se fier *v.* trust, rely.
fier *adj.* proud, bold.
fièrement *adv.* proudly.
fièvre *f.* fever; ague.
figure *f.* figure, form, face.
se figurer *v.* imagine, picture.
filer *v.* spin.
fille *f.* girl, daughter.
filleule *f.* god-daughter.
fils *m.* son.
filtrer *v.* filter, trickle.
fin *f.* end: **à la —**, at last.
fin *adj.* fine, thin.
finesse *f.* fineness, shrewdness.
finir *v.* finish, complete; be at an end, be over, end.
flagrant *adj.* flagrant.
flairer *v.* smell, scent.
flamme *f.* flame, fire.
flatter *v.* flatter: **se —**, flatter one's self.
fléchir *v.* bend; persuade.
fleur *f.* flower: **— de lis**, fleur de lis.
fleurdeliser *v.* mark with a fleur de lis.
fleuve *m.* river.
flocon *m.* flake, puff.
flot *m.* wave, billow.
flotter *v.* float.
foi *f.* faith: **ma —**! really! **de bonne —**, honestly, in earnest; **faire —**, prove.
foin *m.* hay.
foire *f.* fair; market.
fois *f.* time: **une —**, once; **à la —**, at once; **encore une —**, once more.
folie *f.* madness, piece of foolishness: **faire une —**, do a foolish thing.
fonctionner *v.* work.
fond *m.* bottom, foundation: **le — d'une voiture**, back seat of a carriage; **au —**, at bottom, really.
fonder *v.* found, establish.
fonds *m.* property, funds, capital.
fontaine *f.* fountain, spring.
force *f.* strength, force, power: **à — de**, by dint of.
forcer *v.* force, compel; take by force.
forêt *m.* forest, wood.
formalité *f.* formality, form.
forme *f.* form, shape.
former *v.* form, make.
fort *adj.* strong; hard: *as adv.* very, very much; hard.
fort *m.* fort.
forteresse *f.* fortress.
fortifier *v.* fortify.
fortune *f.* fortune, chance.
fortuné *adj.* fortunate, lucky.
fossé *m.* ditch, moat.
fou *or* **fol, folle** *adj.* foolish.
foudre *f.* thunder, thunderbolt.
foudroyant *adj.* crushing, fatal.
fouiller *v.* search, rummage.
foule *f.* crowd.
fouler *v.* tread, trample on: **— aux pieds**, trample under foot.
fourmi *f.* ant.
fournir *v.* furnish, provide.
fourrière *f.* pound.

foyer *m.* hearth, fireside.
fracas *m.* crash.
frais, -îche *adj.* cool, fresh.
franc, -che *adj.* frank, open, sincere.
français *adj.* French.
franchement *adv.* frankly.
franchir *v.* get over, pass, cross.
franchise *f.* frankness, candor.
frapper *v.* strike, knock.
frayeur *f.* fright.
frémir *v.* shudder.
frénétique *adj.* distracted, frantic.
frequent *adj.* frequent.
frère *m.* brother.
frisé *adj.* curled, curly.
frissonner *v.* shiver, shudder.
froid *adj.* cold, cool: **avoir —**, be cold; *as n.* cold.
froidement *adv.* coldly, coolly.
front *m.* forehead, front.
frontière *f.* frontier.
frotter *v.* rub: **se —**, rub one's self.
fruit *m.* fruit.
fugitif *adj.* fugitive, runaway.
fuir *v.* (31) flee, shun, avoid.
fuite *f.* flight.
fumée *f.* smoke.
fumer *v.* smoke.
funeste *adj.* fatal.
fureter *v.* rummage.
fureur *f.* fury, rage.
furie *f.* fury.
furieux *adj.* furious, fierce.
fusil *m.* gun.
fusiller *v.* shoot.
futur *adj.* future.
fuyard *adj.* fugitive.

gager *v.* wager, bet.
gagner *v.* gain, earn; win; reach: **— du pays**, gain ground, get on.
gai *adj.* gay, merry.
gaiement *adv.* gayly.
gaieté *f.* gaiety.
gaillard *m.* lively fellow, fellow.
galant *m.* wooer, lover.
galerie *f.* gallery, corridor.
galop *m.* gallop: **temps de —**, galloping pace.
galoper *v.* gallop.
gamin *m.* lad, urchin.
garantir *v.* guarantee, warrant; protect.
garçon *m.* boy; waiter.
garde *f.* guard, watch; charge; care; (*of a sword*) hilt: **corps de —**, guard-house; **prendre —**, take care, mind; **— nationale**, national guard (the French militia).
garde *m.* guard, watchman: **— du corps**, life guardsman: **— champêtre**, keeper.
garder *v.* keep, preserve: take care of, protect, defend: **se — de**, keep one's self from, refrain from.
gardien *m.* guardian, keeper.
garnison *f.* garrison.
garrotter *v.* pinion, handcuff.
gars *m.* lad.
gâter *v.* spoil.
gauche *adj.* left, left-handed: *as n. f.* left-hand side.
gazon *m.* grass, turf.
géant *m.* giant.
geler *v.* freeze.
gémir *v.* groan, lament.
gémissement *m.* groan.
gendarme *m.* policeman.
gendre *m.* son-in-law.
général *m.* general.
général *adj.* general.
généreusement *adv.* generously.
généreux *adj.* generous.
génie *m.* genius.
genou *m.* knee: **aux —x**, on

one's knees; **se mettre aux —x**, kneel.
genre *m.* kind, sort.
gens *pl.* people, persons, men; attendants: **jeunes —**, young men.
gentil *adj.* pretty.
gentilhomme *m.* gentleman, nobleman.
geôlier *m.* jailer.
geste *m.* gesture, sign.
gibier *m.* game.
giboyeux *adj.* full of game.
gigantesque *adj.* gigantic.
Girondin *adj.* Girondin.
gisement *m.* bearing, situation.
gîte *m.* home, resting-place.
glacer *v.* freeze, chill.
glacial *adj.* glacial, icy.
glisser *v.* slip: **se —**, sli[illegible]de, steal.
gloire *f.* glory.
glorieux *adj.* glorious.
gorge *f.* throat, breast, neck: **rire à — déployée**, laugh aloud *or* immoderately.
goût *m.* taste.
goutte *f.* drop.
gouttière *f.* gutter of a roof.
gouvernante *f.* governess, housekeeper.
gouvernement *m.* government.
gouverner *v.* govern, rule.
grâce *f.* grace, favor, indulgence; elegance: **à la — de**, by the favor of; **rendre —**, thank; **— à**, thanks to.
gracieusement *adv.* graciously.
grain *m.* grain, seed.
grand *adj.* great, large, high, big.
grandement *adv.* greatly, extremely.
grandeur *f.* greatness, size.
grandir *v.* grow, grow big.
grand'mère *f.* grandmother.
grange *f.* barn.
granit *m.* granite.
gratter *v.* scratch.
grave *adj.* heavy, grave, serious.
gravement *adv.* seriously.
gré *m.* will, wish: **de — ou de force**, willingly or unwillingly.
grêle *adj.* slender, slim.
grenadier *m.* grenadier.
grenier *m.* garret.
griffe *f.* claw.
grimace *f.* grimace, wry face.
grimper *v.* climb.
grincement *m.* gnashing, grating.
grincer *v.* grind, grate.
gris *adj.* gray.
griser *v.* make tipsy: **se —**, get tipsy.
grognard *m.* grumbler; old soldier (of Napoleon).
grommeler *v.* grumble, mutter.
gronder *v.* scold, reprove.
gros, -sse *adj.* large, big; coarse.
grossier *adj.* coarse, common.
grossir *v.* make *or* grow bigger, swell.
groupe *m.* group.
grouper *v* group: **se —**, form into groups.
guère *adv.* (*with* **ne**) hardly, scarcely, but little.
guérir *v.* heal, cure, grow well.
guerre *f.* war.
guerrier *m.* warrior.
guide *m.* guide.
guider *v.* guide, lead.
guillotine *f.* guillotine.
gymnastique *f.* gymnastics.

habiller *v.* dress, clothe: **s'—**, dress one's self, dress.
habit *m.* coat, dress, garment.
habitant *m.* **-te** *f.* inhabitant.

habiter *v.* inhabit, reside in.
habitude *f.* habit, custom, trick : **à l'—, d'—**, habitually.
habituellement *adv.* habitually.
habituer *v.* accustom, use.
hache *f.* axe, hatchet.
haie *f.* hedge ; line, row.
haine *f.* hate, hatred.
haletant *adj.* panting, breathless.
hanter *v.* haunt.
haranguer *v.* harangue.
hardi *adj.* hardy, bold.
hardiment *adv.* boldly.
harnacher *v.* harness ; dress out.
harpe *f.* harp.
hasard *m.* chance, risk, hazard : **au —**, at random.
hasarder *v.* risk : **se —**, venture.
hasardeux *adj.* hazardous.
hâte *f.* haste : **à la —**, in a hurry ; **avoir —**, be in a hurry.
hâter *v.* hasten : **se —**, make haste, hurry.
haut *adj.* high, tall : **— de 2 pieds**, 2 feet high ; *as n.* height, top : **de — en bas**, downwards ; **2 pieds de —**, 2 feet high ; *as adv.* high, loud, aloud ; **tout —**, aloud.
hautain *adj.* haughty.
hauteur *f.* height, eminence.
hein! *int.* hey !
hélas! *int.* alas !
hémiplégie *f.* hemiplegy.
hémisphère *m.* hemisphere.
hennissement *m.* neighing.
herbe *f.* herb, grass.
hérisson *m.* **-nne** *f.* hedgehog.
héritage *m.* inheritance.
héritier *m.* **-tière** *f.* heir, heiress.
héroïne *f.* heroine.
héros *m.* hero.
hésitation *f.* hesitation.
hésiter *v.* hesitate.
hêtre *m.* beech.
heure *f.* hour, o'clock, time : **2 —s**, 2 o'clock ; **de bonne —**, early ; **un mauvais quart d'heure**, a bad time.
heureusement *adv.* happily, luckily.
heureux *adj.* happy, lucky, fortunate.
heurter *v.* run against, strike.
histoire *f.* history, tale, story.
hiver *m.* winter.
homme *m.* man ; husband.
honnête *adj* honest, upright.
honnêtement *adv.* honestly, politely.
honneur *f.* honor.
honorable *adj.* honorable.
honoraire *m* fee, salary.
honorer *v.* honor.
honte *f.* shame : **avoir —**, be ashamed.
honteusement *adv.* shamefully, with shame.
hôpital *m.* hospital.
horizon *m.* horizon.
horizontal *adj.* horizontal.
horloge *f.* clock.
horreur *f.* horror.
horrible *adj.* horrible.
horriblement *adv.* horribly.
hors, hors de *prep.* out, beyond ; out of, outside of : **— lui**, beside himself.
hôte *m.* host, landlord.
hôtel *m.* mansion ; hotel, inn.
hôtellerie *f.* inn, hotel.
hôtesse *f.* hostess, housekeeper.
huile *f.* oil.
huit *num.* eight.
humain *adj.* human.
humble *adj.* humble, modest.
humblement *adv.* humbly.
humeur *f.* humor, temper, ill-humor.

humide *adj.* damp.
humiliation *f.* humiliation.
humilité *f.* humility.
hurler *v.* howl, roar.
hussard *m.* hussar.
hutte *f.* hut.
hymne *m.* hymn.

ici *adv.* here : **d'—** hence.
idée *f.* idea, fancy.
Iéna, Jena (a German town).
ignorant *adj.* ignorant.
ignoré *adj.* unknown.
ignorer *v.* be ignorant of, not know.
il *pron.* he, it ; there.
île *f.* island.
illuminer *v.* illuminate.
illusion *f.* illusion.
illustre *adj.* illustrious.
image *f.* image, picture.
imaginaire *adj.* imaginary.
imagination *f.* imagination.
imaginer *v.* imagine, think of : **s'—**, imagine, think, fancy.
imiter *v.* imitate.
immédiatement *adv.* immediately.
immense *adj.* immense.
immobile *adj.* motionless.
immobilité *f.* immobility.
immortel *adj.* immortal.
impartialité *f.* impartiality.
impasse *f.* blind alley, place without egress.
impatience *f.* impatience.
impatient *adj.* impatient.
impatienter *v.* put out of patience.
impénétrable *adj.* impenetrable.
impérial *adj.* imperial : *f. as n.* top *or* roof of omnibus *or* coach.
important *adj.* important.
importer *v. impers.* concern, matter, signify : **n'importe,** no matter ; **qu'importe,** what matters it ?
importun *adj.* importunate, troublesome.
imposant *adj.* imposing, stately.
imposer *v.* impose, prescribe, force upon ; awe.
impossible *adj.* impossible.
impression *f.* impression.
improviste: **à l'—** *adv.* on a sudden.
imprudemment *adv.* imprudently.
imprudent *adj.* imprudent.
impunément *adv.* with impunity.
impurement *adv.* immodestly.
inaction *f.* inaction.
inattendu *adj.* unexpected.
inattention *f.* inattention.
incendie *m.* fire, conflagration.
incendier *v.* burn.
incertain *adj.* uncertain.
incessant *adj.* incessant.
incliner *v.* incline : **s'—**, incline, bow, bend.
incommode *adj.* inconvenient.
inconnu *adj.* unknown.
inconvenance *f.* impropriety.
indemnité *f.* indemnity.
indépendant *adj.* independent.
indifféremment *adv.* with indifference.
indifférent *adj.* indifferent.
indigne *adj.* unworthy.
indigné *adj.* indignant.
indiquer *v.* indicate, show.
indispensablement *adv.* indispensably.
indisposition *f.* indisposition.
individuel *adj.* individual.
indomptable *adj.* indomitable, untamable.
indulgence *f.* lenity, indulgence.
indulgent *adj.* indulgent.
inébranlable *adj.* immovable.
inépuisable *adj.* inexhaustible.

inert *adj.* sluggish.
inespéré *adj.* unhoped for, unexpected.
inextricable *adj.* inextricable.
infailliblement *adv.* infallibly.
infatigable *adj.* indefatigable.
infiniment *adv.* infinitely, exceedingly.
infirme *adj.* infirm, feeble.
inflammatoire *adj.* inflammatory.
information *f.* inquiry.
informer *v.* inform: **s'—**, inquire, ask.
ingrat *adj.* ungrateful, thankless.
ingratitude *f.* ingratitude.
inhabileté *f.* unskilfulness.
inimitable *adj.* inimitable.
initier *v.* initiate, admit.
injure *f.* insult: **dire des —s à**, abuse, insult.
injurier *v.* abuse, call names.
innocemment *adv.* innocently.
innocence *f.* innocence.
innocent *adj.* innocent.
inoffensif *adj.* inoffensive.
inquiet *adj.* unquiet, uneasy, anxious.
inquiéter *v.* disturb: **s'—**, be anxious, disturbed.
inquiétude *f.* anxiety.
insatiable *adj.* insatiate.
inscrire *v.* (25) inscribe, register.
insensible *adj.* unfeeling.
insensiblement *adv.* imperceptibly.
insigne *adj.* signal.
insister *v.* insist, persist.
inspection *f.* inspection: **passer l'—**, inspect.
inspiration *f.* inspiration.
inspirer *v.* inspire, suggest.
installation *f.* instalment.
installer *v.* install: **s'—**, settle.
instance *f.* entreaty.
instant *m.* instant: **à l'—**, instantly.
instantanément *adv.* instantly.
instinctif *adj.* instinctive.
instinctivement *adv.* instinctively.
instruction *f.* instruction, education; examination.
instruire *v.* (12) instruct, inform.
instrument *m.* instrument.
insu: **à l'insu de** *prep.* unknown to; **à mon —**, unknown to me.
insuffisant *adj.* insufficient.
insurrection *f.* insurrection.
intelligence *f.* intellect, understanding.
intention *f.* intention.
intéressant *adj.* interesting.
intéressé *adj.* interested, selfish.
intéresser *v.* interest.
intérêt *m.* interest, concern.
intérieur *m.* interior, inside.
intermédiaire *adj.* intermediate.
interrogatoire *m.* examination.
interroger *v.* question.
interrompre *v.* interrupt.
intervalle *m.* interval.
intimider *v.* intimidate.
intraitable *adj.* unmanageable.
introduction *f.* introduction, admission.
introduire *v.* (12) introduce, show in, bring in.
introuvable *adj.* undiscoverable.
inusité *adj.* unusual.
inutile *adj.* useless.
inutilement *adv.* uselessly.
invalide *adj.* infirm: *as n.* invalid, pensioner; **les Invalides**, home for veterans in Paris.
invasion *f.* invasion.
inventer *v.* invent, contrive.
investissement *m.* investment; siege.
inviter *v.* invite.

involontairement *adv.* involuntarily.
invraisemblable *adj.* improbable.
irlandais *adj.* Irish.
irrésistible *adj.* irresistible.
irrité *adj.* irritated, angry.
isolé *adj.* isolated, detached, lonely.
issue *f.* issue, outlet.
ivraie *f.* tare: **l'— et le bon grain,** the tares and the wheat; bad and good times.
ivre *adj.* drunk.

jalousie *f.* jealousy.
jaloux *adj.* jealous.
jamais *adv. with* **ne,** never.
jambe *f.* leg.
jardin *m.* garden.
jardinier *m.* gardener.
jaser *v.* prate, chatter.
jaune *adj.* yellow.
je *pron.* I.
jeter *v.* throw, cast; send forth: **se —,** dash *or* throw one's self; **— au cou de,** fall on the neck of.
jeu *m.* play, game.
jeune *adj.* young.
joie *f.* joy.
joindre *v.* (33) join, unite; clasp: **se —,** join.
joli *adj.* pretty.
jonc *m.* rush; Malacca-cane.
jonction *f.* junction.
joue *f.* cheek.
jouer *v.* play, perform, act: **— du piano,** play on the piano; **— un tour à,** play a trick on.
jouir *v.* enjoy.
jour *m.* day, daylight: **il fait —,** it is daylight; **grand —,** broad daylight; **de — en —,** from day to day; **— levant,** dawning day; **huit —s,** a week.
journal *m.* journal, newspaper.
journée *f.* day, day's work, day's wages.
joyeux *adj.* joyful, merry.
jubiler *v.* exult.
juge *m.* judge, justice.
jugement *m.* judgment, sentence.
juger *v.* judge.
juillet *m.* July.
juin *m.* June.
jurer *v.* swear, vow, declare.
jusque, — à *prep.* till, until; to, as far as: **— à présent,** till now.
juste *adj.* just, right, true; *as adv.* just, exactly: **tout —,** just exactly.
justement *adv.* justly, precisely.
justice *f.* justice: **rendre —,** do justice.

kilomètre *m.* kilometer (1094 yards).

la *art.* see **le.**
la *pron.* see **le.**
là *adv.* there, thither: **— bas, — dessus,** *etc.*; *see* **bas, dessus,** *etc.*
labourer *v.* plough, till.
laboureur *m.* husbandman.
lac *m.* lake.
lacet *m.* lace; zigzag.
lâche *adj.* cowardly, mean: *as n.* coward.
laid *adj.* ugly.
laideur *f.* ugliness.
laisser *v.* leave, desert; permit; let: **se —,** allow *or* let one's self: **— aller,** abandon one's self.
lait *m.* milk.
lampe *f.* lamp.

lance *f.* lance, spear.
lancer *v.* dart, hurl, cast, launch, shoot.
langue *f.* tongue ; language.
languir *v.* languish, pine.
lanterne *f.* lantern : — **sourde**, dark-lantern.
lapin *m.* rabbit ; knowing *or* old fellow.
laquais *m.* footman.
laquelle *f. of* **lequel**.
large *adj.* broad, wide ; great, heavy.
larme *f.* tear.
las *adj.* tired, weary.
latin *adj.* Latin.
laver *v.* wash.
lazaret *m.* lazaret, hospital.
le, la, *pl.* **les,** *art.* the.
le, la, *pl.* **les,** *pron.* him, her, it, them; so.
lécher *v.* lick.
leçon *f.* lesson.
lecture *f.* reading.
légataire *m. f.* legatee.
légende *f.* legend ; inscription.
léger *adj.* light ; frivolous.
légitimer *v.* legitimate, justify.
lendemain *m.* morrow, day after.
lent *adj.* slow.
lentement *adv.* slowly.
lequel, laquelle *pron.* who, whom, that, which ; which one? which?
les *see* **le**.
lestement *adv.* briskly, cleverly.
lettre *f.* letter.
leur *pron.* to them, them.
leur *poss. adj. & pron.* their, theirs.
lever *v.* lift : **se** —, rise, get up; start up.
lever *m.* rising.
lèvre *f.* lip.
liard *m.* liard (old coin worth $\frac{1}{4}$ cent).
libérateur *m.* **-trice** *f.* deliverer.
liberté *f.* liberty, freedom.
libre *adj.* free ; open.
librement *adv.* freely.
licou *m.* halter.
lien *m.* band ; bond, tie.
lieu *m.* place, spot : **avoir** —, take place, happen ; **au — de**, instead of.
lieue *f.* league ($2\frac{1}{2}$ miles).
lieutenant *m.* lieutenant.
lièvre *m.* hare.
ligne *f.* line.
limbes *pl.* limbo.
linceul *m.* shroud.
lire *v.* (34) read.
liste *f.* list, roll.
lit *m.* bed.
livre *m.* book.
livrée *f.* livery.
livrer *v.* deliver, give up : — **assaut**, assail ; **se** —, deliver one's self up.
local *adj.* local : *as n.* habitation, premises.
localité *f.* locality.
loge *f.* lodge, box ; actor's dressing-room.
loger *v.* lodge : **se** —, lodge, live.
loi *f.* law.
loin *adv.* far : — **de**, far from ; **de — au** —, from afar, far ; **plus** —, further on.
Londres *m.* London.
long *adj.* long : *as n.* length ; *as adv.* much ; **tout de son** —, at full length ; **le — de**, along ; **en savoir plus — que**, know more of it than.
longe *f.* tether.
longtemps *adv.* a long while, long : **il y a — que**, it is long since ; **depuis** —, for a long time.

longuement *adv.* at length.
longueur *f.* length.
lors *adv.* then: **depuis** —, since then.
lorsque *conj.* when.
louer *v.* let; hire.
louis: — **d'or** *m.* louis (old French coin worth $5.00).
loup *m.* wolf.
loyal *adj.* honest, loyal.
lueur *f.* glimmer, gleam.
lui *pron.* he; him, to him; her, to her; it, to it.
lumière *f.* light.
lundi *m.* Monday.
lutte *f.* struggle, strife.
lutter *v.* struggle, strive, compete.

M. (*abbreviation of* **monsieur**), Mr.
ma *see* **mon.**
machine *f.* machine.
maçon *m.* mason.
madame *f.* madam; Mrs.
mademoiselle *f.* young lady miss.
magique *adj.* magic.
magnétique *adj.* magnetic.
magnificence *f.* magnificence.
magnifique *adj.* magnificent, splendid.
magnifiquement *adv.* magnificently.
mai *m.* May.
maigre *adj.* thin, meagre.
main *f.* hand.
maintenant *adv.* now.
maire *m.* mayor.
mais *conj.* but.
maison *f.* house, home; household.
maître *m.* master, teacher.
maîtresse *f.* mistress, teacher.
majesté *f.* majesty.
majestueusement *adv.* majestically.
majestueux *adj.* majestic.
mal *m.* evil, ill, pain: **faire** — **à**, hurt, injure; — **à la tête**, headache.
mal *adv.* ill, wrong, badly.
malade *adj.* sick, ill.
maladie *f.* illness, sickness.
maladif *adj.* sickly.
malgré *prep.* in spite of, notwithstanding.
malheur *m.* misfortune.
malheureusement *adv.* unfortunately.
malheureux *adj.* unfortunate, unhappy.
malice *f.* malice.
malin, -gne *adj.* malicious; sly.
malle *f.* trunk.
maltraiter *v.* maltreat.
malveillance *f.* ill-will.
mander *v.* write, send word.
manège *m.* horsemanship; manœuvres.
manger *v.* eat.
manière *f.* manner, way: — **d'être**, bearing, demeanor.
manquer *v.* miss, fail, come near to: — **de**, need, want, lack, be without.
mansarde *f.* garret.
manteau *m.* cloak.
marchand *m.* merchant.
marchandise *f.* merchandise, goods.
marche *f.* walk; march, step.
marché *m.* market, market-place; bargain: **à bon** —, cheap.
marcher *v.* walk, step; go, march, move on; get on, progress.
maréchal *m.* marshal, field-marshal: — **des logis**, sergeant (of cavalry).
marée *f.* tide.

mari *m.* husband.
mariage *m.* marriage.
marier *v.* marry : **se** —, marry, wed.
marquer *v.* mark, mark out.
marquis *m.* marquis.
marquise *f.* marchioness.
massacrer *v.* massacre, slaughter.
masse *f.* mass, crowd ; **en** —, in a body.
masser *v.* mass : **se** —, mass one's self.
masure *f.* hovel.
matin *m.* morning ; *as adv.* early : **de grand** —, very early.
matinée *f.* morning.
matou *m.* tom-cat.
maudit *adj.* cursed, confounded.
mauvais *adj.* bad, evil.
me *pron.* me, to me.
mécanicien *m.* machinist.
mécanique *adj.* mechanical ;— *f.* mechanics.
méchamment *adv.* spitefully, ill-naturedly.
méchant *adj.* bad, wicked.
méconnaître *v.* (43) not recognize ; disown.
médecin *m.* doctor.
méfiance *f.* distrust.
meilleur *adj.* better, best.
mélancholique *adj.* melancholy.
mélanger *v.* mix, mingle.
mêler *v.* mix, mingle : **se** —, mix ; **se — de**, meddle with.
membre *m.* member, limb.
même *adj.* same, self, very ; selfsame : **l'homme** —, man himself ; *as adv.* even, also, likewise ; **de** —, the same.
mémoire *f.* memory.
menace *f.* threat.
menacer *v.* threaten.
ménage *m.* housekeeping, household ; housework : **entrer en** —, begin housekeeping.
mendiant *m.* beggar.
mendier *v.* beg.
mener *v.* carry, lead.
mensonge *m.* lie, lying.
mensuel *adj.* monthly.
mentir *v.* (44) tell a lie, lie.
menton *m.* chin.
mépris *m.* contempt, scorn.
mépriser *v.* despise.
mer *f.* sea.
merci *m.* thank you, thanks : **Dieu** —, thank God.
mercredi *m.* Wednesday.
mère *f.* mother.
méridional *adj.* southern.
mériter *v.* deserve.
merveille *f.* wonder.
merveilleux *adj.* wonderful, marvellous.
mes *see* **mon**.
messager *m.* messenger.
messe *f.* mass.
mesure *f.* measure : **à — que**, as.
métier *m.* trade, business.
mettre *v.* (36) put ; put in, put on ; take : — **au monde**, give birth to ; **se — à**, put one's self to, set to ; begin ; — **à table**, sit down to table ; — **en route**, set out, start out ; **bien mise**, well dressed.
meuble *m.* furniture.
meubler *v.* furnish.
meuglement *m.* lowing.
meugler *v.* low, moo.
meunier *m.* miller.
meurtrier *adj.* murderous : — *m.* murderer, assassin.
mi *invariable particle* mid : **la — -carême**, mid-Lent.
miaulement *m.* mewing.
midi *m.* noon, twelve o'clock ; south.
mie *f.* crumb (soft part of bread).
mie *f.* dear, love.

mien *poss. pron.* mine.
mieux *adv.* better, rather; more: **j'aime —**, I had rather, I prefer; *as n.* better, best: **de son —**, one's best.
mil *num.* thousand.
milieu *m.* middle, medium, mean: **au — de**, in the midst of.
militaire *adj.* military.
militant *adj.* militant.
mille *num.* thousand.
mille *m.* mile.
millier *m.* a thousand.
millionnaire *adj.* millionaire.
mince *adj.* thin, slender, slight.
ministre *m.* minister.
minuit *m.* midnight.
minute *f.* minute.
minutieux *adj.* minute.
miracle *m.* miracle.
miraculeux *adj.* miraculous.
mirer *v.* look at, aim: **se —**, be reflected.
miroir *m.* mirror.
misérablement *adv.* miserably.
misère *f.* misery, want, poverty.
mission *f.* mission.
mode *f.* fashion: **à la —**, in fashion.
modeste *adj.* modest.
modestie *f.* modesty.
modifier *v.* modify.
mœurs *f. pl.* manners, morals.
moi *pron.* me, to me; I: **à —**! help!
moignon *m.* stump.
moindre *adj.* less, least.
moins *adv.* less: **à — que** *conj.* unless; *as n.* least, less; **du —**, at least.
mois *m.* month.
moisson *f.* harvest.
moitié *f.* half: **à —**, half.
moment *m.* moment.
momentanément *adv.* momentarily.
mon, ma, *pl.* **mes** *poss. adj.* my.
monarque *m.* monarch.
monastère *m.* monastery, convent.
monde *m.* world; people: **tout le —**, every one.
monnaie *f.* coin, money; change: **pièce de —**, coin.
monosyllabe *m.* monosyllable.
monsieur *m.* sire, gentleman; Mr.
monstre *m.* monster.
mont *m.* mount.
montagnard *m.* mountaineer.
montagne *f.* mountain.
monter *v.* go up, get up, ascend, mount, rise: **— à cheval**, ride; **se —**, amount.
montre *f.* watch.
montrer *v.* show, point out: **se —**, show one's self, appear.
se moquer *v.* mock, make fun, joke.
moqueur *adj.* mocking, jeering.
moral *adj.* moral.
morale *f.* ethics; moral.
morceau *m.* bit, piece.
morne *adj.* gloomy, mournful.
mort *f.* death.
mort *adj.* dead.
mortel *adj.* mortal.
mot *m.* word.
motif *m.* motive.
motiver *v.* allege; be the cause of.
mouche *f.* fly.
mouchoir *m.* handkerchief.
mouiller *v.* wet, moisten.
moulin *m.* mill.
mourir *v.* (38) die.
moustache *f.* moustache.
mouton *m.* sheep; mutton.
mouvement *m.* movement, motion; impulse.

moyen *m.* means, way.
moyen, -nne *adj.* middle, medium-sized.
moyennant *adv.* by means of, in consideration of.
muet, -tte *adj.* dumb, mute, silent.
mufle *m.* muzzle, snout.
multiplier *v.* multiply: **se —**, be repeated, increase.
municipal *adj.* municipal.
municipalité *f.* town *or* city government *or* hall.
munir *v.* supply, provide.
mur *m.* wall.
muraille *f.* wall.
murer *v.* wall up.
murmure *m.* murmur.
murmurer *v.* murmur.
museau *m.* muzzle, snout.
musical *adj.* musical.
musique *f.* music.
mystère *m.* mystery.
mystérieux *adj.* mysterious.

naissance *f.* birth: **de —**, by birth.
naître *v.* (40) be born; originate, spring up.
naïvement *adv.* naïvely, ingenuously.
nation *f.* nation.
national *adj.* national.
nature *f.* nature; kind: **de — à**, of a kind to.
naturel *adj.* natural.
naturellement *adv.* naturally.
navet *m.* turnip.
navré *adj.* broken-hearted.
ne *adv.* no, not: **— . . . pas, — . . . point**, not, not at all.
néanmoins *adv.* nevertheless.
nécessaire *adj.* necessary.
nécessité *f.* necessity.
négliger *v.* neglect.
neige *f.* snow.
neiger *v.* *impers.* snow.
nerveux *adj.* nervous.
net, -tte *adj.* clean, neat; clear.
nettoyer *v.* clean.
neuf *num.* nine.
neveu *m.* nephew.
nez *m.* nose: **lui rire au —**, laugh in his face.
ni *conj.* neither: **ni . . . ni . . .**, neither . . . nor.
nid *m.* nest.
nièce *f.* niece.
nier *v.* deny.
nigaud *adj.* silly, foolish: *as n.* booby.
noble *adj.* noble: *as n.* nobleman.
noblement *adv.* nobly.
noblesse *f.* nobility.
noce *f.* wedding, nuptials.
nocturne *adj.* nocturnal.
nœud *m.* knot.
noir *adj.* black.
nom *m.* name; fame: **— de guerre**, nickname.
nombre *m.* number.
nombreux *adj.* numerous.
nommer *v.* name, call: **se —**, be named; state one's name.
non *adv.* no, not.
nonne *f.* nun.
nord *m.* north.
nos *see* **notre.**
notablement *adv.* considerably.
notaire *m.* notary.
note *f.* note.
notre, *pl.* **nos** *poss. adj.* our.
nôtre *poss. pron.* ours.
nourrice *f.* nurse.
nourrir *v.* nourish, feed.
nous *pron.* we, us; to us.
nouveau *or* **-vel, -velle** *adj.* new: **de —**, anew, again.
nouvelle *f.* news, intelligence.
novembre *m.* November.
noyer *v.* drown.

nuage *m.* cloud.
nuée *f.* cloud, swarm.
nuire *v.* (41) hurt, harm.
nuit *f.* night : — **noire,** — **close,** late at night ; **une — blanche** a sleepless night.
nul, -lle *pron.* (*with* **ne**) no, none, no one ; not any.
nullement *adv.* not at all.

obéir *v.* obey.
objecter *v.* object.
objet *m.* object, subject.
obligation *f.* obligation.
obligeance *f.* kindness.
obliger *v.* oblige ; compel ; favor.
obscur *adj.* dark, obscure.
obscurité *f.* gloom, darkness.
observer *v.* observe, notice, remark ; **faire** —, remark.
obstacle *m.* obstacle.
s'obstiner *v.* be obstinate, insist.
obtenir *v.* (62) obtain, procure.
obus *m.* shell (artillery).
occasion *f.* opportunity.
occasionner *v.* occasion, cause.
occuper *v.* occupy, employ : **s'** —, be busy, attend.
océan *m.* ocean.
odeur *f.* odor, smell.
œil (*pl.* **yeux**) *m.* eye.
œuvre *f.* work ; deed.
offenser *v.* offend.
officier *m.* officer.
offre *f.* offer.
offrir *v.* (16) offer ; present.
oignon *m.* onion.
oindre *v.* (33) anoint.
oiseau *m.* bird.
oisif *adj.* idle, lazy : — *m.* idler.
ombre *f.* shade, shadow.
omelette *f.* omelet.
on *pron.* one, they, people.
oncle *m.* uncle.
onze *num.* eleven.
opéra *m.* opera.
opération *f.* operation.
opérer *v.* operate ; work : **s'**—, be operated, take place.
opposé *adj.* opposite.
opposer *v.* oppose : **s'— à,** resist
oppresser *v.* oppress, depress.
opulence *f.* opulence, wealth.
or *m.* gold.
or *conj.* but, now.
orage *m.* storm, tempest.
orageux *adj.* stormy, agitated.
orange *f.* orange.
orateur *m.* orator.
ordinaire *adj.* ordinary, common : **à l'**—, as usual.
ordonner *v.* order, ordain ; prescribe.
ordre *m.* order.
oreille *f.* ear.
orgueil *m.* pride.
origine *f.* origin.
orme *m.* elm.
orphelin *m.* **-ne** *f.* orphan.
os *m.* bone.
oscillation *f.* oscillation.
oser *v.* dare.
ôter *v.* take away, remove.
ou *conj.* or, either : — **bien,** or.
où *adv.* where, whither ; in which, to which : **d'**—, whence.
oubli *m.* forgetfulness.
oublier *v.* forget : **s'**—, forget one's self.
oui *adv.* yes.
ouïe *f.* hearing.
ouragan *m.* hurricane.
outrage *m.* outrage, insult.
outrager *v.* outrage, insult.
outre *adv.* and *prep.* further, beyond, besides : **passer** —, go on ; **d'— en** —, through and through ; **en** —, moreover ; — **que** *conj.* besides that.

ouverture *f.* opening.
ouvrage *m.* work.
ouvrier *m.* workman.
ouvrir *v.* (16) open : **s'—**, open.

paille *f.* straw.
pain *m.* bread : **un petit —**, a roll ; **— bis**, brown bread.
pair *m.* peer, equal : **traiter de — en compagnon**, treat as an equal.
paisible *adj.* peaceable.
paître *v.* (43) graze, feed.
paix *f.* peace.
palais *m.* palace.
pâle *adj.* pale.
palefrenier *m.* groom.
paletot *m.* overcoat.
pâleur *f.* paleness.
pâlir *v.* grow pale.
pallier *v.* palliate, excuse.
palpitation *f.* palpitation.
pan *m.* flap ; piece.
pan-pan knock, knock.
panache *m.* plume.
pansement *m.* dressing (of wounds).
pape *m.* Pope.
papier *m.* paper.
papillon *m.* butterfly.
par *prep.* by, through ; in, for, from ; during, on : **de — le roi**, in the king's name ; **— dessus**, over : **— la fenêtre**, out of the window.
paraître *v.* (43) appear, seem ; be seen, look.
paralyser *v.* paralyze.
parapet *m.* parapet, wall.
parbleu *int.* forsooth !
parc *m.* park, pen.
parce que *conj.* because.
parcourir *v.* (15) travel *or* go over *or* through.
pardieu *int.* indeed !
pardon *m.* pardon.
pardonner *v.* pardon, forgive.
pareil *adj.* like, equal ; such.
parent *m.* relation ; *pl.* parents.
paresseux *adj.* lazy, idle.
parfait *adj.* perfect.
parfaitement *adv.* perfectly.
pari *m.* bet, wager.
parier *v.* bet, wager.
parisien *adj.* Parisian.
parlementer *v.* parley.
parler *v.* speak, talk.
parmi *prep.* among.
parodie *f.* parody.
parole *f.* word, speech : **adresser la — à**, address ; **prendre la —**, begin to speak ; **manquer de —**, break one's word.
parrain *m.* godfather.
part *f.* share, part : **faire — de**, announce ; **de ma —**, from me ; **quelque —**, somewhere ; **à —**, apart, aside ; **de toutes —s**, from all sides ; **de la — de**, from.
partage *m.* share.
partager *v.* share, divide.
parti *m.* party, side ; resolution : **prendre le — de**, resolve to ; **un — pris**, determination, prejudice.
participe *m.* participle.
particulier *adj.* particular ; *as n.* individual : **en —**, in private.
partie *f.* part ; match, game ; party : **être de la —**, be in it, be one of us ; **faire — de**, be in, be part of.
partir *v.* (44) set out, start ; depart : **à — de**, from.
partout *adv.* everywhere.
parvenir *v.* (62) attain, arrive ; succeed.
pas *m.* step, pace : **revenir sur ses —**, retrace his steps ; **au**

—, at a walk; **à quelques — de, à deux — de**, very near.
pas *adv.* not: **ne . . . pas**, not, no; **— du tout**, not at all.
passage *m.* passage, way; crossing.
passager *m.* passenger; ferryman.
passant *m.* passer-by.
passé *adj.* past, gone: *as n.* the past.
passeport *m.* passport.
passer *v.* pass, cross: **se —**, pass away; happen; **se — de**, do without.
passion *f.* passion.
pâté *m.* pie, pasty.
paternel *adj.* paternal.
patience *f.* patience.
patrie *f.* native country.
patriote *adj.* patriotic; *as n.* patriot.
patriotique *adj.* patriotic.
patriotisme *m.* patriotism.
patte *f.* paw.
pause *f.* pause.
pauvre *adj.* poor.
pavé *m.* pavement.
payer *v.* pay.
pays *m.* country.
paysan *m.* **-nne** *f.* peasant.
péché *m.* sin.
pêcheur *m.* fisherman.
peigne *m.* comb.
peine *f.* punishment, penalty, pain; trouble: **à —**, hardly; **être en — de**, be at a loss to; **faire de la — à**, pain; **valoir la —**, be worth while; **avoir de la — à**, be hardly able to; **ce n'est pas la —**, it is not worth while; **mourir à la —**, die in harness.
pelle *f.* shovel.
pencher *v.* incline, lean, bend.
pendant *prep.* during: **— que** *conj.* while.
pendre *v.* hang.
pénétrer *v.* penetrate, pervade, imbue: **— de douleur**, fill with grief.
pensée *f.* thought, idea; mind.
penser *v.* think, believe: **— à**, think of *or* about.
penser *m.* thought.
pensionnaire *m. f.* boarder.
perçant *adj.* piercing.
percer *v.* pierce.
percher *v.* perch.
perdre *v.* lose.
perdrix *f.* partridge.
père *m.* father: **grand —**, grandfather.
péril *m.* peril, danger.
périlleux *adj.* dangerous.
périr *v.* perish.
permettre *v.* (36) permit, allow.
permission *f.* permission.
perquisition *f.* search.
persécuteur *m.* persecutor.
persévérance *f.* perseverance.
persienne *f.* Venetian blind.
persister *v.* persist, endure.
personnage *m.* person.
personne *f.* person.
personne *pron.* any one; (*with* **ne**) nobody, no one.
persuader *v.* persuade, convince.
persuasif *adj.* persuasive.
perte *f.* loss; ruin.
pesage *m.* weighing: **faire le —**, weigh.
pestiféré *adj.* infected.
petit *adj.* little, small: **—e-fille**, granddaughter.
petitement *adv.* little, meanly.
pétulance *f.* petulance.
peu *adv.* little, few; not much, not many: *as n.* a little, a few; **— à —**, little by little, by degrees.

peuple *m.* people, nation.
peur *f.* fear: **avoir —**, be afraid; **faire — à**, frighten; **de — de**, for fear of.
peut-être *adv.* perhaps; may be: **— que**, perhaps.
phrase *f.* phrase, sentence.
physionomie *f.* countenance, look.
piano *m.* piano.
pièce *f.* piece; apartment, room; piece of ordnance, cannon; play; coin: **— de conviction**, convincing evidence, proof.
pied *m.* foot: **à —**, on foot; **sur —**, on foot, on one's feet.
pierre *f.* stone.
piété *f.* piety.
piéton *m.* pedestrian.
pillage *m.* pillage.
pin *m.* pine-tree, pine.
pincette *f.* tongs.
piquer *v.* prick; spur.
piquette *f.* a kind of sour wine.
pire *adj.* worse, worst.
pitié *f.* pity: **avoir — de**, take pity on, pity.
place *f.* place; square: **à ma —**, in my place; **à la — de**, in the place of; **sur la —**, on the spot.
placer *v.* place, put: **se —**, place one's self.
plaindre *v.* (17) pity: **être à —**, be to be pitied; **se —**, complain.
plaine *f.* plain.
plainte *f.* complaint, groaning.
plaintif *adj.* plaintive.
plaire *v.* (46) please.
plaisanterie *f.* pleasantry, joke.
plaisir *m.* pleasure, joy.
planche *f.* board, shelf.
planter *v.* plant; fix.
plâtre *m.* plaster.
plein *adj.* full; whole.
pleurer *v.* weep, mourn.
pleurs *m. pl.* tears.
pli *m.* plait, fold.
plier *v.* fold.
plonger *v.* plunge, immerse.
pluie *f.* rain.
plume *f.* feather; pen.
plupart *f.* most, most part.
plus *adv.* more, most; besides: **au —**, **tout au —**, at most; **de —**, moreover; **de — en —**, more and more; **le —**, the most; **ne . . . —**, no more, no longer; **— de**, more than.
plusieurs *adj. pl.* several, many.
plutôt *adv.* rather, sooner: **— . . . que . . .**, rather . . . than . . .
poche *f.* pocket.
poêle *m.* stove.
poésie *f.* poetry.
poète *m.* poet.
poids *m.* weight.
poignée *f.* handful: **— de main**, hand-shake.
poil *m.* hair (of animals).
point *adv.* no, not: **ne . . . point**, not at all.
poirier *m.* pear-tree.
poitrine *f.* chest, breast.
poli *adj.* polished, polite.
politesse *f.* politeness; compliment.
politique *adj.* political: *as n. m.* politician; as *n. f.* policy.
pomme *f.* apple; knob: **— de pin**, pine-cone.
pompeusement *adv.* pompously.
ponctualité *f.* punctuality.
pont *m.* bridge.
populace *f.* populace, mob.
populaire *adj.* popular.
porte *f.* gate, door.
portemanteau *m.* bag.
porter *v.* carry, bear; wear:

— **un coup à**, strike ; **se —**, be (of health) ; tend ; proceed ; — **en avant**, advance.
porteur *m.* porter, bearer.
portière *f.* curtain before a door, coach-door.
portrait *m.* portrait.
posé *adj.* sedate, sober.
poser *v.* place, set, lay down, put ; stand.
position *f.* position.
posséder *v.* possess, have.
possession *f.* possession.
possible *adj.* possible : *as n.* possibility, utmost ; **faire son —**, do one's best.
poste *m.* post ; place.
poste *f.* post, post-office ; post-house : **maître de —**, post-master.
poster *v.* station, place.
postiche *adj.* sham, false.
postillon *m.* postillion.
potage *m.* porridge, soup.
poudre *f.* powder, gunpowder.
poule *f.* hen.
poulette *f.* pullet, chicken.
pour *prep.* for, on account of ; (*with infin.*) in order to, to : — **que** *conj.* in order that.
pourquoi *adv. & conj.* why, wherefore ; why, for what.
poursuite *f.* pursuit, chase.
poursuivre *v.* (58) pursue ; hunt; continue.
pourtant *adv.* however, still.
pourvoir *v.* (48) provide.
pourvu que *conj.* provided that.
pousser *v.* push ; send forth, sprout ; utter.
poussière *f.* dust.
pouvoir *v.* (49) be able, can, may : **se —** *imp.* be possible, may be.
pouvoir *m.* power.
pratique *f.* practice ; customer.
précaution *f.* precaution.
précipitamment *adv.* precipitately, hurriedly.
précipitation *f.* precipitation.
précipité *adj.* precipitate, hasty.
précipiter *v.* throw; **se —**, throw one's self, spring.
précisément *adv.* precisely, just.
prédiction *f.* prediction.
prédire *v.* (13), predict, foretell.
préférer *v.* prefer.
préjudice *m.* prejudice, injury.
premier *adj.* first.
prendre *v.* (50) take ; seize ; eat ; call for (a person) : — **la parole**, begin to speak ; — **femme**, marry.
préoccupation *f.* anxiety.
préparatif *m.* preparation.
préparer *v.* prepare : **se —**, prepare, get ready.
près *adv.* near, nearly, close : **regarder de —**, look closely at, examine ; **à peu —**, near ly, about ; — **de**, *prep.* near, by.
prescrire *v.* (25) prescribe, direct.
présence *f.* presence.
présent *m.* present time ; gift : **à —**, now.
présent *adj.* present, ready.
présenter *v.* present, offer ; introduce : **se —**, present one's self, come forward.
président *m.* president.
presque *adv.* almost.
pressentiment *adv.* presentiment.
presser *v* press ; hurry ; urge.
preste *adj.* agile, nimble.
prêt *adj.* ready.
prétendre *v.* claim, lay claim to ; pretend, claim, aspire.
prétendu *adj.* pretended, alleged.

prêter *v.* lend : **— l'oreille,** give ear.
prêteur *m.* **-euse** *f.* lender.
prétexte *m.* pretext, pretence.
prêtre *m.* priest.
preuve *f.* proof.
preux *adj.* valiant, gallant.
prévenir *v.* (62) precede ; warn.
prévention *f.* prevention, prejudice.
prévision *f.* prevision, expectation.
prévoir *v.* (51) foresee.
prier *v.* pray, beg, implore.
prière *f.* prayer, entreaty.
prince *m.* prince.
princesse *f.* princess.
principal *adj.* principal, chief.
principe *m.* beginning, principle.
printemps *m.* spring.
priorité *f.* priority.
prison *f.* prison, jail.
prisonnier *m.*, **-ière** *f.* prisoner.
privation *f.* privation.
priver *v.* deprive.
privilège *m.* privilege.
privilégié *adj.* privileged.
prix *m.* price ; prize.
probable *adj.* probable.
probablement *adv.* probably.
procès *m.* lawsuit : **faire un — à,** bring suit against.
procession *f.* procession.
prochain *adj.* near, next ; approaching.
procurer *v.* procure, get.
procureur *m.* solicitor.
prodigieux *adj.* prodigious.
produire *v.* (12) produce.
professeur *m.* professor.
profit *m.* profit, gain.
profiter *v.* profit ; avail one's self, take advantage.
profond *adj.* deep, profound : *as n.* depth.
profondément *adv.* deeply.
profondeur *f.* depth.
proie *f.* prey : **en — à,** a prey to.
projet *m.* project, scheme, plan.
prolonger *v.* prolong.
promenade *f.* walking, walk ; promenade.
se promener *v.* walk, take a walk *or* an airing : **— — à cheval,** take a ride.
promesse *f.* promise.
promettre *v.* (36) promise.
prompt *adj.* prompt, ready.
promptement *adv.* promptly.
promptitude *f.* promptitude.
prononcer *v.* pronounce.
proposer *v.* propose : **se —,** propose, mean, intend.
proposition *f.* proposal.
propre *adj.* own ; clean.
propreté *f.* cleanliness.
propriétaire *m. & f.* owner, landlord.
propriété *f.* property.
proscrit *pple.* outlawed : *as n.* refugee, outlaw.
prospère *adj.* prosperous.
protecteur *m.* protector.
protéger *v.* protect.
prouver *v.* prove.
proverbial *adj.* proverbial.
providence *f.* providence.
province *f.* province, country ; all France outside of Paris.
provision *f.* provision, stock.
provisoire *adj.* provisional.
provoquer *v.* provoke, call forth ; instigate.
prudence *f.* prudence, discretion.
prudent *adj.* prudent.
Prusse *f.* Prussia.
prussien *adj.* Prussian.
public, -ique *adj.* public.
pucelle *f.* maid, maiden : **la —**

d'Orléans, Maid of Orleans, Joan of Arc.
puis *adv.* then, afterwards, next.
puisque *conj.* since, as.
puissance *f.* power: **toute-** —, omnipotence.
puissant *adj.* powerful.
punir *v.* punish.
punition *f.* punishment.
pupille *m. f.* ward.
pur *adj.* pure, unspotted; clear.

quai *m.* quay, wharf.
qualité *f.* quality, virtue.
quand *conj.* when.
quant à *prep.* as to, as for.
quantité *f.* quantity, number.
quarante *num.* forty.
quart *m.* quarter.
quartier *m.* quarter; part of a town, district.
quasi *adv.* almost, partly.
quatorze *num.* fourteen.
quatorzième *num.* fourteenth.
quatre *num.* four.
quatre-vingts *num.* eighty.
que *rel. pron.* whom, that, which, what.
que *conj.* that; how; how much *or* many; as, when; than; why: **ne . . . que**, only.
quel, -lle *adj.* what, which; what a: **quel . . . que** (*with subj.*), whatever.
quelconque *adj.* whatever, whatsoever.
quelque *adj.* some, any, a few: — **part**, somewhere; — **chose**, something; — **fois**, sometimes; — . . . **que**, however.
quelqu'un *pron.* someone, somebody.
querelle *f.* quarrel: **chercher** — **à**, pick a quarrel with; **se prendre de** —, quarrel.
quérir *v.* (2) seek, fetch.
question *f.* question: **faire une** —, ask a—; **il est** — **de**, it is talked of, the question is.
questionner *v.* question.
queue *f.* tail.
qui *pron.* who, whom; which, what: — . . . — . . ., some . . . some . . .; **qui que**, whoever.
quinzaine *f.* about fifteen; fortnight.
quinze *num.* fifteen.
quitte *adj.* discharged; free, rid.
quitter *v.* quit, leave.
quoi *pron.* which, what: — **que**, whatever; **à** — **bon**, for what use, why.
quoique *conj.* although, though.

race *f.* race, stock.
racheter *v.* buy back, make up for.
racine *f.* root.
raconter *v.* relate, tell.
radoucir *v.* soften, pacify.
raide *adj.* stiff, rigid.
raidir *v.* stiffen, become stiff.
railler *v.* banter, mock at.
raillerie *f.* raillery; joke.
raison *f.* reason, sense: **avoir** —, be right.
raisonnable *adj.* reasonable.
raisonnement *m.* reasoning, argument.
raisonner *v.* reason, argue.
ralentir *v.* abate, lesson: — **sa course**, slacken his pace.
rame *f.* oar.
ramener *v.* bring again *or* back; restore.
rampe *f.* baluster, railing.
rançon *f.* ransom.

rang *m.* row ; rank.
ranger *v.* range ; set in order.
ranimer *v.* restore, revive.
rapide *adj.* rapid, swift.
rapidement *adv.* swiftly.
rapidité *f.* rapidity.
rapiécer *v.* piece, patch.
rappeler *v.* call back, recall : **se — de**, recollect, remember.
rapport *m.* produce ; account ; aspect.
rapporter *v.* bring again, bring home ; report, relate ; ascribe ; yield, bear, bring in : **se —**, agree, refer ; **s'en — à**, refer to, abide by, trust to.
rapprocher *v.* draw near again : **se —**, come near, draw nearer.
rare *adj.* rare.
rarement *adv.* rarely.
rassemblement *m.* assembling, assemblage.
rassembler *v.* collect : **se —**, assemble, meet.
se rasseoir *v.* (5) sit down again.
rassurer *v.* reassure : **se —**, be reassured *or* quieted.
ration *f.* ration, allowance.
ravi *adj.* delighted, charmed.
rayonnant *adj.* radiant.
réaliser *v.* realize : **se —**, be realized.
réalité *f.* reality.
rebuter *v.* repulse, rebuff : **se —**, be discouraged.
recette *f.* receipts.
recevoir *v.* (52) receive, accept.
réchauffer *v.* heat again : **se —**, get warm.
recherche *f.* search, pursuit ; inquiry.
rechercher *v.* seek again, seek, ask.
réciproque *adj.* reciprocal.
récit *m.* recital, story.
réclamer *v.* claim back, claim.
recoin *m.* corner, nook.
recommandation *f.* recommendation, introduction.
recommander *v.* recommend, charge.
recommencer *v.* recommence, begin again.
récompense *f.* reward.
réconciliation *f.* reconciliation.
reconnaissance *f.* gratitude ; reconnoitring.
reconnaissant *adj.* grateful.
reconnaître *v.* (43) recognize ; confess.
recours *m.* recourse, refuge.
recouvrer *v.* recover, regain.
récréation *f.* recreation.
récrimination *f.* recrimination.
recueillir *v.* (20) collect.
reculé *adj.* distant.
reculer *v.* put off ; draw back.
redemander *v.* ask again.
redescendre *v.* go down again.
rédiger *v.* draw up, edit.
rédingote *f.* frock-coat, coat.
redoubler *v.* redouble, increase.
redoutable *adj.* formidable.
redouter *v.* dread.
réduire *v.* (12) reduce.
réduit *m.* retreat.
réel *adj.* real.
réellement *adv.* really.
refaire *v.* (28) do again, remake.
réfectoire *m.* refectory, dining-room.
refermer *v.* shut again.
réfléchir *v.* reflect ; consider.
réflexion *f.* reflection, thought.
refouler *v.* drive back, compress.
refrain *m.* refrain, constant theme.
refuge *m.* refuge.
se réfugier *v.* take refuge.

refus *m.* refusal.
refuser *v.* refuse, decline.
regagner *v.* regain, reach.
regard *m.* look, glance ; aspect ; eye, attention.
regarder *v.* look at, behold, consider ; regard, concern.
régicide *adj.* regicide.
région *f.* region.
registre *m.* register.
régler *v.* rule, regulate, decide.
régner *v.* reign.
regret *m.* regret.
regretter *v.* regret.
régulier *adj.* regular.
régulièrement *adv.* regularly.
reine *f.* queen.
rejoindre *v.* (33) rejoin, join, overtake.
réjouir *v.* gladden : **se —**, rejoice.
relais *m.* relay.
relever *v.* raise, relieve ; notice : **se —**, rise again, rise.
religieusement *adv.* religiously.
religieux *adj.* religious ; *as n.* monk, nun.
religion *f.* religion.
remarquable *adj.* remarkable.
remarquablement *adv.* remarkably.
remarque *f.* remark.
remarquer *v.* notice, observe.
remercier *v.* thank ; decline.
remettre *v.* (36) put again *or* back ; restore, give, deliver ; put off : **se —**, resume, recover ; refer, rely ; **s'en — à**, rely on, trust to.
remonter *v.* reascend ; remount, go up.
remords *m.* remorse.
rempart *m.* rampart.
remplacer *v.* replace.
remplir *v.* fill, fulfil.
remue-ménage *m.* stir, confusion.
remuer *v.* move, agitate.
renard *m.* fox.
rencontrer *v.* meet.
rendez-vous *m.* rendezvous, meeting.
se rendormir *v.* (24) go to sleep again.
rendre *v.* render, return, restore, give back ; pay back ; do, make : **se —**, make one's self ; go, repair ; surrender.
rêne *f.* rein.
renfermer *v.* shut up ; include, contain.
renforcer *v.* reinforce.
reniflement *m.* sniffing.
renoncer *v.* renounce ; give up, relinquish.
renseignement *m.* information.
rentrée *f.* return.
rentrer *v.* re-enter, return ; take *or* draw in, withdraw.
renverser *v.* reverse ; knock down, overthrow.
renvoyer *v.* (26) send back, return.
répandre *v.* spill, scatter : **se —**, be spread *or* scattered.
reparaître *v.* reappear.
réparation *f.* reparation, repair.
réparer *v.* repair.
repartir *v.* (44) set out again ; answer.
repas *m.* meal, repast.
repasser *v.* pass again ; go over, repeat.
se repentir *v.* (44) repent.
répéter *v.* repeat.
replier *v.* fold : **se —**, fold up ; fall back.
réplique *f.* reply.
répliquer *v.* reply.
répondre *v.* answer, reply.
réponse *f.* answer, reply.

repos *m.* rest : **en —**, at rest.
reposer *v.* rest : **se —**, rest.
repousser *v.* repel, drive back.
reprendre *v.* (50) take back, recover, resume ; begin again ; reply, answer.
représenter *v.* represent.
reprocher *v.* reproach : **— quelque chose à quelqu'un**, reproach some one with something.
républicain *adj.* republican.
république *f.* republic.
réputation *f.* reputation.
réservé *adj.* reserved.
réserver *v.* reserve : **se —**, wait.
résigner *v.* resign : **se —**, submit.
résistance *f.* resistance.
résister *v.* resist, withstand.
résolu *adj.* resolute.
résolument *adv.* resolutely.
résolution *f.* resolution, resolve.
résonner *v.* resound.
résoudre *v.* (53) resolve, determine : **se —**, resolve.
respect *m.* respect.
respecter *v.* respect.
respectif *adj.* respective.
respectueux *adj.* respectful.
respiration *f.* respiration.
respirer *v.* breathe.
responsibilité *f.* responsibility.
ressemblance *f.* resemblance.
ressembler *v.* resemble.
ressentir *v.* (44) feel, experience, have a sense of.
ressource *f.* resource.
reste *f.* rest, remainder, leavings : **au —**, besides.
rester *v.* remain, stay, stop : **il reste**, there is left.
résultat *m.* result.
résumé *m.* summary.
retard *m.* delay : **être en —**, be late.
retarder *v.* retard, delay.
retenir *v.* (62) retain, keep, keep back ; hold back, hinder.
retentir *v.* resound.
retiré *adj.* retired, secluded.
retirer *v.* retire, withdraw.
retomber *v.* fall again *or* back.
retour *m.* return : **être de —**, have returned, be back.
retourner *v.* return, turn back : **se —**, return, turn.
retraite *f.* retreat.
retrouver *v.* find again.
réunir *v.* assemble, collect.
réussir *v.* succeed, thrive.
revanche *f.* revenge.
rêve *m.* dream.
réveil *m.* waking, awaking.
réveiller *v.* awake, rouse.
révélation *f.* revelation ; discovery.
révéler *v.* reveal, disclose.
revenir *v.* (62) come back, return, recover ; change.
rêver *v.* dream.
reverbère *m.* street lamp.
révérence *f.* reverence : **tirer sa — à**, make one's bow to.
révérer *v.* revere, venerate.
rêverie *f.* revery, dream.
revêtir *v.* (63) clothe ; put on.
revivre *v.* (64) revive : **faire —**, bring back to life.
revoir *v.* (65) see again.
révolution *f.* revolution.
riant *adj.* laughing, gay.
riche *adj.* rich, wealthy.
ridicule *adj.* ridiculous : *as n.* absurdity.
rien *m.* nothing : **ne . . . rien**, nothing.
rire *v.* (54) laugh, smile.
rire *m.* laugh : **le fou —**, giggles.
risible *adj.* laughable.
risque *m.* risk.
rivage *m.* shore, beach ; bank.

rive *f.* shore, bank.
rivière *f.* river.
rixe *f.* combat, conflict.
robe *f.* gown, dress.
roc *m.* rock.
rocher *m.* rock, cliff.
rôder *v.* roam, prowl.
roi *m.* king.
rôle *m.* roll ; part.
roman *m.* novel, romance.
romanesque *adj.* romantic.
rond *m.* round, circle : **— point** *m.* place where several streets meet.
ronde *f.* round, roundelay.
ronfler *v.* snore.
ronger *v.* gnaw.
rose *f.* rose.
roseau *m.* reed.
rôtir *v.* roast.
rouage *m.* wheelwork, machinery.
roue *f.* wheel.
rouge *adj.* red.
rougir *v.* redden, blush.
rouler *v.* roll, roll up ; roll over.
route *f.* road, way, path : **en —**, on the way ; **se mettre en —**, start off.
roux, -sse *adj.* reddish.
royal *adj.* royal.
royaume *m.* kingdom.
rude *adj.* hard, rough, severe.
rue *f.* street.
ruisseler *v.* stream, trickle.
rumeur *f.* rumor, uproar.
russe *adj.* Russian.
Russie *f.* Russia.

sa *see* **son.**
sable *m.* sand, gravel.
sabre *m.* sabre, sword.
sac *m.* sack, knapsack.
saccager *v.* sack, pillage.
sacre *m.* consecration, anointing.
sacré *adj.* sacred.
sacrer *v.* consecrate, anoint.
sacrifice *m.* sacrifice.
sage *adj.* wise, rational, well-behaved, virtuous.
sagesse *f.* wisdom.
saignement *m.* bleeding : **— du nez**, nose-bleed.
saillant *adj.* jutting out, striking.
saint *adj.* holy, sacred : *as n* saint.
saisir *v.* seize ; impress, understand : **se — de**, arrest, seize.
saison *f.* season.
salle *f.* hall, room : **— à manger**, dining-room ; **— d'étude**, school-room.
salon *m.* drawing-room, parlor.
saluer *v.* salute, bow to ; greet.
salut *m.* safety ; bow.
salve *f.* salute, volley.
samedi *m.* Saturday.
sang *m.* blood : **en —**, bloody.
sanglier *m.* wild-boar.
sangloter *v.* sob.
sans *prep.* without : **— rien dire**, without saying anything ; **— que** *conj.* without.
santé *f.* health.
sarrasin *m.* buckwheat.
sarrau *m.* smock-frock.
satisfaction *f.* satisfaction.
satisfaisant *adj.* satisfactory.
satisfait *adj.* satisfied.
saut *m.* jump.
sauter *v.* leap, jump : **lui — au cou**, fall on his neck, into his arms.
sauvage *adj.* wild, savage.
sauvegarde *f.* safeguard.
sauver *v.* save, deliver.
savant *adj.* learned ; trained.
savoir *v.* (55) know ; understand, be acquainted with : **je ne saurais le faire**, I could not do it.

savoir-faire *m.* skill, tact.
scène *f.* scene.
science *f.* knowledge.
scrupule *m.* scruple.
se *reflex. pron.* one's self, him, her *or* it's self ; one another.
seau *m.* pail.
sec, sèche *adj.* dry : **être à —**, be dry.
sèchement *adv.* dryly, bluntly.
sécher *v.* dry.
second *adj.* second : **en —**, second.
seconde *f.* second (of time).
secondement *adv.* secondly.
secouer *v.* shake.
secourir *v.* (15) help, assist.
secours *m.* help, relief : **crier au —**, cry for help.
secousse *f.* shock.
secret *adj.* secret, private.
secret *m.* secret.
section *f.* section, part.
sécurité *f.* security.
seigneur *m.* lord.
sein *m.* breast, bosom.
seize *num.* sixteen.
séjour *m.* stay, sojourn.
seller *v.* saddle.
selon *prep.* according to.
semaine *f.* week.
semblable *adj.* like, similar.
semblant *m.* appearance : **faire —**, feign, pretend.
sembler *v.* seem, appear.
sens *m.* sense, understanding ; **être dans son bon —**, be in one's right mind.
sensible *adj.* sensible ; sensitive, feeling.
sentier *m.* path, foot-path.
sentiment *m.* sentiment, feeling, opinion.
sentinelle *f.* sentinel.
sentir *v.* (44) feel ; smell, taste : **se —**, feel, be sensible of.
séparation *f.* separation.
séparer *v.* separate, divide : **se —**, separate, part.
sept *num.* seven.
sépulcre *f.* burial.
serein *adj.* serene.
sérénité *f.* serenity.
sergent *m.* sergeant.
sérieusement *adv.* seriously.
sérieux *adj.* serious, grave.
serment *m.* oath.
serrer *v.* press : **se —**, press close.
servante *f.* servant-maid.
service *m.* service ; military service.
serviette *f.* napkin, towel.
servir *v.* (56) serve, wait on ; help ; serve a meal : **— de**, serve as, act as a ; **se — de**, use, employ.
serviteur *m.* servant.
ses *see* **son**.
seuil *m.* threshold.
seul *adj.* one, alone ; only.
seulement *adv.* only, but.
sévère *adj.* severe, stern.
si *conj.* if, whether.
si *adv.* so, so much ; yes.
siècle *m.* century.
siège *m.* seat, box-seat ; siege.
siéger *v.* sit.
sien *pron.* his, hers, its.
sifflement *m.* hissing.
signal *m.* signal.
signalement *m.* description.
signe *m.* sign ; **faire —**, make signs.
signer *v.* sign.
silence *m.* silence.
silencieux *adj.* silent.
sillon *m.* furrow.
simple *adj.* simple, plain.
simplifier *v.* simplify.
sincère *adj.* sincere.
sincérité *f.* sincerity.

singulier *adj.* peculiar.
singulièrement *adv.* singularly.
sinistre *adj.* sinister, gloomy.
sinon *conj.* except, save.
sire *m.* sire (title given to kings).
sitôt *adv.* as soon: — **que**, as soon as.
situation *f.* situation, state.
situer *v.* place, situate.
six *num.* six.
société *f.* society.
sœur *f.* sister.
soi *pron.* one's self, self.
soie *f.* silk.
soigner *v.* take care of, nurse.
soin *m.* care; *pl.* attentions: **avoir — de**, take care of.
soir *m.* evening, night.
soirée *f.* evening.
soit *adv.* be it so: *as conj.* either, whether, or: — . . . — . . ., whether . . . or whether . . .
soixante *num.* sixty.
sol *m.* soil, ground.
soldat *m.* soldier.
solde *f.* pay.
soleil *m.* sun.
solennel *adj.* solemn.
solennité *f.* solemnity.
solide *adj.* solid, strong, firm.
solitaire *adj.* solitary, lonely, alone.
solitude *f.* solitude.
solive *f.* joist.
sollicitude *f.* solicitude.
sombre *adj.* dark, sombre; gloomy, sad.
sommeil *m.* sleep.
sommelier *m.* butler.
son, sa *pl.* **ses** *poss. adj.* his, her, its, one's.
songe *m.* dream.
songer *v.* dream, think; intend.
sonner *v.* ring, sound; strike (of *clocks, etc.*).
sorcière *f.* sorceress.
sort *m.* fate, lot.
sorte *f.* sort, kind; manner: **de la —**, thus, so, in this manner.
sortie *f.* coming *or* going out; leave of absence, holiday.
sortir *v.* (44) go *or* come out *or* forth; emerge, depart.
sot, -tte *adj.* foolish, silly.
sou *m.* sou (piece of money worth about one cent).
se soucier *v.* care, care about.
soudain *adj.* sudden: *as adv.* suddenly.
souffle *m.* breath; inspiration, influence.
souffler *v.* blow.
soufflet *m.* blow, box on the ear.
souffleter *v.* strike, box the ears of.
souffrance *f.* suffering.
souffrant *adj.* suffering, ailing.
souffrir *v.* (16) suffer, bear, endure; permit.
souhait *m.* wish, desire.
souhaiter *v.* wish.
soulager *v.* relieve, lighten.
soulever *v.* raise, lift up: **se —**, raise one's self.
soulier *m.* shoe.
soumettre *v.* (36) subdue, subject: **se —**, submit, yield.
soupçon *m.* suspicion.
soupçonner *v.* suspect.
soupçonneux *adj.* suspicious.
soupe *f.* soup.
souper *v.* sup.
souper *m.* supper.
soupir *m.* sigh: **pousser un —**, heave a sigh.
soupirer *v.* sigh.
source *f.* source, spring.

sourcil *m.* eyebrow.
sourciller *v.* frown: **sans —**, without wincing.
sourd *adj.* deaf; silent: **lanterne —e**, dark lantern; **— -muet**, deaf and dumb.
sourire *v.* (54) smile.
sourire *m.* smile.
souris *f.* mouse.
sous *prep.* under, beneath.
soustraire *v.* (60) remove, shelter.
soutenir *v.* (62) support, sustain, bear; assert, uphold.
souterrain *m.* cave, cellar.
soutien *m.* stay, prop, support.
se souvenir de *v.* (62) remember, recollect: **il me souvient de —**, I remember.
souvenir *m.* remembrance, memory.
souvent *adv.* often.
souverain *m.* sovereign.
soyeux *adj.* silky.
spacieux *adj.* spacious.
spectacle *m.* spectacle, play; sight.
spectateur *m.* spectator.
spontanément *adv.* spontaneously.
station *f.* stay, stand.
statue *f.* statue.
steamer *m.* steamer.
stérile *adj.* sterile, barren.
stimuler *v.* stimulate, excite.
stipuler *v.* stipulate.
store *m.* window-shade.
stupéfait *adj.* stupefied, astonished.
stupeur *f.* stupor.
stupide *adj.* stupid.
subir *v.* undergo, suffer.
subit *adj.* sudden.
subitement *adv.* suddenly.
sublime *adj.* sublime.
subsister *v.* subsist, exist, live.
succès *m.* success.
succession *f.* inheritance.
sucré *adj.* sweetened.
sud *m.* south.
sueur *f.* sweat.
suffire *v.* (57) suffice: **cela suffit**, enough, that's enough.
suisse *adj.* Swiss: *as n.* Swiss; porter.
suite *f.* rest; train, attendance; continuation, series: **de —**, in succession; in attendance; **tout de —**, at once.
suivre *v.* (58) follow.
sujet *m.* subject.
superbe *adj.* proud; superb, splendid.
supérieur *adj.* superior: **—e** *f.* lady superior of a convent.
suppliant *adj.* suppliant.
supporter *v.* support, endure.
supprimer *v.* suppress, abolish.
suprême *adj* supreme, last.
sur *prep.* upon, on, over; about, toward; respecting; **— -le-champ**, immediately; **dix — quinze**, ten out of fifteen.
sûr *adj.* sure, certain, safe.
surcroît *m.* increase.
sûrement *adv.* surely, safely.
sûreté *f.* safety, security.
surnaturel *adj.* supernatural.
surnom *m.* surname,
surprendre *v.* (50) surprise.
surprise *f.* surprise.
sursaut *m.* start: **en —**, with a start.
surtout *adv.* above all, especially.
surveillance *f.* supervision, watchfulness.
suspect *adj.* suspected, suspicious.
suspendre *v.* suspend, delay.
sympathique *adj.* sympathetic.

ta *see* **ton.**
table *f.* table ; board.
tableau *m.* picture.
tache *f.* spot, stain ; blemish.
tâche *f.* task, duty.
tacher *v.* stain.
tâcher *v.* try.
tacite *adj.* tacit.
taciturne *adj.* taciturn, silent.
tact *m.* feeling, touch.
taille *f.* stature, shape.
se taire *v.* (59) be silent.
talent *m.* talent.
talon *m.* heel.
tambour *m.* drum ; drummer.
tandis que *conj.* while, whereas.
tant *adv.* so much, so many, as much : — **que,** as long as ; — **bien que mal,** passably.
tante *f.* aunt.
tapage *m.* noise.
tape *f.* slap, thump.
se tapir *v.* crouch.
tapis *m.* carpet.
tard *adv.* late.
tarder *v.* delay, be late.
tardif *adj.* tardy, late.
tarif *m.* rate of prices.
tas *m.* heap.
tasse *f.* cup.
tâter *v.* feel, try ; sound.
tâtons : à —, *adv.* groping.
te *pron.* thee, to thee.
tel, -lle *adj.* such, like : — . . . — . . ., like . . . like . . ., as . . . so . . . ; — **que,** such as.
tellement *adv.* so, in such a way.
téméraire *adj.* foolhardy.
témoignage *m.* testimony.
témoigner *v.* testify.
témoin *m.* witness.
tempérer *v.* temper, allay.
temps *m.* time ; weather : **en même —,** at the same time ; **de — en —,** from time to time.
tendre *adj.* tender, affectionate.
tendre *v.* tend, stretch ; hold out.
tendresse *f.* tenderness, love.
ténèbres *f. pl.* darkness, gloom.
tenir *v.* (62) hold, have ; keep ; perform, do ; hold out ; be of the nature : **se —,** hold, keep, stay ; stand : **s'en — à,** rely on, stop at ; **tiens !** well ! really !
tentation *f.* temptation.
tentative *f.* attempt.
tenue *f.* holding, carriage, form ; uniform.
terme *m.* term ; end, bound.
terminer *v.* end : **se —,** end, stop.
terre *f.* earth, ground : **par —, à —,** on the ground.
terreur *f.* terror.
terrible *adj.* terrible.
terrine *f.* earthen-pan.
terroir *m.* ground, spot.
tes *see* **ton.**
testament *m.* will.
testamentaire *adj.* testamentary.
testateur *m.* testator.
tête *f.* head : **en —-à-—,** alone together.
texte *m.* text.
thé *m.* tea.
théâtre *m.* theatre.
théorie *f.* theory.
tien *poss. pron.* thine.
tiens *see* **tenir.**
tiers, -ce *adj.* third : *as n.* third, third person.
timbré *adj.* stamped : **papier —,** stamped *or* official paper.
timide *adj.* timid.
timidement *adv.* timidly.
tirer *v.* draw, pull ; take, take out, pull out ; get ; shoot : — **d'erreur,** convince of being mistaken ; — **au sort,**

draw lots; **se —**, extricate one's self, get along.
titre *m.* title.
tocsin *m.* alarm-bell.
toi *pron.* thee, to thee, thyself.
toile *f.* cloth; curtain (of a theatre).
toilette *f.* toilet, dress; dressing.
toison *f.* fleece, shock.
toit *m.* roof.
tolérance *f.* toleration.
tombe *f.* tomb.
tombée *f.* fall of day.
tomber *v.* fall; droop.
ton, ta *pl.* **tes** *poss. adj.* thy, thine.
ton *m.* tone, tune: **d'un —**, in a tone.
tondre *v.* shear, crop.
topinambour *m.* Jerusalem-artichoke.
torche *f.* torch.
tordre *v.* twist.
tors *adj.* twisted, crooked.
tort *m.* wrong: **avoir —**, be wrong.
torturer *v.* torture.
tôt *adv.* soon: **au plus —**, as soon as possible, at the soonest.
total *m.* whole, total.
touchant *adj.* touching.
toucher *v.* touch, handle; reach, affect, move: **— à**, be near, be next to.
toujours *adv.* always.
tour *f.* tower.
tour *m.* turn, trick; tour, trip: **en un — de main**, in an instant; **à son —**, in his turn; **— à —**, by turns; **jouer un — à**, play a trick on.
tourbillon *m.* whirlwind.
tourmenter *v.* torment, trouble.
tournée *f.* circuit, round.
tourner *v.* turn, wind round, revolve: **se —**, turn, change.
tout, toute *pl.* **tous, toutes** *adj.* all, whole, each, every: **— le monde**, every one; **tous les jours**, every day; **tous deux, tous les deux**, both; **du —, pas du —**, not at all.
tout *adv.* wholly, entirely, quite; all, for all: **— à fait**, wholly; **— de bon**, in earnest; **— d'un coup**, all at once; **— à l'heure**, just now; **— de suite**, immediately; **— en** *before pres. pple.*, while.
trace *f.* trace, track.
tracer *v.* draw, trace; lay out.
traditionnel *adj.* traditional.
traduire *v.* (12) translate.
tragédie *f.* tragedy.
tragique *adj.* tragic.
trahir *v.* betray.
train *m.* pace, rate; train: **en — de**, in the act of.
traîner *v.* draw, drag, drag along.
traire *v.* (60) milk.
trait *m.* feature.
traiter *v.* treat, discuss.
tranquille *adj.* quiet, calm.
tranquillement *adv.* quietly.
tranquillité *f.* tranquillity.
transaction *f.* transaction.
transmettre *v.* (36) transmit, forward: **se —**, be handed down *or* transferred.
transporter *v.* convey, transport.
travail *m.* labor, work.
travailler *v.* work, labor; work at.
travers *m.* breadth: **à — de**, across; **de —**, crooked, cross.
traverse *f.* cross-bar, cross-beam.
traverser *v.* cross, travel

through ; run through with a sword.
treize *num.* thirteen.
tremblement *m.* trembling, tremor.
trembler *v.* tremble, shake.
trente *num.* thirty.
très *adv.* very, very much.
trésor *m.* treasure.
tribun *m.* tribune.
tribunal *m.* tribunal, judgment-seat.
triomphal *adj.* triumphant.
triomphalement *adv.* triumphantly.
triomphant *adj.* triumphant.
triomphe *f.* triumph.
triompher *v.* triumph.
triste *adj.* sad, sorrowful; gloomy ; poor.
tristement *adv.* sadly.
tristesse *f.* sadness.
trois *num.* three.
troisième *adj.* third.
tromper *v.* deceive, impose on ; **se —**, be mistaken.
trompeur *adj.* deceitful.
trône *m.* throne.
trop *adv.* too much; too many; too.
trou *m.* hole.
trouble *adj.* troubled, obscure.
trouble *m.* confusion, disorder.
troubler *v.* trouble, disturb : **se —**, be troubled *or* confused.
trouer *v.* perforate, pierce.
troupe *f.* troop.
troupeau *m.* flock, herd.
trouver *v.* find, discover : **se —**, find one's self, be, feel.
tu *pron.* thou.
tuer *v.* kill.
tuile *f.* tile.
tumulte *m.* tumult.
tuteur *m.* guardian.
tutoyer *v.* address with "thou."
type *m.* type.

uhlan *m.* German lancer.
un *num.* one.
un *adj.* one ; *art.* a, an.
unanime *adj.* of one mind, unanimous.
unanimement *adv.* unanimously.
unanimité *f.* unanimity.
union *f.* union.
unique *adj.* only ; single.
unité *f.* unity.
universel *adj.* universal : **légataire —**, residuary legatee.
usage *m.* custom, use : **à l'— de**, for the use of.
usé *adj.* worn-out.
usurpation *f.* usurpation.
utile *adj.* useful.

va *see* **aller.**
vacant *adj.* vacant, empty.
vache *f.* cow.
vacillant *adj.* vacillating.
vague *f.* wave, billow.
vague *adj.* vague.
vaillant *adj.* valiant, brave.
vain *adj.* vain : **en —**, in vain.
vaincre *v.* conquer.
vainqueur *m.* conqueror.
vais *see* **aller.**
vaisseau *m.* ship, vessel.
val *m.* valley.
valet *m.* footman : **— de chambre**, valet.
vallée *f.* valley.
vallon *m.* dale.
valoir *v.* (61) be worth, be as good as : **— mieux**, be worth more, be better, be preferable.
vanité *f.* vanity, conceit.
vapeur *f.* steam : **bateau à —**, steamboat.

variante *f.* difference.
variété *f.* variety.
vase *m.* vase, vessel.
veau *m.* calf ; veal.
veille *f.* watch, eve, vigil ; day before.
veiller *v.* watch, sit up, wake ; be *or* lie awake.
veine *f.* vein.
venant *adj.* coming, thriving ; *as n.* comer: **à tout —**, to all comers, whatever came.
vendéen, -nne *adj.* of Vendée (a French province).
vendre *v.* sell.
venger *v.* avenge.
venir *v.* (62) come, be coming ; arrive ; **— voir**, come to see ; **— de** (*followed by infin.*) have just.
vent *m.* wind.
venue *f.* coming, arrival.
verdoyer *v.* become green.
vérification *f.* verification.
vérifier *v.* examine, verify.
véritable *adj* true, genuine.
véritablement *adv.* truly.
vérité *f.* truth : **en —**, indeed, truly.
vermisseau *m.* grub.
verre *m.* glass.
vers *m.* verse.
vers *prep.* toward, about.
verser *v.* pour, pour out, shed, spill ; upset.
vert *adj.* green.
vertu *f.* virtue : **en — de**, by virtue of.
veste *f.* jacket.
vestibule *m.* vestibule.
vêtement *m.* garment.
vétérinaire *m.* veterinary surgeon.
vêtir *v.* (63) clothe.
viande *f.* meat.
vice *m.* vice, fault.
victime *f.* victim.
victoire *f.* victory.
vide *adj.* empty, void.
vie *f.* life ; livelihood, living : **gagner sa —**, earn one's living.
vieil *see* **vieux.**
vieillard *m.* old man.
vieillesse *f.* old age.
vieillir *v.* grow old.
vieillot *adj.* oldish.
vierge *f.* virgin, maid.
vieux *or* **vieil, -lle** *adj.* old, aged ; *as n.* old man *or* woman.
vif, -ve *adj.* alive, living, lively.
vil *adj.* vile, low.
village *m.* village.
villageois *m.* villager.
ville *f.* city, town.
vin *m.* wine.
vingt *num.* twenty.
violemment *adv.* violently.
violence *f.* violence.
violent *adj.* violent.
visage *m.* face.
vis-à-vis *adv.* opposite.
visiblement *adv.* visibly ; evidently.
vision *f.* vision.
visite *f.* visit, call : **rendre —**, pay a call.
visiter *v.* visit, call on.
vite *adj.* swift, rapid ; *as adv.* quickly, fast.
vitre *f.* window-glass ; pane of glass.
vivacité *f.* vivacity, ardor.
vivant *adj.* living.
vivement *adv.* quickly ; keenly, deeply.
vivre *v.* (64) live.
vivres *m.* living, food ; *pl.* provisions.
vocation *f.* vocation, calling, talent.

vœu *m.* vow; prayer, wish.
voici *adv.* see here; here is, here are, this is, these are: **me —**, here I am; **monsieur que —**, this gentleman; **le — qui vient,** here he comes.
voie *f.* way, road.
voilà *adv.* see there; there is; there are; that is, those are (*like* **voici**).
voile *m.* veil.
voir *v.* (65) see: **se —**, be seen; **faire — à**, show.
voisin *adj.* neighboring; *as n.* neighbor.
voisinage *m.* neighborhood.
voiture *f.* carriage.
voiturin *m.* hired carriage.
voix *f.* voice, vote: **à demi —**, low.
vol *m.* robbery, theft.
vol *m.* flight, soaring.
voler *v.* fly, flap.
voler *v.* steal, rob, plunder.
voleur *m.* thief.
volontairement *adv.* voluntarily.
volonté *f.* will, purpose.
volontiers *adv.* willingly.
voltiger *v.* flutter, hover.
voluptueusement *adv.* voluptuously.
vomir *v.* vomit forth.
vont *see* **aller.**
vos *see* **votre.**
votre *pl.* **vos** *poss. adj.* your.
vôtre *poss. pron.* yours.
vouloir *v.* (66) wish, will, be willing; intend; want: **en — à**, bear a grudge against; **— dire,** mean to say; mean, **— bien,** be quite willing, desire to, consent.
vous *pron.* you.
voûte *f.* vault, arch.
voûter *v.* arch, curve, bend.
voyage *m.* journey: **bon —**, good journey, good-bye.
voyager *v.* travel.
voyageur *m.* **-euse** *f.* traveller.
vrai *adj.* true, real.
vraiment *adv.* truly.
vue *f.* sight, view; **perdre de —**, lose sight of; **à —**, at *or* in sight; **à — d'œil,** visibly.

y *adv.* there, thither.
y *pron.* to *or* for him, her, it *or* them: **y avoir** *see* **avoir.**
yeux *see* **œil.**

TABLE OF IRREGULAR VERBS.

NOTE.—All the forms of regular verbs, and most of those of irregular verbs, may be inferred from five leading forms: 1. the infinitive, from which may be found the future and conditional; 2. the present participle, from which may be found the imperfect indicative and the present subjunctive (also in many verbs the plural persons of the pres. indic.); 3. the past participle, from which are formed the compound tenses; 4. the present indicative, from which may be found the imperative; 5. the preterit indicative, from which may be found the imperfect subjunctive. The synopsis of principal and derived parts is given in the following table for every irregular verb or for one of every group of like verbs, as well as the inflection of the present tenses when irregular.

1. absoudre *absolve.*

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
absoudre	absolvant	absous	absouds	absolus

like résoudre except in past pple.

2. acquérir *acquire.*

acquérir	acquérant	acquis	acquiers	acquis
acquerrai	acquérais	avoir acquis	acquiers	
acquerrais	acquière	etc., etc.		acquisse

pres. ind. acquiers, -quiers, -quiert, -quérons, -quérez, -quièrent
pres. subj. acquière, -quières, -quière, -quérions, -quériez, -quièrent

3. aller *go.*

aller	allant	allé	vais	allai
irai	allais	être allé	va	allasse
irais	aille	etc., etc.		

pres. indic. vais, vas, va, allons, allez, vont
pres. subj. aille, ailles, aille, allions, alliez, aillent

4. assaillir *assail.*

assaillir	assaillant	assailli	assaille	assaillis
assaillirai	assaillais	avoir assailli	assaille	assaillisse
assaillirais	assaille	etc.		

pres. indic. assaille, -sailles, -saille, -saillons, -saillez, -saillent

5. asseoir *sit.*

asseoir	asseyant	assis	assieds	assis
assiérai	asseyais	être assis	assieds	assisse
assiérais	asseye	etc.		

pres. indic. assieds, assieds, assied, asseyons, asseyez, asseyent

6. boire *drink.*

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
boire	buvant	bu	bois	bus
boirai	buvais	avoir bu	bois	busse
boirais	boive	etc.		

pres. indic. bois, bois, boit, buvons, buvez, boivent
pres. subj. boive, boives, boive, buvions, buviez, boivent

7. bouillir *boil.*

bouillir	bouillant	bouilli	bous	bouillis
bouillirai	bouillais	avoir bouilli	bous	bouillisse
bouillirais	bouille	etc.		

pres. indic. bous, bous, bout, bouillons, bouillez, bouillent

8. bruire *roar.*

bruire	bruyant		il bruit	

9. circoncire *circumcise.*

circoncire	circoncisant	circonsis	circonsis	circonsis

like suffire except in past pple.

10. clore *close.*

clore	[closant]	clos	clos	
clorai		avoir clos		
clorais	close	etc.		

pres. indic. clos, clos, clôt, ——, ——, closent

11. conclure *conclude.*

conclure	concluant	conclu	conclus	conclus
conclurai	concluais	avoir conclu	conclus	conclusse
conclurais	conclue	etc.		

pres. indic. conclus, -clus, -clut, -cluons, -cluez, -cluent

12. conduire *conduct.*

conduire	conduisant	conduit	conduis	conduisis
conduirai	conduisais	avoir conduit	conduis	conduisisse
conduirais	conduise	etc.		

pres. indic. conduis, -duis, -duit, -duisons, -duisez, -duisent

13. confire *preserve.*

confire	confisant	confit	confis	confis

like suffire except in past pple.

14. coudre *sew.*

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
coudre	cousant	cousu	couds	cousis
coudrai	cousais	avoir cousu	couds	cousisse
coudrais	couse	etc.		

pres. indic. couds, couds, coud, cousons, cousez, cousent

15. courir *run.*

courir	courant	couru	cours	courus
courrai	courais	avoir couru	cours	courusse
courrais	coure	etc.		

pres. indic. cours, cours, court, courons, courez, courent

16. couvrir *cover.*

couvrir	couvrant	couvert	couvre	couvris
couvrirai	couvrais	avoir couvert	couvre	couvrisse
couvrirais	couvre	etc.		

pres. indic. couvre, couvres, couvre, couvrons, couvrez, couvrent

17. craindre *fear.*

craindre	craignant	craint	crains	craignis
craindrai	craignais	avoir craint	crains	craignisse
craindrais	craigne	etc.		

pres. indic. crains, crains, craint, craignons, craignez, craignent

18. croire *believe.*

croire	croyant	cru	crois	crus
croirai	croyais	avoir cru	crois	crusse
croirais	croie	etc.		

pres. indic. crois, crois, croit, croyons, croyez, croient

19. croître *grow.*

croître	croissant	crû	croîs	crûs
croîtrai	croissais	avoir crû	croîs	crûsse
croîtrais	croisse	etc.		

pres. indic. croîs, croîs, croît, croissons, croissez, croissent

Compounds of croître have no circumflex in past ppl.

20. cueillir *gather.*

cueillir	cueillant	cueilli	cueille	cueillis
cueillerai	cueillais	avoir cueilli	cueille	cueillisse
cueillerais	cueille	etc.		

pres. indic. cueille, cueilles, cueille, cueillons, cueillez, cueillent

21. déchoir *fall.*

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
déchoir	[déchoyant]	déchu	déchois	déchus
décherrai	déchoyais	avoir déchu	déchois	déchusse
décherrais	déchoie	etc.		

pres. indic. déchois, -chois, -choit, -choyons, -choyez, -choient

22. devoir *owe.*

devoir	devant	dû	dois	dus
devrai	devais	avoir dû	dois	dusse
devrais	doive	etc.		

pres. indic. dois, dois, doit, devons, devez, doivent
pres. subj. doive, doives, doive, devions, deviez, doivent

23. dire, *say, tell.*

dire	disant	dit	dis	dis
dirai	disais	avoir dit	dis	disse
dirais	dise	etc.		

pres. indic. dis, dis, dit, disons, dites, disent

24. dormir *sleep.*

dormir	dormant	dormi	dors	dormis
dormirai	dormais	avoir dormi	dors	dormisse
dormirais	dorme	etc.		

pres. indic. dors, dors, dort, dormons, dormez, dorment

25. écrire *write.*

écrire	écrivant	écrit	écris	écrivis
écrirai	écrivais	avoir écrit	écris	écrivisse
écrirais	écrive	etc.		

pres. indic. écris, écris, écrit, écrivons, écrivez, écrivent

26. envoyer *send.*

envoyer	envoyant	envoyé	envoie	envoyai
enverrai	envoyais	avoir envoyé	envoie	envoyasse
enverrais	envoie	etc.		

pres. indic. envoie, envoies, envoie, envoyons, envoyez, envoient

27. faillir *miss.*

faillir	[faillant]	failli	[faux]	[faillis]
faillirai	[faillais]	avoir failli		
faillirais	[faille]			

28. faire *make, do.*

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
faire	faisant	fait	fais	fis
ferai	faisais	avoir fait	fais	fisse
ferais	fasse	etc.		

pres. indic. fais, fais, fait, faisons, faites, font

29. falloir *be necessary.*

falloir	[fallant]	fallu	faut	fallut
faudra	fallait	a fallu		fallût
faudrait	faille	etc.		

Used only impersonally.

30. frire *fry.*

frire	——	frit	fris	fris
frirai		avoir frit	fris	frisse
frirais				

pres. indic. fris, fris, frit, frions, friez, frient

31. fuir *flee.*

fuir	fuyant	fui	fuis	fuis
fuirai	fuyais	avoir fui	fuis	fuisse
fuirais	fuie	etc.		

pres. indic. fuis, fuis, fuit, fuyons, fuyez, fuient

32. gésir *lie.*

gésir	gisant	——	gis	——
	gisais			

pres. indic. ——, ——, gît, gisons, gisez, gisent

33. joindre *join.*

joindre	joignant	joint	joins	joignis
joindrai	joignais	avoir joint	joins	joignisse
joindrais	joigne	etc.		

pres. indic. joins, joins, joint, joignons, joignez, joignent

34. lire *read.*

lire	lisant	lu	lis	lis
lirai	lisais	avoir lu	lis	lisse
lirais	lise	etc.		

pres. indic. lis, lis, lit, lisons, lisez, lisent

35. maudire *curse.*

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
maudire	maudissant	maudit	maudis	maudis
maudirai	maudissais	avoir maudit	maudis	maudisse
maudirais	maudisse	etc.		

pres. indic. maudis, -dis, -dit, -dissons, -dissez, -dissent

36. mettre *put.*

mettre	mettant	mis	mets	mis
mettrai	mettais	avoir mis	mets	misse
mettrais	mette	etc.		

pres. indic. mets, mets, met, mettons, mettez, mettent

37. moudre *grind.*

moudre	moulant	moulu	mouds	moulus
moudrai	moulais	avoir moulu	mouds	moulusse
moudrais	moule	etc.		

pres. indic. mouds, mouds, moud, moulons, moulez, moulent

38. mourir *die.*

mourir	mourant	mort	meurs	mourus
mourrai	mourais	être mort	meurs	mourusse
mourrais	meure	etc.		

pres. indic. meurs, meurs, meurt, mourons, mourez, meurent
pres. subj. meure, meures, meure, mourions, mouriez, meurent

39. mouvoir *move.*

mouvoir	mouvant	mû	meus	mus
mouvrai	mouvais	avoir mû	meus	musse
mouvrais	meuve	etc.		

pres. indic. meus, meus, meut, mouvons, mouvez, meuvent
pres. subj. meuve, meuves, meuve, mouvions, mouviez, meuvent

40. naître *be born.*

naître	naissant	né	nais	naquis
naîtrai	naissais	être né	nais	naquisse
naîtrais	naisse	etc.		

pres. indic. nais, nais, naît, naissons, naissez, naissent

41. nuire *injure.*

nuire	nuisant	nui	nuis	nuisis
nuirai	nuisais	avoir nui	nuis	——
nuirais	nuise	etc.		

pres. indic. nuis, nuis, nuit, nuisons, nuisez, nuisent

42. ouïr *hear.*

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
ouïr	[oyant]	ouï	[ois]	[ouïs]
[oirai]	[oyais]	avoir ouï	[ois]	[ouïsse]
[oirais]	[oie]	etc.		

43. paraître *appear.*

paraître	paraissant	paru	parais	parus
paraîtrai	paraissais	avoir paru	parais	parusse
paraîtrais	paraisse	etc.		

pres. indic. parais, -rais, -raît, -raissons, -raissez, -raissent

44. partir *depart.*

partir	partant	parti	pars	partis
partirai	partais	être or	pars	partisse
partirais	parte	avoir parti		

pres. indic. pars, pars, part, partons, partez, partent

45. peindre *paint.*

peindre	peignant	peint	peins	peignis
peindrai	peignais	avoir peint	peins	peignisse
peindrais	peigne	etc.		

pres. indic. peins, peins, peint, peignons, peignez, peignent

46. plaire *please.*

plaire	plaisant	plu	plais	plus

like taire, except 3d pers. sing. of *pres. indic.* il plaît.

47. pleuvoir *rain.*

pleuvoir	pleuvant	plu	pleut	plut
pleuvra	pleuvait	avoir plu	——	plût
pleuvrait	pleuve	etc.		

Impersonal only.

48. pourvoir *provide.*

pourvoir	pourvoyant	pourvu	pourvois	pourvus
pourvoirai	pourvoyais	avoir pourvu	pourvois	pourvusse
pourvoirais	pourvoie	etc.		

pres. indic. and *subj.* like voir.

49. pouvoir *be able.*

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
pouvoir	pouvant	pu	peux or puis	pus
pourrai	pouvais	avoir pu	——	pusse
pourrais	puisse	etc.		

pres. indic. peux or puis, peux, peut, pouvons, pouvez, peuvent

50. prendre *take.*

prendre	prenant	pris	prends	pris
prendrai	prenais	avoir pris	prends	prisse
prendrais	prenne	etc.		

pres. indic. prends, prends, prend, prenons, prenez, prennent
pres. subj. prenne, prennes, prenne, prenions, preniez, prennent

51. prévoir *foresee.*

prévoir	prévoyant	prévu	prévois	prévis

like pourvoir except in preterit.

52. recevoir *receive.*

recevoir	recevant	reçu	reçois	reçus
recevrai	recevais	avoir reçu	reçois	reçusse
recevrais	reçoive	etc.		

pres. indic. reçois, reçois, reçoit, recevons, recevez, reçoivent
pres. subj. reçoive, reçoives, reçoive, recevions, receviez, reçoivent

53. résoudre *resolve.*

résoudre	résolvant	résolu	résouds	résolus
résoudrai	résolvais	avoir résolu	résouds	résolusse
résoudrais	résolve	etc.		

pres. indic. résouds, -souds, -soud, -solvons, -solvez, -solvent

54. rire *laugh.*

rire	riant	ri	ris	ris
rirai	riais	avoir ri	ris	risse
rirais	rie	etc.		

pres. indic. ris, ris, rit, rions, riez, rient

55. savoir *know.*

Infinitive, etc.	Pres. Ppl., etc.	Past Ppl., etc.	Pres. Indic., etc.	Pret. Indic., etc.
savoir	sachant	su	sais	sus
saurai	savais	avoir su	sache	susse
saurais	sache	etc.		

pres. indic. sais, sais, sait, savons, savez, savent
imperative sache, sachons, sachez

56. servir *serve.*

servir	servant	servi	sers	servis
servirai	servais	avoir servi	sers	servisse
servirais	serve	etc.		

pres. indic. sers, sers, sert, servons, servez, servent

57. suffire *suffice.*

suffire	suffisant	suffi	suffis	suffis
suffirai	suffisais	avoir suffi	suffis	suffisse
suffirais	suffise	etc.		

pres. indic. suffis, suffis, suffit, suffisons, suffisez, suffisent

58. suivre *follow.*

suivre	süivant	suivi	suis	suivis
suivrai	suivais	avoir suivi	suis	suivisse
suivrais	suive	etc.		

pres. indic. suis, suis, suit, suivons, suivez, suivent

59. taire *be silent.*

taire	taisant	tu	tais	tus
tairai	taisais	avoir tu	tais	tusse
tairais	taise	etc.		

pres. indic. tais, tais, tait, taisons, taisez, taisent

60. traire *draw.*

traire	trayant	trait	trais	
trairai	trayais	avoir trait	trais	——
trairais	traie	etc.		

pres. indic. trais, trais, trait, trayons, trayez, traient

61. valoir *be worth.*

INFINITIVE, ETC.	PRES. PPL., ETC.	PAST PPL., ETC.	PRES. INDIC., ETC.	PRET. INDIC., ETC.
valoir	valant	valu	vaux	valus
vaudrai	valais	avoir valu	vaux	valusse
vaudrais	vaille	etc.		

pres. indic. vaux, vaux, vaut, valons, valez, valent
pres. subj. vaille, vailles, vaille, valions, valiez, vaillent

62. venir *come.*

venir	venant	venu	viens	vins
viendrai	venais	être venu	viens	vinsse
viendrais	vienne	etc.		

pres. indic. viens, viens, vient, venons, venez, viennent
pres. subj. vienne, viennes, vienne, venions, veniez, viennent

63. vêtir *clothe.*

vêtir	vêtant	vêtu	vêts	vêtis
vêtirai	vêtais	avoir vêtu	vêts	vêtisse
vêtirais	vête	etc.		

pres. indic. vêts, vêts, vêt, vêtons, vêtez, vêtent

64. vivre *live.*

vivre	vivant	vécu	vis	vécus
vivrai	vivais	avoir vécu	vis	vécusse
vivrais	vive	etc.		

pres. indic. vis, vis, vit, vivons, vivez, vivent

65. voir *see.*

voir	voyant	vu	vois	vis
verrai	voyais	avoir vu	vois	visse
verrais	voie	etc.		

pres. indic. vois, vois, voit, voyons, voyez, voient
pres. subj. voie, voies, voie, voyions, voyiez, voient

66. vouloir *will.*

vouloir	voulant	voulu	veux	voulus
voudrai	voulais	avoir voulu	——	voulusse
voudrais	veuille	etc.		

pres. indic. veux, veux, veut, voulons, voulez, veulent
pres. subj. veuille, veuilles, veuille, voulions, vouliez, veuillent

